This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

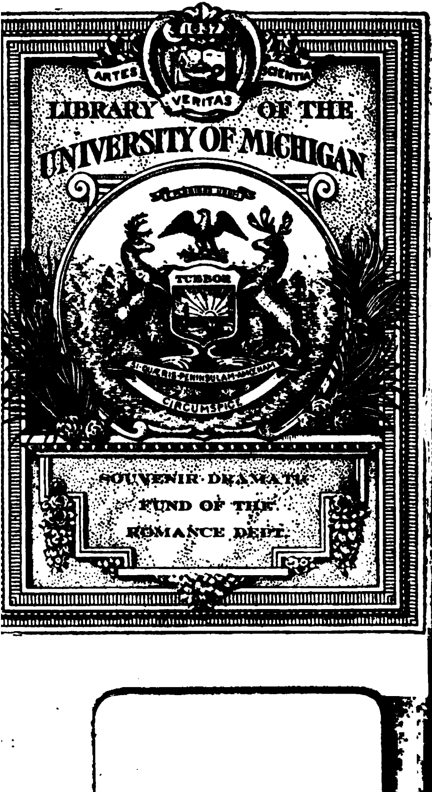
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.

840.6
53

Bibliotheque d'Hte
Roland fils Bruxelles
1850

BIBLIOTHÈQUE
DE
H. ROLAND FILS.

M. VESTRIS.

MÉMORIAL

MÉMORIAL

DRAMATIQUE,

OU

ALMANACH THÉATRAL,

POUR L'AN 1808;

CONTENANT l'Analyse raisonnée et critique de toutes les Pièces jouées aux différens Théâtres de la Capitale, en l'an 1807; les Noms de leurs Auteurs et la date des Représentations, avec les couplets qui ont fait le plus de plaisir dans les vaudevilles; le Précis historique des Spectacles; les Noms des Acteurs et Actrices attachés auxdits Théâtres; l'époque de la mort de ceux qui se sont rendus célèbres; les Décrets impériaux concernant les Spectacles; et un Calendrier pour la présente année.

DÉDIÉ A M. VESTRIS,

ET ORNÉ DE SON PORTRAIT.

PRIX : 1 fr. 45 c.

PARIS,

FRECHET, Lib.-Commission., rue du Petit-Bourbon-St.-Sulpice, Nos. 21 et 24.

ROCQUET et Ce., Imprimeurs, rue du Faub. Montmartre, No. 4, au coin du boulevard.

M. DCC. VIII.

AVERTISSEMENT.

Il ne faut pas confondre le *Mémorial dramatique* avec les ouvrages de ce genre qui ne présentent que des nomenclatures sèches et arides des pièces de théâtre, avec les noms des acteurs et des actrices, et qui, chaque année, ne sont qu'une répétition des années précédentes. Dans cet ouvrage, outre l'indication des changemens survenus dans chaque théâtre et les actes rendus par l'autorité concernant les spectacles, on donne une analyse concise et sur-tout impartiale, de toutes les pièces qui ont paru dans le cours de l'année; on y assigne la cause de leurs succès ou de leurs chûtes; on y reprend sans fiel ce qui prête véritablement à la critique; en un mot, on a voulu faire de cet Almanach un petit ouvrage de bibliothèque; et, d'après l'accueil favorable que le public a bien voulu lui témoigner l'an dernier, les Editeurs osent dire qu'ils ont atteint le but qu'ils s'étaient proposé. Ils n'ont rien négligé pour donner à leur *Mémorial* une physionomie neuve et intéressante; et la manière et le cadre dont il est conçu doivent plaire à tous les amateurs de l'art dramatique.

Les pièces jouées aux principaux théâtres depuis le 15 décembre, se trouvent dans le supplément.

A

M. VESTRIS.

Melpomène à mon sincère hommage,
 Daigna sourire l'an dernier,
De TALMA, le nom dans cet ouvrage,
 Ayant figuré le premier.
Terpsicore aujourd'hui, pour couronner mes vœux,
 Me promet même récompense,
J'offre mon recueil à l'objet de ses feux,
 A l'aimable dieu de la danse.

J. M. H.

JANVIER 1808, a 31 j., & la Lune 29.
Du 1 au 15, le jour est de 8 h. 27′.
Du 15 au 31, le jour est de 8 h. 58′.
Durant ce mois, les j. croiss. d'1 h. 2′.

Jou. de la Sem.		*Noms des Saints du Mois.*	*Phases de la* ☽	*J. de* ☽
ven	1	*Circoncision*		4
sam	2	s. Basile		5
dim	3	*ste Geneviève*		6
lun	4	s. Rigobert		7
mar	5	s. Siméon-Styl.	P.Q.	8
mer	6	*Epiphanie*	le 5,	9
jeu.	7	s. Théau	à 9 h. 5′	10
ven	8	s. Lucien	du soir.	11
sam	9	s. Furcy	Apogée	12
1 d.	10	s. Paul, h.	le 5.	13
lun	11	s. Théodore		14
mar	12	s. Fréjus		15
mer	13	Baptême N. S.	P.L.	16
jeu.	14	s. Hilaire	le 13,	17
ven	15	s. Maur, ab.	à 3 h. 40′	18
sam	16	s. Guillaume	du soir.	19
2 d.	17	s. Antoine	Pér. le 17.	20
lun	18	Chaire s. Pierre		21
mar	19	s. Sulpice		22
mer	20	s. Sébastien	D.Q.	23
jeu.	21	ste Agnès	le 20	24
ven	22	s. Vincent	à 11 h. 16	25
sam	23	s. Ildefonse	du soir.	26
3 d.	24	s. Babylas		27
lun	25	Conv. s. Paul		28
mar	26	ste Paule	N.L.	29
mer	27	s. Julien	de	30
jeu.	28	s. Charlemagne	janvier,	1
ven	29	s. François de S.	le 27. à 4	2
sam	30	ste Batilde	h. 18′ du	3
4 d.	31	s. Pierre Nolasq.	soir.	4

Longit. du ☉				
	1	9 d. 58′ ♑		Le ☉ entre au ♒, le 21, à 3 h. 37′ du matin.
	11	20	10	
	21	0	21 ♒	

FÉVRIER a 28 jours, & la Lune 30.
Du 1 au 14, le jour est de 9 h. 43′
Du 14 au 28, le jour est de 10 h. 30′.
Durant ce mois, les jours croissent d'1 h. 34′.

Jou. de la Sem.	*Jours du M.*	*Noms des Saints du Mois.*	*Phases de la* ☽.	*J. de* ☽
lun	1	s. Ignace		5
mar	2	*Purification*	Apogée	6
mer	3	s. Blaise	le 2.	7
jeu.	4	s. Aventin	☽ P.Q.	8
ven	5	ste Agathe	le 4,	9
sam	6	s. Philéas	à 6 h. 40′	10
5 *d.*	7	s. Romuald	du soir.	11
lun	8	s. Jean Martyr		12
mar	9	ste Apollinaire		13
mer	10	ste Scholastique		14
jeu.	11	s. Severin		15
ven	12	ste Radegonde	○ P. L.	16
sam	13	ste Eulalie	le 12,	17
dim	14	*Septuagésime*	à 4 h. 2′	18
lun	15	s. Faustin	du mat.	19
mar	16	ste Julienne	Périgée	20
mer	17	s. Germain	le 14.	21
jeu.	18	s. Siméon	☾ D.Q.	22
ven	19	s. Gabin	le 18,	23
sam	20	s. Eucher	à 7 h. 56′	24
dim	21	*Sexagésime*	du soir.	25
lun	22	Chaire s. Pierre	● N.L.	26
mar	23	s. Merault	de	27
mer	24	s. Pépin	février,	28
jeu	25	s. Mathias	le 26, à 8	29
ven	26	s. Alexis	h. 52′ du	1
sam	27	ste Honorine	matin.	2
dim	28	*Quinquagésime*	Apogée	3
lun	29	s. Romain	le 29.	4

Longit. du ☉.		
1	11 d. 32′ ♒	Le ☉ entre aux ♓, le 19, à 6 h. 18′ du soir.
11	21 39	
21	1 44 ♓	

MARS a 31 jours, & la Lune 30.
Du 1 au 15, le jour est de 11 h. 25 m.
Du 15 au 31, le jour est de 12 h. 19 m.
Durant ce mois, les j. croiss. d'1 h. 48'.

Jou. de la Sem.	J. du M.	*Noms des Saints du Mois.*	*Phases de la* ☽	J. de ☽
mar	1	s. Aubin		5
mer	2	*Cendres*		6
jeu.	3	ste Cunégonde		7
ven	4	s. Casimir	☾ P.Q.	8
sam	5	s. Drausin	le 5,	9
1 d.	6	*Quadragésime*	à 2 h. 4'	10
lun	7	ste Perpétue	du soir.	11
mar	8	s. Jean de Dieu		12
mer	9	ste Françoise. 4 t.		13
jeu.	10	ste Dactrovée	☺ P. L.	14
ven	11	40 Martyrs	le 12,	15
sam	12	ste Euphrosine	à 2 h. 30'	16
2 d.	13	*Reminiscere*	du soir.	17
lun	14	s. Sylvain	Périgée	18
mar	15	s. Longin	le 13.	19
mer	16	s. Cyriaque		20
jeu.	17	ste Gertrude		21
ven	18	s. Alexandre	☽ D.Q.	22
sam	19	s. Joseph	le 19,	23
3 d.	20	*Oculi*	à 6 h. 2'	24
lun	21	s. Benoît	du mat.	25
mar	22	s. Aphrodise		26
mer	23	s. Paul, év.		27
jeu.	24	s. Gabriel		28
ven	25	*Annonciation*	● N. L.	29
sam	26	s. Ludger	de	30
4 d.	27	*Lætare*	mars, le	1
lun	28	s. Gontrand	27, à 2 h.	2
mar	29	s. Eustase	20' du m.	3
mer	30	s. Rieule	Apogée	4
jeu	31	ste Balbine	le 28.	5

Longit. du ☉					
	1	10 d.	47'	♓	Le ☉ entre au ♈, le 20, à 6 h. 34' du s. *Printems.*
	11	20	46		
	21	0	43	♈	

AVRIL a 30 jours, & la Lune 29.
Du 1 au 15, le jour est de 13 h. 16′.
Du 15 au 30, le jour est de 14 h. 5′.
Durant ce mois, les jours croissent d'1 h. 38′.

Jou. de la Sem.	Jours du Mois	*NOMS DES SAINTS du Mois.*	*PHASES de la* ☽	*J. de* ☽
ven	1	s. Hugues		6
sam	2	s. Franç. de P.		7
5 d.	3	*Passion*		8
l	4	s. Ambroise	☽ P. Q.	9
n	5	s. Vincent de P.	le 4,	10
ner	6	s. Prudent	à 5 h. 37′	11
eu.	7	s. Hégésipe	du mat.	12
ven	8	s. Gaultier		13
am	9	ste Mar. Egypt.		14
6 d.	10	*Rameaux*	Périgée	15
lun	11	s. Léon, pape	le 10.	16
mar	12	s. Florentin	○ P. L.	17
mer	13	s. Marcellin	le 10,	18
jeu.	14	s. Tiburce	à 11 h. 35′	19
ven	15	*Vendredi-Saint*	du soir.	20
sam	16	N. D. de Pitié		21
dim	17	*PASQUES*	☾ D. Q.	22
lun	18	s. Apollinaire	le 17.	23
mar	19	s. Timon	à 5 h. 45′	24
mer	20	s. Marcias	du soir.	25
jeu.	21	s. Anselme		26
ven	22	ste Opportune		27
sam	23	s. Georges		28
1 d.	24	*Quasimodo*	Apogée	29
lun	25	s. Marc, *abst.*	le 24.	30
mar	26	s. Clet	● N. L.	1
mer	27	s. Policarpe	d'A-	2
jeu.	28	s. Vital	vril le 25,	3
ven	29	s. Robert	à 7 h. 37′	4
sam	30	s. Eutrope	du soir.	5

Longitudes.	1	11 d. 35′ ♈	Le ☉ entre au ♉, le 20, à 7 h. 9′ du matin.
	11	21 24	
	21	1 10 ♉	

MAI a 31 jours, & la Lune 30.
Du 1 au 15, le jour est de 14 h. 54'.
Du 15 au 31, le jour est de 15 h. 32'.
Durant ce mois, les j. croiss. d'1 h. 16'.

Jou. de la Sem	*Jours du M.*	*Noms des Saints du Mois.*	*Phases de la* ☽	*J. de* ☽
2 *d.*	1	s. Jacq. s. Philip.		6
lun	2	s. Athanase		7
mar	3	*Invent. ste Croix.*	P.Q.	8
mer	4	ste Monique	le 3,	9
jeu.	5	Con. s. August.	à 4 h. 51'	10
ven	6	s. Jean Porte-L.	du mat.	11
sam	7	s. Domitien		12
3 *d.*	8	s. Stanislas	Périgée,	13
lun	9	Trans. de s. Nic.	le 9.	14
mar	10	s. Soulange	P. L.	15
mer	11	s. Mamert	le 10,	16
jeu.	12	s. Pancrace	à 7 h. 48'	17
ven	13	s. Onésime	du mat.	18
sam	14	s. Servais		19
4 *d.*	15	s. Isidore		20
lun	16	s. Honoré		21
mar	17	s. Montaut	D.Q.	22
mer	18	s. Félix	le 17,	23
jeu.	19	s. Yves	à 7 h. 11'	24
ven	20	s. Bernard	du mat.	25
sam	21	s. Hospice	Apogée	26
5 *d.*	22	s. Ausone	le 21.	27
lun	23	*Rogations*		28
mar	24	ste Jeanne		29
mer	25	s. Urbin	N.L.	1
jeu.	26	*ASCENSION.*	de	2
ven	27	s. Hildevert	Mai, le	3
sam	28	s. Germain	25, à 11 h.	4
6 *d.*	29	s. Maximin	28' du m.	5
lun	30	s. Hubert		6
mar	31	ste Pétronille		7

Longit. du ☉	1	10 d. 53' ♉	Le ☉ entre aux ♊, le 21, à 7 h. 37' du matin.
	11	20 33	
	21	0 10 ♊	

JUIN a 30 jours, & la Lune 29.
Du 1 au 15, le jour est de 15 h. 58'.
Du 15 au 30, le jour est de 16 h. 4'.
Du 1 au 21, les jours croiss. de 16'.
Du 21 au 30, les jours dimin. de 4'.

Jou. de la Sem.	J. du M.	NOMS DES SAINTS du Mois.	PHASES de la ☽	J. de ☽
mer	1	s. Pamphile		8
jeu.	2	s. Pothin	P.Q.	9
ven	3	ste Clotilde	le 2,	10
sam	4	s. Optat. v. j.	à 32' du	11
dim	5	*PENTECOTE.*	matin.	12
lun	6	s. Claude	Périgée	13
mar	7	s. Mériade	le 6.	14
mer	8	s. Médard. 4 t.	P. L.	15
jeu.	9	s. Vincent	le 8,	16
ven	10	s. Landry	à 3 h. 43'	17
sam	11	s. Barnabé	du soir.	18
1 d.	12	*Trinité.*		19
lun	13	s. Antoine de P.		20
mar	14	s. Guy, m.		21
mer	15	s. Ferréol	D.Q.	22
jeu.	16	*Fête Dieu.*	le 15,	23
ven	17	s. Avit, ab.	à 10 h. 17'	24
sam	18	ste Marine.	du soir.	25
2 d.	19	s. Gerv. s. Prot.	Apogée	26
lun	20	s. Silvère	le 18.	27
mar	21	s. Leufroi		28
mer	22	s. Paulin		29
jeu.	23	*Oct. F.-Dieu.*		30
ven	24	*Nativité s. J.-B.*	N.L.	1
sam	25	Transl. s. Eloi.	de	2
3 d.	26	s. Anselme	Juin, le	3
lun	27	s. Crescent	24 à 1 h.	4
mar	28	s. Irénée. v. j.	5' du m.	5
mer	29	*s. Pierre, s. Paul*		6
jeu.	30	Com. s. Paul.		7

Longit. du ☉	1	10 d. 43' ♊	Le ☉ entre à l'♋, le 21, à 46' du soir. *Été.*
	11	20 17	
	21	29 49	

JUILLET a 31 jours, & la Lune 30.
Du 1 au 15, le jour est de 15 h. 52'.
Du 15 au 21, le jour est de 15 h. 23'.
Durant ce mois, les j. dimin. de 58'.

Jou. de la Sem.	Jours du mois	Noms des Saints du Mois.	Phases de la ☽	Jours de la ☽
ven	1	s. Martial	P.Q.	8
sam	2	*Visitation N. D.*	le 1,	9
3 d.	3	s. Anatole	à 5 h. 54'	10
lun	4	Tr. s. Martin	du mat.	11
mar	5	s. Valère, év.	Périgée	12
mer	6	s. Tranquille	le 3.	13
jeu	7	ste Aubierge		14
ven	8	s. Procope	P. L.	15
sam	9	s. Cyrille	le 8,	16
5 d.	10	ste Félicité	à 12' du	17
lun	11	Tr. s. Benoît	matin.	18
mar	12	s. Gualbert		19
mer	13	s. Turiaf		20
jeu.	14	s. Bonaventure	D.Q.	21
ven	15	s. Henri	le 15,	22
sam	16	N. D. M. C.	à 3 h. 2'	23
6 d.	17	s. Claire	du soir.	24
lun	18	s. Thomas d'Aq.	Apogée	25
mar	19	s. Vincent P.	le 16.	26
mer	20	ste Marguerite		27
jeu.	21	s. Victor	N.L.	28
ven	22	ste Magdeleine	de	29
sam	23	s. Appollinaire	Juillet, le	1
7 d.	24	ste Christine	23, à 27	2
lun	25	s. Jac. s. Christ.	du soir.	3
mar	26	Tr. s. Marcel	Périgée.	4
mer	27	s. Georges	le 29.	5
jeu	28	ste Anne	P. Q.	6
ven	29	ste Marthe	le 30,	7
sam	30	s. Abdon	à 10 h. 30'	8
8 d.	31	s. Germ. Aux.	du mat.	9

Longit. du ☉.			
	1	9 d. 21' ♋	Le ☉ entre au ♌, le 23, à 3 h. 9' du matin.
	11	18 53	
	21	28 26	

AOUT a 31 jours, & la Lune 29.

Du 1 au 15, le jour est de 14 h. 39′.
Du 15 au 31, le jour est de 13 h. 51′.
Durant ce mois, les j. dimin. d'1 h. 36′.

Jou. de la Sem.	*J. du M.*	*NOMS DES SAINTS du Mois.*	*PHASES de la ☽*	*J. de ☽*
lun	1	s. Pierre ès-Liens		10
mar	2	s. Etienne		11
mer	3	Inven. s. Etienne		12
jeu.	4	s. Dominique		13
ven	5	s. Yon		14
sam	6	*Transfig. N. S.*	P. L.	15
9 *d.*	7	s. Gaëtan	le 6,	16
lun	8	s. Justin	à 10h. 14′	17
mar	9	s. Romain	du mat.	18
mer	10	s. Laurent		19
jeu.	11	*Susc. de la Ste Croix*		20
ven	12	ste Claire		21
sam	13	s. Hippolite	Apogée	22
10 *d.*	14	s. Eusebe, *v. j.*	le 13.	23
lun	15	*ASSOM. s. Napol*	D. Q.	24
mar	16	s. Roch.	le 14	25
mer	17	s. Mammès	à 8 h. 50′	26
jeu.	18	ste Hélene	du mat.	27
ven	19	s. Louis, év.		28
sam	20	s. Bernard		29
11 *d.*	21	s. Privat	N. L.	30
lun	22	s. Symphorien	de	1
mar	23	s. Sidoine	Août, le	2
mer	24	s. Barthélemi	21, à 10h.	3
jeu.	25	s. Louis, roi	19′ du s.	4
ven	26	s. Zéphirin	Périgée	5
sam	27	s. Césaire	le 24.	6
12 *d.*	28	s. Augustin	P. Q.	7
lun	29	s. Médéric	le 28	8
mar	30	s. Fiacre	à 3 h. 49′	9
mer	31	s. Ovide	du soir.	10

Lon-	1	8 d. 57′ ♌	Le ☉ entre à la
git.	11	18 32	♍, le 23, à 9 h.
du ☉.	21	28 9	36′ du matin.

SEPTEMBRE a 30 jours, & la Lune 30.
Du 1 au 15, le jour est de 12 h. 56′.
Du 15 au 30, le jour est de 12 h. 5′.
Durant ce mois, les jours diminuent d'1 h. 42′.

Jou. de la Sem.	J. du M.	Noms des Saints du Mois.	Phases de la ☽	J. de ☽
jeu.	1	s. Lou, s. Gilles		11
ven	2	s. Lazare		12
sam	3	s. Grégoire, pape		13
13d.	4	ste Rosalie	P. L.	14
lun	5	s. Bertin	le 4,	15
mar	6	s. Eleuthère	à 10h. 50′	16
mer	7	s. Cloud	du soir.	17
jeu.	8	*Nativité Not. D.*		18
ven	9	s. Omer	Apogée	19
sam	10	s. Nicolas Tol.	le 9.	20
14d.	11	s. Hyacinthe		21
lun	12	s. Raphaël		22
mar	13	s. Maurille	D. Q.	23
mer	14	*Exalt. ste Croix*	le 13,	24
jeu.	15	s. Nicomède	à 2 h. 39′	25
ven	16	ste Euphémie	du mat.	26
sam	17	s. Lambert		27
15d.	18	s. Jean Chrisost.		28
lun	19	s. Janvier		29
mar	20	s. Eustache	N. L.	1
mer	21	s. Matthieu. 4 t.	le 20,	2
jeu.	22	s. Maurice	à 7 h. 36′	3
ven	23	ste Thècle	du mat.	4
sam	24	s. Andoche	Périgée	5
16d.	25	s. Firmin	le 21.	6
lun	26	ste Justine	P. Q.	7
mar	27	s. Côme, s. D.	le 26,	8
mer	28	s. Céran	à 11 h. 6′	9
jeu.	29	s. Michel	du soir.	10
ven	30	s. Jérôme		11

Longit. du ☉				
	1	8 d.	47′ ♍	Le ☉ entre à la ♎, le 23, à 6 h. 10′ du mat. *Aut.*
	11	18	30	
	21	28	16	

OCTOBRE a 31 jours, & la Lune 29.
Du 1 au 15, le jour est de 11 h. 13'.
Du 15 au 31, le jour est de 10 h. 17'.
Durant ce mois, les j. dim. d'1 h. 44'.

Jou. de la Sem.	Jou. du Mois	*Noms des Saints du Mois.*	*Phases de la* ☽	J. de ☽
sam	1	s. Remi, év.		12
17*d.*	2	Anges Gardiens		13
lun	3	s. Denis, Aréop.	P. L.	14
mar	4	s. François	le 4,	15
mer	5	ste Aure	à 2 h. 28'	16
jeu.	6	s. Bruno	du soir.	17
ven	7	ste Julie	Apogée	18
sam	8	ste Brigitte	le 7.	19
18*d.*	9	*s. Denis de Paris*		20
lun	10	s. Géréon		21
mar	11	s. Nicaise.		22
mer	12	s. Donatien	D.Q	23
jeu.	13	s. Géraud	le 12	24
ven	14	s. Calixte	à 7 h. 18'	25
sam	15	ste Thérèse	du soir.	26
19*d.*	16	s. Gal		27
lun	17	s. Cerbonney		28
mar	18	s. Luc, év.		29
mer	19	s. Savinien	N. L.	30
jeu.	20	s. Caprais	d'oc-	1
ven	21	ste Ursule	tobre, le	2
sam	22	s. Mellon	19, à 5 h.	3
20*d.*	23	s. Hilarion	4' du s.	4
lun	24	s. Magloire	Périgée	5
mar	25	s. Crépin	le 20.	6
mer	26	s. Evariste	P. Q.	7
jeu.	27	s. Frumence	le 26,	8
ven	28	s. Simon s. Jude	à 9 h. 20'	9
sam	29	s. Faron	du mat.	10
21*d.*	30	s. Lucain		11
lun	31	*Vigile-jeûne.*		12

Longitude				
	1	8 d.	5' ♎	Le ☉ entre au ♏, le 23, à 2 h. 15' du soir.
	11	17	58	
	21	27	54	

NOVEMBRE a 30 jours, & la Lune 30.
Du 1 au 15, le jour est de 9 h. 26'
Du 15 au 30, le jour est de 9 h. 26'
Durant ce mois, le jour est diminué d'1 h. 14'.

Jou. de la Sem.	Jours du mois	*Noms des Saints du Mois.*	*Phases de la* ☽	*J. de* ☽
mar	1	*TOUSSAINT.*		13
mer	2	*Les Morts.*		14
jeu.	3	s. Marcel	P. L.	15
ven	4	s. Charles	le 3,	16
sam	5	ste Bertille	à 8 h. 37'	17
22 *d.*	6	s. Léonard	du mat.	18
lun	7	s. Florent	Apogée	19
mar	8	stes Reliques.	le 3.	20
mer	9	s. Mathurin		21
jeu.	10	s. Léon, G.		22
ven	11	s. Martin	D.Q.	23
sam	12	s. Vrain.	le 11,	24
23 *d.*	13	s. Gendulfe	à 9 h. 53'	25
lun	14	s. Bertrand	du soir.	26
mar	15	s. Eugène		27
mer	16	s. Edme	Périgée	28
jeu.	17	s. Agnan	le 17.	29
ven	18	ste Aude	N.L.	1
sam	19	ste Elisabeth	de	2
24 *d.*	20	s. Edmond	novemb.	3
lun	21	*Présent. N. D.*	le 18, à 3	4
mar	22	ste Cécile	h. 5' du	5
mer	23	s. Clément	matin.	6
jeu.	24	s. Severin, s.	P.Q.	7
ven	25	ste Catherine	le 24,	8
sam	26	ste Génev. Ard.	à 11 h. 24'	9
1 *d.*	27	*Avent.*	du soir.	10
lun	28	s. Maximin		11
mar	29	s. Saturnin	Apogée	12
mer	30	s. André	le 30.	13

Longit. du ☉	1	8 d. 54' ♏	Le ☉ entre au ♐ le 22, à 10 h. 34' du matin.
	11	18 57	
	21	29 2	

DÉCEMBRE a 31 jours, & la Lune 30.
Du 1 au 15, le jour est de 8 h. 20′.
Du 15 au 31, le jour est de 8 h. 14′.
Du 1 au 21, le jour est dimin. de 18′.

Jou. de la Sem.	*J. du M.*	*NOMS DES SAINTS du Mois.*	*PHASES de la ☽*	*J. de ☽*
jeu.	1	s. Eloi, év.		14
ven	2	s. Franç. Xav.		15
sam	3	s. Anthène	P. L.	16
2 d.	4	ste Barbe	le 3,	17
lun	5	s. Sabas	à 3 h. 46′	18
mar	6	s. Nicolas	du mat.	19
mer	7	ste Fare		20
jeu.	8	*Concept. N. D.*		21
ven	9	ste Gorgone		22
sam	10	ste Valeyre		23
3 d.	11	s. Fuscien	D. Q.	24
lun	12	s. Damase	le 10,	25
mar	13	ste Luce	à 10 h. 2′	26
mer	14	s. Nicaise. *4 t.*	du soir.	27
jeu.	15	s. Mesmin		28
ven	16	ste Adélaïde	Périgée	29
sam	17	s. Olympiade	le 16.	30
4 d.	18	s. Nemèse	N. L.	1
lun	19	s. Gatien	de	2
mar	20	s. Philogone	décemb.	3
mer	21	s. Thomas	le 17, à 1	4
jeu.	22	s. Cheromon	h. 46′ du	5
ven	23	ste Victoire	soir.	6
sam	24	*Vigile-jeûne.*	P. Q.	7
dim	25	*NOEL.*	le 24,	8
lun	26	*s. Etienne.*	à 4 h. 54′	9
mar	27	*s. Jean, évang.*	du soir.	10
mer	28	ss. Innocens	Apogée	11
jeu	29	s. Thomas, Can.	le 28.	12
ven	30	ste Colombe		13
sam	31	s. Sylvestre		14

Longit. du ☉	1	9 d. 10′ ♐	Le ☉ entre au ♑ le 21. à 11 h. du soir. *Hiver.*
	11	19 20	
	21	29 31	

DÉCRET IMPÉRIAL

CONCERNANT LES THÉATRES.

St.-Cloud, 8 Août 1807.

Titre Ier. — *Dispositions générales.*

Article Ier. Aucune représentation à bénéfice ne pourra avoir lieu que sur le théâtre même dont l'administration ou les entrepreneurs auront accordé le bénéfice de ladite représentation.

Les acteurs de nos théâtres impériaux ne pourront jamais paraître dans ces représentations que sur le théâtre auquel ils appartiennent.

II. Les préfets, sous-préfets et maires sont tenus de ne pas souffrir que, sous aucun prétexte, les acteurs des quatre grands théâtres de la capitale qui auront obtenu un congé pour aller dans les départemens, y prolongent leur séjour au-delà du tems fixé par le congé ; en cas de contravention, les directeurs des spectacles seront condamnés à verser à la caisse des pauvres le montant de la recette des représentations qui auront eu lieu après l'expiration du congé.

III. Aucune nouvelle salle de spectacle ne pourra être construite, aucun déplacement d'une troupe d'une salle dans une autre ne pourra avoir lieu dans notre bonne ville de Paris, sans une autorisa-

tion donnée par nous, sur le rapport de notre ministre de l'intérieur.

TITRE II. — *Du nombre des Théâtres, et des règles auxquelles ils sont assujettis.*

IV. Le *maximum* du nombre des théâtres de notre bonne ville de Paris est fixé à huit; en conséquence, sont seuls autorisés à ouvrir, afficher et représenter, indépendamment des quatre grands théâtres mentionnés en l'article Ier. du réglement de notre ministre de l'intérieur, en date du 25 avril dernier, les entrepreneurs ou administrateurs des quatre théâtres suivans :

1°. Le théâtre de la Gaîté, établi en 1760, celui de l'Ambigu-Comique, établi en 1772, boulevard du Temple, lesquels joueront concurremment des pièces du même genre désignées aux paragraphes 3 et 4 de l'art. III du réglement de notre ministre de l'intérieur;

2°. Le théâtre des Variétés, boulevard Montmartre, établi en 1777, et le théâtre du Vaudeville, établi en 1792, lesquels joueront concurremment des pièces du même genre, désignées aux paragraphes 3 et 4 de l'art. III du réglement de notre ministre de l'intérieur.

V. Tous les théâtres non autorisés par l'article précédent seront fermés avant le 15 août; en conséquence, on ne pourra représenter aucune pièce sur d'autres théâtres dans notre bonne ville de Paris,

que ceux ci-dessus désignés, sous aucun prétexte, ni y admettre le public, même gratuitement, faire aucune affiche, distribuer aucun billet imprimé ou à la main, sous les peines portées par les lois et réglemens de police.

VI. Le réglement susdaté, fait par notre ministre de l'intérieur, est approuvé, pour être exécuté dans toutes les dispositions auxquelles il n'est pas derogé par le présent décret.

Signé, Napoléon.

Réglement des quatre grands Théâtres de la Capitale, décrété par S. M. l'Empereur et Roi, le 1er. *Novembre* 1807.

Art. Ier. Un officier de notre maison sera chargé de la sur-intendance des quatre grands théâtres de la capitale, sous le titre de sur-intendant des spectacles.

II. Les sociétaires du Théâtre Français, du Théâtre Feydeau et du Theâtre de l'Impératrice ne pourront faire aucun changement à leurs statuts actuels qu'avec son autorisation.

III. Il prononcera sur toutes les difficultés qui viendraient à s'élever relativement à l'admission définitive des nouveaux sujets.

IV. Les pensions, retraites, gratifications seront accordées sur sa proposition,

V. Les répertoires proposés par les comités ou conseils des théâtres seront soumis à son approbation.

VI. Le budjet des dépenses de chaque théâtre lui sera soumis tous les ans, avant le 1er. décembre, pour être présenté à notre approbation. Les comptables de chaque théâtre rendront leur compte de l'année précédente, au plus tard au mois de février de l'année suivante. Ces comptes seront présentés au sur-intendant.

VII. Toute transaction qui viendrait à être passée par les théâtres ou par leurs agens pour eux, devra être approuvée par le sur-intendant.

VIII. Aucun des sujets des quatre grands théâtres ne pourra quitter l'un ou l'autre de ces théâtres, sans la permission du sur-intendant.

IX. Lorsqu'un sujet, ayant dix ans de service, aura réitéré pendant une année, la demande de sa retraite, et qu'il déclarera qu'il est dans l'intention de ne plus jouer sur aucuns théâtres ni français ni étrangers, sa retraite ne pourra lui être refusée.

X. Aucun sujet ne pourra s'absenter sans un congé du sur-intendant, qui ne pourra en accorder ni depuis le premier décembre jusqu'au premier mai, ni pour plus de deux mois.

XI. La police, sur le personnel des théâtres, sera exercée, à l'Académie impériale de musique, par le directeur ; et dans les autres théâtres, par les personnes qui en ont été chargées jusqu'à ce jour.

XII. Tout sujet qui aura fait manquer

le service, soit en refusant, sans excuses jugées valables, de remplir un rôle dans son emploi, soit en ne se trouvant pas présent au moment indiqué pour son service, soit enfin pour toutes autres fautes d'insubordination quelconque envers ses supérieurs, pourra être condamné, suivant la gravité des cas, ou à une amende, ou aux arrêts.

XIII. Les sujets qui seront mis aux arrêts, ne pourront être conduits dans la maison de l'Abbaye, que sur l'autorisation du sur-intendant.

XIV. La durée des arrêts ne pourra être prolongée au-delà de huit jours, sans qu'il nous en soit rendu compte.

XV. Tant que dureront les arrêts, tous appointemens et toute part quelconque dans les produits du spectacle, cesseront de courir au profit de celui qui sera détenu.

XVI. L'administration de l'Académie impériale de musique sera composée d'un administrateur comptable et d'un inspecteur nommés par nous. Il y aura un secrétaire-géneral également nommé par nous. Ils prêteront, entre les mains de notre ministre de l'intérieur, le serment de remplir avec fidélité leurs fonctions.

XVII. Le directeur sera chargé en chef de tout ce qui concerne l'administration et la direction Il est le principal responsable et le supérieur immédiat de tous les artistes. Il nomme à tous les emplois, et il donne les mandats pour tous les paiemens.

XVIII. L'administrateur comptable sera

subordonné au directeur pour tout ce qui concerne l'exercice de ses fonctions, à l'exception néanmoins de ce qui concerne le budjet, dont il est le gardien, et dont il ne peut dépasser les articles, sans compromettre sa responsabilité personnelle. Hors ce cas, il ne peut s'opposer à aucun paiement, sauf à faire insérer ses observations au procès-verbal du conseil d'administration dont il est parlé ci-après.

XIX. Il y aura un conseil d'administration présidé par le directeur, et composé de l'administrateur comptable, de l'inspecteur et de trois sujets de notre Académie impériale de musique, les plus méritans par leur probité, leurs talens et leur esprit de conciliation, et désignés chaque année par le sur-intendant. Le secrétaire-général de l'Administration tiendra la plume. Ce conseil se réunira au moins une fois par semaine. Le directeur pourra le convoquer, lorsqu'il le jugera convenable.

XX. Les membres de ce conseil n'auront que voix consultative, la décision appartenant dans tous les cas au directeur ; mais chaque membre pourra faire ses observations, soit sur la police du théâtre, soit sur le choix des pièces, soit sur les abus qu'il croirait appercevoir dans la manutention des magasins ou dans la dépense, soit sur les moyens d'accroître les recettes et d'ajouter à l'éclat du spectacle. Le secrétaire-général sera tenu d'insérer ses observations au procès-verbal, qui sera remis par le directeur au sur-intendant : le di-

recteur pourra y joindre ses observations particulières.

XXI. Le budjet des dépenses de chaque année et les états à l'appui seront rédigés au conseil d'administration et présentés au sur-intendant avant le premier novembre, avec les observations, soit des membres du conseil, soit du directeur.

XXII. Tous les marchés seront portés à la connaissancc du conseil d'administration.

XXIII. Le répertoire sera arrêté en conseil d'administration, les 14 et 30 de chaque mois, pour la quinzaine suivante. S'il résulte du procès-verbal qui sera adressé au sur-intendant, des différences d'opinions sur la composition du répertoire, le sur-intendant pourra statuer définitivement.

XXIV. Lorsque les pièces ou ballets nouveaux auront été admis par le jury, le devis de la dépense sera arrêté en conseil d'administration, et présenté à notre approbation par le sur-intendant. Il en sera de même pour les ouvrages que seront remis au théâtre. Le machiniste sera admis à la séance du conseil, et interpellé de déclarer sur sa responsabilité, si les décorations existant en magasin peuvent ou ne peuvent point être employées, ou ne peuvent servir qu'en tel nombre pour la pièce nouvelle ou remise.

XXV. Il sera nommé tous les ans une commission de notre conseil d'Etat pour recevoir les comptes de l'Opéra, et s'assurer que les budjets, devis et réglemens

ont été exécutés. Cette commission se fera remettre, sous les six mois, les états de recette et dépense, et fera l'inspection de toutes les parties du service.

XXVI. Toutes les réserves de loges, entrées de faveur ou de bienveillance, billets *gratis* et facilités semblables, sont supprimés dans les quatre grands théâtres, sauf les entrées personnelles des auteurs, et l'exécution du concordat, en vertu duquel les sujets des grands théâtres ont respectivement leurs entrées, dans les proportions déterminées entr'eux.

XXVII. Le sur-intendant fera les réglemens d'administration intérieure qu'il jugera nécessaires. Les réglemens qui concerneront les bâses de l'association dans les théâtres organisés en société, seront soumis à notre approbation.

XXVIII. Les décrets et réglemens rendus jusqu'à ce jour, pour l'administration des grands théâtres, sont maintenus en tout ce qui n'est pas contraire aux dispositions ci-dessus.

XXIX. Notre ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

Signé, NAPOLÉON.

MÉMORIAL
DRAMATIQUE.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE

Ce Théâtre est spécialement consacré au chant et à la danse. Son répertoire est composé de tous les ouvrages, tant *opéras* que *ballets* qui ont paru depuis son établissement, en 1645 (1).

Il peut seul représenter les pièces qui sont entièrement en musique et les ballets du genre gracieux ; tels sont tous ceux dont les sujets ont été puisés dans la Mythologie ou dans l'Histoire, et dont les principaux personnages sont des dieux, des rois ou des héros. Il pourra aussi donner, mais non exclusivement à tout autre, des ballets représentant des scènes champêtres ou des actions ordinaires de la vie.

Ce Théâtre est sous la surveillance et direction principale de M. Remusat, premier Chambellan de S. M. l'Empereur et Roi, nommé, par décret impérial du 9 novembre 1807, Sur-Intendant des quatre

(1) Voyez le *Précis historique*, dans le *Mémorial dramatique* de 1807.

grands Théâtres. L'administration en a été confiée, par S. M. l'Empereur et Roi, à M. Picard, membre de l'Iustitut, nommé Directeur ; M.   Administrateur-comptable ; M. Courtin, secrétaire-genéral ; et M. Despréaux, inspecteur-général.

Les maîtres de chant et chefs de la scène, sont MM. La Suze, Persuis, Lebrum et Adrien.

Maîtres de l'Ecole de chant, MM. Rigel, Rodolphe et Lachnitz.

Maître des Ballèts, MM. Gardel et Milon.

Inspecteur de la danse. M. Dussel.

Ecole de danse. MM. Gardel, directeur ; Favre, Lebel, Goyon, maîtres.

Chef d'orchestre, M. Rey ; M. Rochefort, adjoint.

Noms des Acteurs et Actrices attachés à l'Académie impériale de Musique.

Chant.

Messieurs.	*Mesdames.*
Lainez.	Maillard.
Lays.	Amand.
Chéron.	Branchu.
Dufresne.	Chollet.
Adrien.	Ferrière.
Laforêt.	Granier.
Bertin.	Jannard.
Nourrit.	Hymm.
Albert.	Aubry.
Dérivis.	Gambais.
Eloi.	Proche.

Danse.

Messieurs.	
Vestris.	Colomb.
Duport.	Saulnier.
Beaupré.	Bigottini.
Beaulieu.	Millière.
St.-Amand.	Delille.
Aumer.	Vestris.
Branchu.	Félicité.
Goyon.	Duport.
B. Petit.	Huttin.
Léon.	Favre.
Hullin.	Mareiller cadette.
Lefebvre.	V. Saulnier.
	Gaillet.
	Rivière.
Mesdames.	Hullin.
Clotilde.	Boulay.
Gardel.	Fanny.
Chevigny.	Mareiller aînée.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

L'Inauguration du Temple de la Victoire, intermède mêlé de chant et de danse. (2 *Janvier.*)

Il appartenait au premier théâtre de l'Empire français de célébrer par des fêtes et des chants de triomphe, les victoires inouies de nos braves ; aussi l'Inauguration du Temple de la Victoire s'est-elle faite avec une pompe digne du sujet.

Le théâtre offrait aux yeux des spectateurs le vestibule d'un temple dans le style antique ; des drapeaux enlevés à l'ennemi étaient attachés aux colonnes ; on voyait un autel chargé de trépieds, sur lesquels brûlaient des parfums ; sur le devant des poëtes couronnés de laurier chantaient la gloire de nos héros. L'ouverture a ravi tous les suffrages; elle est de *Winter.* Le premier chant a paru digne du célèbre compositeur *des Bardes*, qui a réuni ses talens à M. Persuis, pour hâter cet hommage des arts au dieu de la guerre. Le poëme, composé par M. Baour-Lormian, est riche en pensées patriotiques et en sentimens mâles et guerriers ; on peut en

juger par ces deux strophes, universellement applaudies :

Aux armes, enfans de la gloire !
Mars vous arrache à vos foyers ;
Ne doutez point de la victoire,
La palme d'Austerlitz orne vos fronts guerriers.
Une même ardeur vous dévore,
Les foudres remis en vos mains,
N'attendent pour gronder encore,
Que le signal du chef qui commande aux destins.

Vainqueurs des tems et de l'espace,
Et des saisons et des frimats,
Ils marchent ; leur bouillante audace
Appelle l'heure des combats :
Elle sonne.... L'aigle déploie
L'éclair de son vol souverain,
Et déjà ses serres d'airain
Déchirent les flancs de sa proie.

Le mélange de guerriers, de femmes, de poëtes et du peuple, toute cette multitude, groupée d'une manière pittoresque, présentait un spectacle enchanteur. La descente de Clio et des Muses dans un char radieux, a produit une vive sensation dans l'assemblée ; elles viennent graver sur des tables d'or les noms des braves morts pour la patrie sur le champ d'honneur.

La danse réclame avec justice une grande part dans la beauté de cet intermède ; l'esprit et le goût fertile de M. Gardel ont été électrisés par le sentiment de la gloire. Ses

ballets n'ont pas peu contribué au charme de la fête, où on admirait la masse des premiers sujets, dont les talens ont souvent été applaudis par un concours choisi et très-brillant.

LE RETOUR D'ULYSSE, ballet en 3 actes, de M. *Milon*. (27 *Février*.)

L'auteur a choisi ce qu'il y a de plus théâtral dans l'Odyssée; il n'y a ajouté que le merveilleux nécessaire à son action. Ainsi Miverve est ici la protectrice du roi d'Ithaque et le moteur de tout; c'est elle qui change Ulysse en veillard, qui lui donne, ainsi qu'à son fils Télémaque, la force de triompher des nombreux amans de Pénélope. L'auteur a donné à cette vertueuse reine une amie tendre et sincère, nommée Euryclée, dont le rôle est aussi actif que touchant. L'action, les détails, les grouppes, les pas, tout est beau dans ce ballet, dont la composition est noble et sage. L'ouvrage est rempli d'un grand nombre de belles scènes : la plus intéressante est la reconnaissance d'Ulysse et d'Euryclée. Mademoiselle Chevigny s'est fait admirer par la vérité, l'étonnement, la joie et le trouble qu'elle sait si bien peindre, lorsqu'elle reconnaît Ulysse, au moment où elle n'espère plus le revoir. Mademoiselle Clotilde fait briller sa douleur vertueuse et la noblesse de son jeu dans le rôle de Pénélope. M. Vestris et Mad. Gardel disputent de grâce et de lé-

légèreté, dans un pas charmant qu'ils dansent au deuxième acte ; enfin tout est fait dans ce ballet héroïque, pour mériter le suffrage du public, qui l'a accueilli en rendant justice au talent de M. Milon.

Le Triomphe de Trajan, opéra en 3 actes ; paroles de M. *Esménard* ; musique de MM. *Persuis* et *Lesueur*. (23 *octobre.*)

Jamais ce théâtre n'a offert un spectacle plus beau, plus pompeux et plus magnifique que celui du *Triomphe de Trajan*. L'auteur a choisi le retour de Trajan à Rome, après la seconde guerre des Daces.

Décébale, fils du dernier roi des Daces, détrôné par Trajan, forme le projet de faire périr le meilleur des Empereurs romains, au milieu de son triomphe ; il est secondé par Sigismar, prince dace, naturalisé Romain, dont il devait épouser la fille. Cet acte de désespoir du jeune prince dace, ne sert qu'à faire triompher la destinée et la clémence de Trajan. Le consul Licinnius pénètre les projets des conspirateurs ; il acquiert des preuves de leurs complots. A la fin des honneurs que Rome décerne à son héros, Décébale tente de l'assassiner. Les soldats et le peuple veulent se faire justice eux-mêmes, Trajan les retient ; le front calme au milieu des Sénateurs, il défend d'interrompre le triomphe. Au moment où Sigismar, sa fille Elfride, et Décébale n'attendent plus que le dernier supplice,

Licinnius remet à Trajan une lettre qui doit les confondre entièrement. Le vertueux Empereur la prend, monte sur les degrés du Temple, devant la statue de Jupiter, où les feux sacrés sont allumés, et dit :

O dieux ! si les projets d'une haine implacable
Sont caché dans l'écrit qu'on vient de me donner,
Je remets en vos mains le crime et le coupable.

(*Il brûle la lettre.*)

César n'a plus de preuve, et ne peut condamner.

Ce trait de bonté si magnanime force les vaincus à l'admirer ; ils se jettent à ses pieds, et lui jurent une éternelle fidélité. Trajan leur pardonne, et confirme l'union de Décébale avec Elfride.

La beauté de cet opéra, si long-tems attendu, a surpassé l'attente publique. L'imagination était préparée d'avance à des prodiges, cependant elle est restée au-dessous de la réalité.

Tous les arts se sont réunis pour embellir ce triomphe. Les décorations sont les plus riches qu'on ait encore vues ; les perspectives et les dessins en sont admirables, et font le plus grand honneur à MM. Dégotti ; rien sur-tout n'est pompeux comme la marche triomphale. Le char est attelé de quatre chevaux blancs, et précédé de plusieurs Cavaliers, dont la

fière contenance annonce qu'ils accompagnent un héros. On n'a rien épargné pour ce magnifique spectacle ; les costumes sont d'une richesse, d'une variété et d'un éclat dont il est difficile de se faire une idée.

L'ensemble des danses est d'un effet admirable : Les premiers talens s'y trouvaient réunis ; MM. Vestris, Duport, Saint-Amand, Beaulieu, Beaupré ; Mesdames Gardel, Chevigny, Bigottini, Duport, se sont fait distinguer. On a beaucoup applaudi le pas de Saint-Amand et de Madame Gardel, et sur-tout le pas de trois exécuté, au dernier acte, par M. Vestris, Mesdames Gardel et Clotilde. On ne peut assez admirer l'art avec lequel M. Gardel a créé et distribué ses brillans ballets.

La musique offre des morceaux d'ensemble de la première beauté, et des airs chantés avec le plus rare talent, par Lays, Mlle. Armand et Mad. Branchu. Le trio de Mesdames Garnier, Himm et Ferrière, ont fait un plaisir général.

M. *Persuis* a composé presqu'en entier cette musique ; il y a dans la pièce trois chœurs de l'illustre auteur des *Bardes*.

Le rôle de Trajan est joué par Laines. Sa taille et sa figure conviennent parfaitement à ce rôle ; il le rend avec la majesté la plus imposante, et la grâce la plus noble.

Le poëme est écrit avec pureté et élégance ; on y reconnaît la plume d'un auteur estimé et plein de goût. On peut

Juger de la versification par le morceau suivant :

Astre éclatant de la lumière,
Soleil, dieu du jour et des arts ;
Toi, qui d'un seul de tes regards
Embrasse la nature entière ;
Toi, qui des siècles renaissans,
Mesure l'immense carrière,
Dieu favorable, écoute ma prière
Pour César et ses enfans :
Puisse-tu ne rien voir dans tout ce qui respire,
Et n'éclairer jamais dans les âges lointains,
Rien de plus grand que cet empire,
De plus heureux que les Romains !

Un pareil spectacle ne peut se voir que sur le premier théâtre et chez le premier peuple de l'Europe, qui adore son auguste Empereur, et qui sait saisir l'occasion de lui donner des preuves d'amour, de respect et d'admiration.

THÉATRE FRANÇAIS.

Ce Théâtre est spécialement consacré à la *tragédie* et à la *comédie*. Son repertoire est composé, 1°. de toutes les pièces (tragédies, comédies et drames) jouées sur l'ancien Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, sur celui que dirigeait Molière, et sur le Théâtre qui s'est formé de la réunion de ces deux établissemens, et qui a existé sous diverses dénominations jusqu'à ce jour (1); 2°. des comédies jouées sur les divers Théâtres dits *Italiens*, jusqu'à l'établissement de l'Opéra-Comique.

Ce Théâtre est sous la surveillance de M. Remusat, Chambellan de S. M. I. et R., Sur-Intendant des quatre grands Théâtres.

(1) Voyez, dans le *Mémorial dramatique* de l'année dernière, le *Précis historique sur le Théâtre Français.*

Noms des Acteurs et Actrices Sociétaires du Théâtre Français, par ordre de réception.

Messieurs	*Mesdames*
Dugazon.	Raucourt.
Dazincourt.	Contat.
Fleury.	Thénard.
St.-Prix.	Devienne.
St.-Phal.	Emilie Contat.
Talma.	Talma.
Grandménil.	Fleury.
Caumont.	Mézerai.
Michot.	Mars.
Batiste cadet.	Desbrosses.
Damas.	Bourgoin.
Batiste aîné.	Volnais.
Armand.	Duchesnois.
Lafond.	Georges Weimer.
Després.	Desrosiers.
Lacave.	Amalric Contat.

Acteurs aux appointemens.

Messieurs	
Dublin.	Leclerc.
Varennes.	Mainvielle.
Gonthier.	Thénard.
	Mesdames.
Michelot.	Gros.
St.-Eugène.	Patrat.
Marchand.	Adèle.

Acteurs et Actrices retirés avec pension.

Messieurs		*Mesdames*	
Delarive.	- 1788.	Sainval aînée.	1779.
Dupont.	1802.	Luzi.	1781.
Florence.	- 1804.	Doligny.	1783.
Duval.	- 1804.	Fannier.	1786.
Monvel.	- 1806.	Sainval cad.	1792.
Naudet.	- 1806.	Lachassaigne.	1804.
		Suin.	1804.

Noms des Acteurs et Actrices célèbres morts depuis 1670.

Acteurs.		*Actrices.*	
Bellerose.	1670.	Descœillets.	1670.
Molière.	1673.	D'Henebaud.	1708.
Raisin.	1693.	Champmeslé.	1698.
Rosimont.	1686.	Debrie.	1706.
Baron.	1729.	Bejart.	1700.
Dufresne.	1767.	Beauval.	1700.
Armand.	1753.	Desmarres.	1753.
Sarrasin.	1762.	Duclos.	1748.
Grandval.	1784.	Lecouvreur.	1730.
Bonneval.	1776.	Lamothe.	1769.
Lekain.	1778.	Quinault.	1791.
Bellecourt.	1778.	Dengeville.	1795.
Préville. -	1799.	Gaussin.	1767.
Molé. -	1802.	Dumesnil.	1803.
Brizart.	1791.	Clairon	1803.
Bouret.	1783.	Bellecourt.	1799.
Augé.	1783.	Préville.	1798.
Desessarts.	1793.	Drouin.	1803.
Bellemont. -	1803.	Hus.	1805.
Vanhove. -	1803.	Olivier.	1787.
Larochelle. -	1807.	Joly.	1798.

THÉATRE FRANÇAIS.

Le Parleur Contrarié, comédie en un acte, en vers, de M. *Delaunay*.
(3 *Janvier*.)

Dorval, homme triste et taciturne, a une fille fort aimable qu'il se propose de marier à Gercourt, espèce d'imbécille qui lui convient, parce qu'il parle très-peu. Julie voit de mauvais œil ce prétendu qui est ennuyeux et avare, et dont le silence réservé n'est dû qu'à son amour-propre; car étant bègue, il fait rire son auditoire aussitôt qu'il veut parler un peu vivement. Elle lui préfère Florville, jeune militaire, plein de bonnes qualités, et qui n'a que le défaut de parler beaucoup. Cependant les ordres de son père sont impérieux; tout se prépare pour son mariage avec Gercourt; elle met dans ses intérêts les gens de la maison. Florville arrive; on arrête un plan, on se dispose à réprimer l'impétuosité de sa langue. Comme Dorval n'est pas prévenu de son défaut principal, l'essentiel est de l'empêcher de parler; dès qu'il paraît, on l'interrompt, on l'engage à se taire; mais bientôt resté seul, Florville se soulage par un flux de paroles; ne sachant à qui parler, il va frapper à la

porte de Dorval, et fait tant de folies que le prudent Frontin, son valet, se croit obligé de l'enfermer dans une bibliothèque; mais alors il ouvre la fenêtre, et accable Dorval de sa loquacité. Dorval se fâche contre lui, et ne veut plus en entendre parler; on lui persuade que tout cela n'est qu'une plaisanterie de Florville. Frontin s'avise d'un autre côté de harceler et contrarier le silencieux Gercourt, qui bredouille autant que Florville avait parlé. Le vieux Dorval, poussé lui-même à bout, sort de sa taciturnité, et parle beaucoup plus que les deux rivaux : d'où il résulte une scène du genre le plus comique, par conflit de deux bavards, dont l'un bégaye et l'autre étouffe de colère : pendant cette discussion, Florville, persuadé de la nécessité de se taire, garde un silence édifiant. Dorval, irrité contre Gercourt, et honteux de son propre bavardage, accorde la main de sa fille à Florville, persuadé que le mariage est un moyen très-propre à rendre un homme silencieux et pensif.

Un dialogue facile, une foule de vers charmans, des saillies vives et piquantes, des mots heureux, et sur-tout beaucoup de gaîté, ont assuré le succès de cette jolie comédie, qui pourra rester avec avantage au répretoire.

Voici un trait de la loquacité du Parleur, raconté très-plaisamment par son valet.

Sa tante était malade; on appelle un notaire
Florville de son bien doit être légataire,

Tout s'arrange à son gré ; bref, le notaire
est là :
On n'a plus qu'à signer. Ajoutons à cela,
Que cet acte est très-juste et l'héritage
immense ;
La mourante n'a plus qu'un moment d'existence,
Eh ! bien, dans sa douleur, mon maître
parla tant,
Que notre tante, hélas ! mourut en l'écoutant.

La pièce est fort bien jouée par les premiers acteurs, dont les talens font ressortir les moindres traits et tous les agrémens de l'ouvrage.

Pyrrhus, ou les Œacides, tragédie en 5 actes, de M. *Lehoc*. (27 *Février*.)

Alcétas, prince du sang des Œacides, a détrôné son parent, roi d'Épire, et le croit privé de la vie. Amestris, femme d'Alcétas, a sauvé, dans la nuit du carnage, le jeune Pyrrhus, qu'elle a fait élever sous le nom d'Agénor, et qui devient par la suite un guerrier fameux. Alcétas et sa femme, qui doivent à un crime le trône d'Épire, sont attaqués par le roi d'Illyrie, dont le général (Phanès) est sous les murs de la ville. Tremblans sur le sort de la guerre, ils se décident à éclairer Agénor sur sa naissance et à l'unir à leur fille Iphise, dont il est amoureux.

Cette confidence produit sur l'esprit de Pyrrhus un effet auquel ils ne s'attendaient pas ; ce jeune homme ne voit plus dans Alcétas qu'un usurpateur, que le bourreau de son père, en même tems qu'il est plein de reconnaissance pour Amestris, à qui il doit la vie.

Phanès vient proposer la paix, à condition que l'Épire acceptera un autre roi. Alcétas dévoile alors Pyrrhus. Phanès, dans un entretien secret qu'il a avec ce prince, lui découvre qu'il est son père, Œacide lui-même, et qu'il brûle de se venger d'Alcétas. Pyrrhus, flottant entre la nature et la reconnaissance, hésite de porter les armes contre des guerriers qu'il a si souvent conduits à la victoire. Phanès le quitte irrité. Le perfide Alcétas apprend bientôt qu'Œacide respire ; il le fait assassiner lâchement par des traîtres ; mais lui-même perd la vie dans une action, et Pyrrhus, appelé alors au trône d'Epire, promet à sa bienfaitrice Amestris de le partager avec elle et sa chère Iphise.

Cette tragédie offre de belles situations, une versification mâle et vigoureuse ; mais on convient que le plan ne répond pas au style, qu'il règne dans l'ensemble une sorte d'obscurité mystérieuse qui fatigue l'attention ; cependant cet ouvrage est distingué avantageusement entre ceux qui depuis quelques années ont paru sur notre scène.

Talma déploie toute la beauté et la vigueur de ses moyens dans le rôle de Pyrrhus, et mademoiselle Raucourt,

chargée de celui d'Amestris, le rend avec noblesse.

Les Projets d'enlèvement, comédie en 1 acte, en vers. (9 *Juin.*)

M. de Lusson a promis d'unir Lucile sa fille, à Valbelle son amant. Des ordres supérieurs obligent M. de Lusson de partir pour l'Italie ; il laisse à sa sœur Araminte des pouvoirs pour remplir les engagemens qu'il a contractés envers Valbelle. Araminte, moins désintéressée que son frère, forme le projet de marier sa nièce à un homme âgé, nommé Dorval, riche de soixante mille livres de rentes ; elle oppose mille obstacles aux vœux de Valbelle. L'amant s'impatiente, découvre les intentions d'Araminte, et forme le projet d'enlever, non pas Lucile, mais Dorval. Une soubrette curieuse lui entend prononcer le mot d'enlèvement ; elle ne doute pas qu'il ne soit question de Lucile ; mais Lafleur, qui n'est pas dans la confidence de son maître, croit rendre un grand service à Valbelle en persuadant à la soubrette qu'il est question de l'enlèvement de Dorval. Justine court aussitôt instruire Araminte, qui avertit Dorval. De son côté Lucile se dispose à quitter Paris, pour aller rejoindre son père en Italie et lui demander l'exécution de ses promesses. Dorval la rencontre au moment du départ et l'arrête; comme il est fort accommodant, il se décide à renoncer à Lucile ; il va chercher

son notaire, et conseille franchement à Araminte de ne plus s'opposer au bonheur des deux amans.

Le défaut principal de cet ouvrage est l'invraisemblance et un style froid; du reste des vers heureux, et un dialogue pur et correct.

La Mort de Duguesclin, drame héroïque en 3 actes; en vers, de M. *Dorvo*. (27 *Juin*.)

Tout le monde connaît ce trait de l'histoire de Duguesclin : il faisait le siége du fort de Châteauneuf-de-Randon ; les Anglais avaient promis de se rendre après un délai déterminé, s'ils n'étaient pas secourus. Le délai expire; mais dans l'intervalle Duguesclin, frappé d'une maladie sérieuse, perdit la vie. L'ennemi tint sa parole; et pour rendre un hommage éclatant à la mémoire d'un grand homme, ce fut sur le cercueil de Duguesclin qu'il vint déposer les clefs du fort.

Tel est le fait dont M. Dorvo s'est emparé. Comment a-t-il pu se hasarder de faire parler pendant trois actes un homme qui va mourir dans trois heures ? Au premier acte Duguesclin est malade; au second acte la maladie augmente, et au troisième le héros est mort avec la pièce, au bruit des sifflets, des risées du parterre et des loges; enfin ce drame a fait beaucoup plus rire que la plus plaisante comédie. Quand on veut mettre en scène

les hommes illustres de la France, il faudrait savoir les représenter dignes d'eux.

Brueys et Palaprat, comédie en un acte, en vers, de M. *Etienne*.

(28 *Novembre*.)

Palaprat parti de Toulouse pour Paris, a eu, dans sa route, occasion d'obliger le duc de Vendôme, qui voyageait *incognito*, et qu'il a pris pour un officier du duc. Ce prince vient le voir et le trouve avec Brueys, occupé à faire des changemens au *Grondeur*, qui vient d'être joué et sifflé. Les deux amis le reçoivent cordialement ; ils l'invitent même à dîner, quoique leur bourse soit entièrement dégarnie. L'inconnu accepte, et promet de revenir. Quand il s'agit de sortir pour commander le repas, ils sont tous deux fort embarassés ; chacun veut rester seul, parce qu'il attend sa maîtresse, qui, par un singulier hazard, est la même à tous deux. Cette maîtresse est l'actrice Beauval, que les deux amis invitent aussi à dîner. Tandis que Brueys est allé au théâtre, un huissier se présente pour l'arrêter. Palaprat, à qui il s'adresse, et qui voit le sort qu'on destine à son ami, se fait passer pour lui, et se rend en prison, pendant que l'huissier procède à l'inventaire des meubles. Brueys, à son retour, n'apprend pas sans émotion la générosité de son ami ; et ne consultant que son devoir, il court le délivrer. Le prétendu militaire ar-

rivant pour dîner, ne trouve que l'huissier, qu'il prend pour un poëte qui travaille; mais son erreur étant dissipée, il se rend caution pour les deux auteurs, et ordonne de les mettre en liberté. Mademoiselle Beauval offre aussi son épingle de diamans, qui est un présent du duc, pour la délivrance des deux poëtes; et c'est elle qui leur apprend que ce militaire inconnu n'est autre que le duc de Vendôme.

Cette pièce a obtenu le succès le plus flatteur; ce n'est point une comédie bien régulière, mais on y remarque des détails agréables; le dialogue est semé de vers heureux et piquans, qui ont été vivement applaudis.

On pourrait cependant reprocher à l'auteur d'avoir supposé que Brueys et Palaprat s'occupent de relever la pièce du *Grondeur* de la chûte qu'elle vient d'éprouver; *le Grondeur*, que l'on revoit toujours avec plaisir, loin d'avoir été sifflé, eut un grand succès dès la première représentation. Quelques coups de sifflet partis du théâtre seulement, tandis que le parterre applaudissait, n'étaient que l'effet de la prévention que l'acteur Champmêlé avait inspirée à ses camarades contre le personnage du *Grondeur;* et d'un pari fait par un des amis de Brueys, qui avait gagé avec lui que cette pièce ne réussirait pas.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Ce Théâtre est spécialement destiné à la représentation de toute espèce de comédies ou drames mêlés de couplets, d'ariettes et de morceaux d'ensemble.

Son répertoire est composé de toutes les pièces jouées sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, avant et après sa réunion à la Comédie Italienne, pourvu que le dialogue de ces pièces soit coupé par du chant.

Aucun des airs, romances et morceaux de musique qui auront été exécutés sur les Théâtres de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, ne peuvent, sans l'autorisation des auteurs ou propriétaires, être transporté sur un autre Théâtre de la capitale, même avec des modifications dans les accompagnemens, que cinq ans après la première représentation de l'ouvrage dont les morceaux font partie (1).

Nota. Nous avons donné, dans le *Mémorial dramatique* de l'année dernière, le *Précis historique sur ce Théâtre.*

(1) *Réglement du Ministre de l'Intérieur*, le 25 *Avril* 1807.

Noms des Acteurs et Actrices Sociétaires du Théâtre de l'Opéra-Comique, par ordre de réception.

Messieurs	*Mesdames*
Chenard.	Desbrosses.
Solié.	Gonthier.
Martin.	Crétu.
Lesage.	St.-Aubin.
Gavaux.	Haubert-Lesage.
Elleviou.	Gavaudan.
Gavaudan.	Rolandeau.
Juliet.	Moreau.
St.-Aubin.	
Moreau.	
Batiste.	

Acteurs aux appointemens.

Messieurs	*Mesdames*
Julien.	Belmont.
Paul.	Paul-Michu.
Huet.	Pelet.
Darcourt.	Aglaé Gavaudan.
Allaire.	Rosette Gavaudan.
Richebourg.	Simonnet.
Darancourt.	

Le 14 juillet 1807, ce spectacle a fait une perte difficile à réparer, par la mort de Mad. Scio-Messié.

THÉATRE DE L'OPÊRA-COMIQUE.

Les Artistes par occasion, opéra en 1 acte de MM. *Duval* et *Catel.*
(22 *Janvier.*)

Un amateur d'antiques veut épouser la jeune veuve Léonore, parce qu'elle a le nez de Cléopâtre. La jeune personne, qui n'est pas si engouée de l'antique, épouserait plus volontiers un jeune homme qu'elle a vu à Rome, et qui lui a donné des sérénades. L'amant de la belle se déguise avec son valet; l'un se fait passer pour *Goldoni*, l'autre pour *Guglielmi*, l'auteur de la charmante musique des deux Jumeaux. Cela amène plusieurs scènes de quiproquos et un dénouement dans le genre de celui de l'Opéra-Comique.

La musique fait le principal mérite de cette pièce, où il n'y rien de neuf; les sujets et les détails se trouvent partout.

Joseph, drame en trois actes, mêlé de chants, paroles de M. *Duval*, musique de M. *Méhul.* (17 *Février.*)

L'auteur suppose que Joseph, premier ministre de Pharaon, et sous le nom de Cléofas, doit recevoir le lendemain

les honneurs du triomphe, lorsque toute sa famille arrive en Egypte pour le supplier de jeter un regard de compassion sur la terre de Canaan. Siméon, bourrelé de remords, est prêt à tout moment à divulguer son crime, tandis que le jeune Benjamin veille auprès du vieux Jacob, endormi dans une tente. Jacob a perdu la vue ; ainsi Joseph peut le voir, lui parler, le serrer dans ses bras sans éveiller ses soupçons. La fête du triomphe de Joseph commence ; un char attend ce libérateur de l'Egypte ; Joseph y fait monter avec lui Jacob, qui se laisse promener sans savoir, sans demander même à quel titre on lui décerne un pareil honneur. Cette imprudence excite la haine des ennemis de Jacob, et Pharaon veut savoir de lui pourquoi il a fait une telle réception à des étrangers. Pendant que Joseph va s'expliquer avec un maître qu'il saura bien calmer, Siméon, seul avec Jacob, cède à l'excès de ses remords, et lui avoue le crime qu'il a commis, de concert avec ses frères, en vendant Joseph. Le vieillard s'irrite ; tous ses enfans arrivent, ils lui demandent envain leur grace, Jacob les maudit ; ils se jettent à ses pieds : Joseph rentre enfin, se fait reconnaître, et appaise la colère du vieillard, qui pardonne à ses enfans.

La musique de ce drame est très-belle, riche en grands effets, d'un ton solemnel et religieux ; elle est digne du génie d'un grand compositeur, mais les paroles ne le soutiennent pas ; enfin cet ouvrage, quoi-

que sorti de la plume d'un homme de beaucoup d'esprit, est froid et très-ennuyeux.

FRANÇOIS Ier., ou LA FÊTE MYSTÉRIEUSE, comédie en 2 actes, mêlée d'ariettes, paroles de MM. *Chazet* et *Sewrin*, musique de M. *Kreutker*. (14 *Mars*.)

C'est le mariage de Suzanne de Vivonne avec d'Aubigny, que François Ier. fait préparer mystérieusement pour avoir le plaisir de surprendre les deux amans. D'Aubigny, exilé, a un rival; il ne doute pas que la fête qu'on prépare soit pour son heureux compétiteur. Le roi s'amuse quelque tems des alarmes du courtisan, car il ne l'a exilé qu'en apparence, et lui conserve toujours une tendre affection. Il révoque ensuite l'exil, et reçoit son ami au milieu des fêtes, en lui annonçant que c'est pour lui seul qu'elles ont été préparées.

Ce joli opéra a obtenu un brillant succès; on revoit avec plaisir les héros de la galanterie française, surtout quand les rôles sont joués par l'élite des acteurs.

Le duo que madame St.-Aubin chante avec Elleviou est charmant. La musique est légère, naturelle et convenable aux paroles. L'ouverture est d'une facilité et d'une grâce remarquables.

L'Auberge de Bagnères, comédie en 3 actes, mêlée de chants, de M....... musique de M. *Catel.*

(23 *avril.*)

Le général Roger voulant prendre les eaux de Bagnères pour sa santé, a fait retenir un appartement dans une auberge pour lui et son médecin. Les parens du général, instruits de ce voyage, se rendent aussi à Barrège, dans l'espoir de quelques bienfaits de la part du général, homme riche et généreux. A la tête de la famille est madame La Durandière, avec ses deux filles, qui ont fait un séjour de trois mois à Paris, et y ont appris en si peu de tems toutes les sciences. Une sœur de cette folle est également venue à Barrège avec sa fille Amélie, qui a autant de qualités que ses cousines ont de ridicules. Il y arrive aussi un amant d'Amélie; un ami qui l'accompagne l'annonce comme le général Roger; on le prend pour tel dans l'auberge, on lui donne l'appartement réservé au général; mais le général survient lui-même quelques tems après. L'orqu'il apprend qu'un autre usurpe son nom et son logement, il veut s'amuser de cette mascarade, et profite de l'incognito pour s'instruire du caractère de ses chers parens; il leur fait de riches présens sans se faire connaître, et viennent remercier le général supposé, qui ne comprend rien à leur reconnaissance. Enfin le général fait épouser Amélie par le jeune amant qui portait son nom, et qui se trouve être

le fils d'un de ses intimes amis, qui le l
a recommandé en mourant.

Dans cette pièce, il n'y a ni plan,
intérêt, ni conduite; c'est un tissu d'i
cidens, sans suite ni liaison. La musiq
offre des morceaux agréables, surtout
finale du premier acte; mais elle n'a p
quoiqu'aidée du talent des meilleurs a
teurs, assurer à l'ouvrage un succès com
plet.

Les Rendez-vous Bourgeois, opéra e
1 acte, paroles de M. *Hoffman*, musi-
que de M. *Nicolo*. (9 *Mai*.)

Les bourgeois de la pièce sont un marchand de bois, un orfèvre et un traiteur. Le marchand de bois s'appelle Dugravier: il a une fille et une nièce qui ont chacune un amoureux; la nièce est ingénue jusqu'à la niaiserie, la fille un peu trop déniaisée. L'amant de la nièce est un imbécile, bien gauche, bien poltron; celui de la fille est une espèce de coupe-jarret. Il y a dans la maison une servante, qui est aimée de Jasmin, domestique du voisinage. Le père Dugravier fait un petit voyage; mais à peine a-t-il mis le pied hors de la maison, que les trois paires d'amoureux se réunissent. Les rendez-vous n'ont pas le tems de se changer en bonnes fortunes, car le père rentre bientôt tout essouflé, avec son domestique, aussi poltron que lui; la vue de trois voyageurs qui traversaient la forêt de Bondi lui avait fait tourner bride. Le retour de Dugravier

déconcerte les amans, et les amans à leur tour épouvantent les revenans : ceux-ci voyant les amans se sauver par la fenêtre, les prennent pour des voleurs et se mettent à crier ; les jeunes gens, qui ont sauté par la fenêtre rentrent par la porte, et déclarent à M. Dugravier qu'ils arrivent pour le secourir contre les voleurs ; ils se font connaître, et M. Dugravier est fort surpris de rencontrer en eux les époux qu'il destinait lui-même à sa fille et à sa nièce.

Le genre burlesque de cet opéra appartenait à tout autre théâtre qu'à l'Opéra-Comique. Comment l'auteur aimable de *Stratonice*, du *Secret*, etc., etc., a-t-il pu faire représenter une bouffonnerie indigne d'une scène destinée au genre léger et gracieux ? Du reste la pièce a été bien jouée, et la musique, d'une composition aimable et savante, a fait beaucoup de plaisir.

IDA, ou L'ORPHELINE DE BERLIN, comédie en 2 actes, mêlée de chants, paroles et musique de mad. *Simon-Candeille*. (19 *Mai.*)

Ida n'est point un sujet neuf, il a été traité au Vaudeville par M. Radet. On sait que c'est une jeune orpheline ausi vertueuse que jolie : un homme âgé, frappé de son mérite, l'épouse ; mais avant le mariage, il apprend qu'elle appartient à une famille recommandable.

Tout parlait en faveur de cet ouvrage

le sexe de l'auteur, son double talent de poëte et de musicien; un autre titre plus précieux encore, c'est que la piétié filiale avait inspiré madame Simon, la pièce devant être jouée au bénéfice de son père; mais les muses sont quelquefois indociles, et la sienne ne l'a pas aussi bien servie pour *Ida* que pour sa *Belle Fermière*. La musique est gracieuse; cependant on pouvait attendre davantage des talens de l'auteur.

L'Opéra au Village, ou la fête impromptu, divertissement à l'occasion de la paix, de MM. *Sewrin* et *Solié*. (30 *juillet*.)

L'Opéra au village est une petite fête que de bons villageois préparent pour leur seigneur, qui est un des généraux de la grande armée, et qui revient dans son château couvert de gloire. Son intendant s'est érigé en poëte dramatique pour célébrer son retour; il a distribué des couplets analogues aux personnages allégoriques qu'ils doivent représenter. Le grouppe d'acteurs et d'actrices chéris du public se livrant à un aimable abandon pour fêter nos héros, a entraîné et enivré tous les spectateurs; ce qui a mis le comble à l'agrément de cette fête, c'est l'apparition du buste de Napoléon, qu'on apporte sur la scène, environné d'écussons où l'on lit les noms d'*Austerlitz*, d'*Iéna*, d'*Eylan* et de *Friedland*: les cris de vive l'Empereur ont fait alors retentir la salle.

La tournure des couplets est extrêmement ingénieuse et piquante, presque tous ont été redemandés. Madame Gavaudan, sous le costume de Flore, chante celui-ci au général :

Lorsque Mars eût quitté la terre,
Et soumis le monde à ses lois,
Le bruit de ses vaillans exploits
Remplit le séjour du tonnerre.
Pour la couronne du guerrier
Il fallut une fleur nouvelle,
Apollon créa le laurier,
Flore fit naître l'immortelle.

Madame Haubert, figurant la Victoire, dit aux soldats Français :

De grace, un instant suspendez
Vos courses immortelles ;
Car tant d'obstacles surmontés,
Tant de succès précipités
Ont fatigué mes aîles.

L'Amante sans le savoir, ou la Leçon d'un père, comédie en 2 actes, mêlée d'ariettes, de M..... (10 *Août.*)

Qu'on se figure une Agnès de dix-huit ans, qui ne veut pas se marier parce qu'elle ne sait pas si elle aime. Mais son père se charge du soin d'apprendre à sa fille qu'elle a de l'amour ; il lui fait écrire des lettres parisiennes sous un nom en l'air : Sophie en fait part à sa tante, espèce de copie de *Ma tante Aurore*, qui

voit là le commencement d'une aventure, et confirme sa nièce dans la résolution de ne point épouser Dulis, que son père lui avait d'abord proposé pour époux. Le père fait succéder aux lettres un portrait : Sophie fait beaucoup de façons pour le recevoir, mais la curiosité l'emporte et le remord la suit. Son père arrive aussitôt pour la rassurer, car le portrait qu'elle a reçu n'est pas celui d'un jeune amant, c'est celui de son père : cette reconnaissance appaise un peu l'amante sans le savoir ; et elle commence à croire qu'elle aime l'homme que son père lui a proposé, quand un obstacle vient s'opposer au mariage : une banqueroute a ruiné Dulis ; il refuse la main de Sophie, n'ayant plus à lui offrir de fortune ; mais le désintéressement de l'amant exalte le cœur de Sophie, et la décide enfin à l'accepter pour époux.

Cette pièce est dénuée d'intérêt, sous le rapport du poëme et sous celui de la musique ; l'intrigue est nulle, le style inanimé et le dialogue glacé ; la musique ressemble à la pièce.

La Folie musicale, ou le Chanteur prisonnier, opéra en un acte, de MM. *Francis* et *Pradère* fils.

(24 *Septembre.*)

Un oncle est mécontent de son neveu, qu'il destinait au barreau, parce que ce neveu est fou de musique, et que dans sa folie il a contracté beaucoup de dettes ; il

le fait arrêter au nom d'un juif à qui il doit beaucoup d'argent. Arrivé dans sa prison, il trouve un geolier complaisant qui lui procure tout ce dont il a besoin. L'oncle est curieux de savoir si son remède a opéré, et si son neveu est devenu plus sage; il arrive au moment où le mélomane compose : les idées ne venant pas, il est triste et rêveur. L'oncle prend cette mélancolie pour un signe d'amendement; il est bientôt désabusé, le neveu entre en verve et chante les douceurs de sa captivité. Des sons mélodieux répondent à ses chants; alors paraît sa cousine, qu'il ne connaît pas plus que son oncle. La chanteuse lui fait la confidence qu'elle est la nièce de l'usurier qui lui a ravi la liberté, que son oncle est ruiné, qu'elle va chercher les moyens de le faire mettre en liberté, et de gagner un procès qui doit se juger; alors le musicien ravi de savoir que le juif est l'oncle d'une femme qui chante si bien, veut se faire son avocat, malgré l'horreur qu'il a pour le barreau; il veut même vendre un violon d'un grand prix pour le soulager : la belle sort aussitôt pour instruire l'oncle de ce beau dévouement. L'oncle se rend à la prison, dans l'espoir de voir son neveu revenu de ses erreurs, mais l'étourdi, plus fou que jamais, et prenant son oncle pour le juif à qui il a affaire, lui propose de plaider sa cause, et même de la chanter pour produire plus d'effet devant le tribunal. Ce trait convertit le bonhomme, qui se fait reconnaître, et qui finit, après bien de la con-

fère, par unir son neveu à l'aimable chanteuse de la prison.

Cet opéra est rempli de défauts, les scènes sont décousues, l'intrigue peu intéressante et le dénouement trop brusque; mais le dialogue est semé de traits spirituels. Il y a plusieurs airs qui annoncent un talent aimable dans la composition, et qui reçoivent un nouveau prix de la manière dont ils sont chantés par Martin.

LINA, OU LE MYSTÈRE, opéra en 3 actes; Paroles de M. ***; musique de M. *Dalayrac.* (*8 octobre.*)

Henri IV, en passant par le Béarn, a marié un de ses favoris, le comte de Lescar, à la fille d'un Seigneur voisin. La précipitation mise à ce mariage politique, et célébré à minuit, sous les yeux du roi, qui repart à l'instant pour l'armée, n'a pas permis de remarquer les pleurs de la jeune épouse. Forcée de fuir, errante dans les tems orageux de la Ligue, elle s'était refugiée dans les souterrains du fort d'Ameida et y avait été exposé à toutes sortes de périls. Quatre ans se sont écoulés, la paix est faite, le Comte revient triomphant, et très-épris des charmes de son épouse. Mais quelle est sa surprise de trouver en elle de l'embarras, de l'épouvante même. Une duchesse d'Aguilas, qu'il devait épouser, a déjà pénétré le mystère de la naissance d'un enfant mis au jour par la Comtesse, et élevé dans son

château. Elle se propose aussitôt de rompre ces nœuds, pour ramener à elle le comte. Elle cherche d'abord à l'éclairer ; elle demande ensuite à adopter cet enfant, et à l'emmener, pour forcer la Comtesse à se trahir ; voyant toutes ses intrigues déjouées, elle finit par produire une lettre écrite par Lina à son père ; elle y joint une écharpe trouvée dans le fort d'Almeida, et qui doit être celle de l'officier qui prit la défense de la jeune infortunée. La lettre renferme la justification de Lina, et l'écharpe que le Comte de Lescar reconnaît pour la sienne, ne lui laisse plus aucun doute ; ivre d'amour et de joie, il se précipite aux pieds de Lina.

Le plan de cet ouvrage est bien conçu, le style en est pur et correct, l'intérêt bien ménagé, et le dénouement filé avec art. La musique est pleine de grace et de sentiment : *Le clair de lune :* joli virelai chanté par Mad. Gavaudan, a bientôt été retenu comme l'a été *le point du jour*, dans Gulistan. Le deuxième acte, entre Charles et Lina, le final de ce même acte, sont bien dignes du talent du célèbre compositeur.

Cette pièce est jouée avec un ensemble admirable et a obtenu un succès éclatant.

Reprise de LA FÉE URGÈLE, opéra en 4 actes, de MM. *Favart* et *Duni*.
(14 *novembre*.)

Cet ouvrage, dont le sujet est connu

de tout le monde, est un des plus jo[lis]
qui soient sortis de la plume de Favart
n'avait point été joué à la Comédie ita-
lienne, depuis plus de vingt ans ; aussi
la reprise de cet opéra a fait généralement
plaisir. Madame Gavaudan, qui s'est char-
gée des trois rôles, est charmante dans
celui de Marton ; elle chante avec une
grâce inexprimable l'ariette : *ah ! que l'a-
mour est chose jolie !* Il faut à cette ai-
mable actrice tout l'art qu'elle a pour faire
le rôle de vieille ; mais on la revoit bien-
tôt avec plaisir dans le costume le plus
brillant et entourée de sa cour, dont l'é-
clat est digne de l'intrépide Robert. Le ta-
lent des acteurs et la pompe du spectacle
attirent du monde à cette pièce, qui finit
par un divertissement exécuté avec beau-
coup de goût et d'élégance, par les Jeunes
Elèves de l'Opéra.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

Le répertoire de ce Théâtre contient; 1°. les comédies et drames spécialement composés pour ce théâtre; 2°. les comédies jouées sur les théâtres dits *Italiens*, jusqu'à l'établissement de l'Opéra-Comique. Ces dernières peuvent être représentées concurremment avec le Théâtre Français.

Ce Théâtre, dirigé depuis son ouverture, le 5 mai 1801 (1), par M. Picard, est maintenant considéré comme grand théatre, et comme tel, sous la sur-intendance de M. Remusat, Chambellan de S. M. l'Empereur. La direction en a été confiée par S. M. à M. Duval.

---

(1) Voyez le *Précis historique*, dans le *Mémorial dramatique* de 1807.

Noms des Acteurs et Actrices du Théâtre de l'Impératrice.

Messieurs.
Vigny.
Picard jeune.
Barbier.
Clozel.
Perroud.
Valcour.
Armant.
Firmin.
Valville.
Grandvil.
Cauvin.
Ponteil.
Edouard.
Roussel.
Rosambeau.

Mesdames.
Molière.
Légé.
Delille.
Adeline.
Beffroy.
Pélissier.
Mengozzi.
Perrin.
Suzanne.
Devin aînée.
Devin cadette.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

Les Trois Rivaux, ou Chacun sa manière, comédie en 1 acte, en vers, de M. *Maurice.* (*2 Janvier.*)

Les trois rivaux sont : un jeune militaire plein d'amé et de sensibilité, qui ressent pour une jeune veuve un amour sincère ; un homme riche et fastueux, qui ne voit dans l'aimable veuve qu'une très-belle femme propre à satisfaire sa vanité ; le troisième est un petit maître qui ne veut épouser une femme que pour se donner une maison. La veuve, pour éprouver ces trois rivaux, feint qu'elle a perdu sa fortune et sa beauté ; elle les fait avertir au retour d'un voyage, qu'elle a été horriblement défigurée par la petite vérole ; on leur montre un portrait qui les fait reculer d'épouvante. Le véritable amant déconcerté et sommé de répondre s'il aime encore, demande du temps pour réfléchir ; le financier se retire après avoir témoigné beancoup de répugnance ; mais le merveilleux, qui n'aime que les écus, quoique déconcerté du désastre de la figure, paraît déterminé à épouser, quand on lui annonce que la veuve est non-seulement laide, mais encore qu'elle est ruinée ; le petit maître qui avait tenu bon contre la petite vérole, ne tient pas contre

la ruine, et présente ses adieux. Arri
bientôt le jeune officier, qui est bien r
solu d'épouser son amante, quelque lai
qu'elle puisse être; la belle veuve en
chantée de tant de magnimité, récom
pense ce tendre amant en se montrant
lui dans tout l'éclat de ses charmes, et e
lui accordant sa main.

Cette pièce est en vers très-agréable-
ment écrits; quoique l'idée des épreuves
en amour soit déjà bien usée au théâtre,
cependant plusieurs scènes amusantes,
remplies de traits d'esprit, ont décidé le
succès de cette comédie, qui a été fort bien
jouée par les acteurs.

LE SECRÉTAIRE MYSTÉRIEUX, comédie
en 2 actes, en vers, de M. *Patrat*.

(8 *Janvier.*)

Une jeune personne, que son père veut forcer à un mariage qui lui répugne, *fuit* le toît paternel, et vient se présenter en habits d'homme chez Damis, à qui elle s'offre pour remplir les fonctions de secrétaire. Ce Damis est un sage, un philosophe indulgent pour les fautes de la jeunesse, surtout pour celles que l'amour fait commettre. Il prend un grand intérêt à son jeune secrétaire, qui s'est fait appeler Victor; mais bientôt instruit de ce qui le concerne, il forme le dessein de le réconcilier avec son père. Madame Damis, opposée en tout à son mari, est dure et impérieuse; elle s'est mis en tête d'éprou-

er la philosophie de Dorval, ami de la maison, jeune homme plein d'excellentes qualités, mais qui paraît insensible à l'amour. A cet effet, elle fait prendre à Victor des habits de femme, et le conduit au bal, sous le nom d'Adèle de Florville. Damis la voit, et rend les armes à la belle Adèle. Cependant, M. de Costille, père du prétendu Victor, consterné de la fuite de sa fille, arrive chez Damis, son ami. Celui-ci feint de blâmer sa faiblesse; il lui raconte qu'Adèle de Florville, sa nièce, a commis une faute semblable, et prétend, qu'en pareil cas, on doit user de toute l'autorité paternelle. De Costille s'oppose à cette rigueur, et déclare qu'il est prêt à pardonner à sa fille. Elle paraît, se jette à ses pieds, et recouvre la tendresse de son père.

Rien de neuf dans cette comédie, dont le style est fort négligé. Le premier acte est assez bien conduit, mais les deux autres sont trop faibles. Cependant la pièce a résisté à quelques coups de sifflets assez énergiques, sans avoir, pour cela, obtenu un succès mérité.

Les Ricochets; comédie en un acte, en prose, de M. *Picard*. (15 *janvier*).

C'est un des plus jolis ouvrages dont notre scène se soit enrichie depuis longtems; c'est un tableau fidèle des mœurs, ou chacun se reconnaît; tout se tient par des anneaux liés avec une extrême facilité; dans cette comédie, tout marche,

se lie, se dénoue par le simple jeu des mouvemens du cœur humain, sans avoir recours aux ressorts accoutumés. Le style repond au mérite du plan ; le dialogue est d'une extrême facilité ; chaque personnage a le ton qui lui convient, enfin c'est de l'esprit et du meilleur esprit; la pièce est d'ailleurs très-bien jouée par chacun des acteurs, elle a obtenu le succès le mieux mérité.

Un petit jockey, nommé Gabriel, est amoureux de Marie, femme-de-chambre de mad. de Mirecourt, jeune veuve bien capricieuse, qui a sur-tout la manie des animaux ; Gabriel voudrait bien épouser Marie, mais il n'est que jockey, et Marie est nièce de M. de la Fleur, premier valet-de-chambre de M. Dorsai, oncle de mad. de Mirecourt. Comment proposer à M. de la Fleur une alliance aussi disproportionnée ; Gabriel aborde en tremblant cet oncle illustre, il l'apprivoise à force de respect et d'humilité ; la Fleur copie avec Gabriel tous les airs de hauteur et d'arrogance que son maître prend avec lui ; touché des soumissions du jockey, il lui promet ses bonnes graces ; M. Dorsai arrive, et joue avec M. la Fleur le rôle que la Fleur vient de jouer avec Gabriel ; il est de bonne humeur, il espère une grande place, cela le dispose à écouter favorablement les flagorneries du valet-de-chambre. La scène change. Le colonel Sainville paraît, c'est le fils du ministre de qui dépend la place que Dorsai attend. Dorsai est presqu'aussi humble

devant le colonel, que son valet-de-chambre l'était devant lui, mais Sainville n'abuse pas de ses avantages ; éperduement amoureux de la nièce, il promet tout à l'oncle ; mais la nièce, par son caprice, fait bientôt évanouir les bonnes intentions du colonel ; elle le brusque, le maltraite et le renvoie, parce qu'il ne partage pas la douleur que lui cause la perte de son carlin : l'oncle qui revient avec ses papiers, est très-étonné de trouver le colonel dur et bourru et fort décidé à ne rien faire pour lui. Au moment où il peste contre le colonel, il trouve sous sa main son valet-de-chambre à qui il fait essuyer sa mauvaise humeur ; le jockey survient à son tour, la Fleur décharge sur lui son dépit et le chasse. Cependant le colonel revient comme tous les amans congédiés ; sa capricieuse maîtresse est de fort bonne humeur, non qu'elle ait retrouvé son carlin, mais elle vient de faire l'acquisition d'un serin. Le colonel, ravi du bon accueil de sa maitresse, reprend toute sa bonne volonté pour l'oncle ; il lui demande ses papiers, s'empresse de les porter à son père et obtient la place ; M. de la Fleur se ressent du changement opéré dans la fortune de M. Dorsai. Le jockey qui commençait à plier bagage, éprouve les effets de cette heureuse résolution, et dans l'instant où la veuve donne la main au colonel, la Fleur dit fiérement à Gabriel : *je te donne ma nièce.*

Le Carnaval de Beaugency, comédie en un acte de MM. *Etienne* et *Nanteuil*

(2 *Février.*)

Le Carnaval de Beaugency est une véritable farce de carnaval. Le héros de la pièce est M. Papillard de Bourges, qui vient épouser Mlle. Cadiche, fille de M. Tirasoye. Un capitaine de hussards, amoureux de Mlle. Cadiche, détache contre ce rival un soldat de sa compagnie qui le berne de toutes les manières et le force à regagner son pays. Il serait fort difficile d'analiser toutes les tribulations que l'on fait essuyer à M. Papillard, et tous les travestissemens que l'on met en œuvre pour le bafouer. Cette pièce est une débauche d'esprit que nous devons à deux auteurs qui ont de meilleurs titres à la gloire. Le dénouement est en action : le théâtre change, et représente la place publique de Beaugency, remplie d'Arlequins, de Pierrots, de Polichinelles, de masques de toute espèce, parmi lesquels on distingue M. Papillard, qui prêt à partir pour retourner dans sa patrie, vient caracoler sur un cheval de bois.

C'est Clozel qui joue ce rôle de la manière la plus plaisante et la plus originale.

Le Valet d'emprunt, ou le Sage de 18 ans, comédie en 1 acte, en prose, de M. *Désaugiers.* (2 *mars.*)

Les deux principaux personnages de

cette comédie sont deux espèces d'originaux d'un caractère tout opposé ; l'un (Fonrose) est un vieillard gai, n'aimant que le plaisir ; l'autre, (Noirville) pédant ennuyeux, qui ne s'exprime qu'en latin, et qui ne parle jamais sans faire quelques citations. Le premier a un fils nommé St.-Brice, le second a une fille appellée Caroline. Les deux jeunes-gens s'aiment réciproquement ; mais Fonrose ne veut pas que son fils ait pour beau-père un pédant comme Noirville, et celui-ci ne veut pas que sa fille épouse le fils d'un fat tel que Fonrose. Un valet se charge de tout accommoder ; il se présente auprès de Noirville, sous le nom de Fonrose, et affecte un grand amour pour les sciences : malgré toutes les sottises qu'il débite au père de Caroline, tant en français qu'en latin, il vient à bout de le tromper. Il se présente ensuite à Fonrose, sous le nom de Noirville, pour le duper à son tour, en affectant avec lui les airs les plus évaporés et le ton le plus jovial. On reconnaît la ruse, et les deux originaux, honteux de s'être laissé jouer, prennent le parti de se réconcilier et de marier leurs enfans.

Cette pièce a réussi par la gaîté du dialogue et le comique de quelques situations, mais elle est loin d'être assimilée à plusieurs agréables productions de M. Désaugiers.

L'Influence des perruques, ou le jeune Médecin, comédie en un acte, en prose ; de M. *Picard*. (12 *mars*.)

Mad. de Brunelles est une bonne vieille femme, qui n'a de confiance que dans les vieillards ; elle veut même un vieil époux pour sa petite fille. Celui qu'elle a choisi est un vieux petit-maître, qui veut être jeune en dépit de la nature. La petite fille a un amant de son choix ; c'est un médecin élégant et jeune ; elle n'ose le montrer à la grand-maman ; mais il trouve le moyen de s'introduire à la faveur d'une grande perruque. L'avocat de Mad. de Brunelles est son ami ; c'est par lui qu'il se fait présenter. Le nouveau médecin réussit beaucoup par sa perruque et ses ordonnances ; mais cela ne suffit pas : il cherche envain quelqu'ouverture pour arriver au mariage ; il a un rival qui, quoique sot et bourru, plait à la mère ; enfin le médecin, qui est au supplice, sous sa vieille perruque, prend le parti de profiter de son ascendant sur la vieille mère, pour lui demander la main de sa fille ; à peine a-t-il hasardé cette proposition, que par une inspiration soudaine, son ami l'avocat et lui jettent tout-à-coup leurs perruques ; la soubrette fait sauter celle du vieux rival. La grand' mère consternée, à la vue de ces trois têtes découvertes, et malgré son goût pour la vieillesse, consent au mariage du jeune médecin avec sa petite fille.

L'ensemble de cette comédie a fait plaisir; les premières scènes sont véritablement comiques; mais les dernières ne sont pas riches en traits saillans, et l'on y rencontre moins l'originalité de l'auteur.

L'Avide Héritier, ou l'Héritier sans héritage, com. en 3 actes, en prose, de M. *Jouy*. (2 *avril.*)

Le héros de la pièce est un espèce de tartuffe de mœurs, qui convoite tour-à-tour l'héritage d'une tante qui n'a pas envie de mourir, celui d'un oncle qui se porte à merveille, et enfin un legs considérable d'un riche Colon qui n'a jamais pensé à lui. L'hypocrisie de cet amateur de successions se dévoile dans les trois actes, et c'est Sézanne, son parent, jeune homme plein de vertus et de délicatesse, qui profite de ses fautes, en héritant et faisant en outre un mariage fort avantageux.

Il y a quelques situations comiques, quelques mots plaisans dans cette pièce; mais l'intrigue est froide et le plan irrégulier.

Le Coureur d'héritages, comédie en 3 actes, en vers, de M. *Justin*. (4 *mai.*)

Le héros principal de la pièce se nomme Cléon; il n'a pas de fortune et pour s'en dédommager, il guette des successions. Il se transporte d'abord chez M. de Ver-

bois, homme riche, vieux, maladif et célibataire. Ce M. de Verbois a une soeur, Aglaé de Verbois, qui, quoique sexagénaire, n'a pas perdu l'espoir de consacrer à l'hymen quelques années de sa vie; il a en outre une jeune nièce nommée Pauline, à laquelle il se propose de faire passer sa succession Cléon spécule à-la-fois sur ces trois sujets. Son plan est d'engager M. de Verbois à tester en faveur de Pauline, d'épouser Pauline, et de plaire tellement à Mlle. de Verbois, qu'elle fasse en sa faveur un testament. Mais Cléon court deux lièvres à-la-fois, comme on dit, et n'en attrappera aucun. Pauline a pour amant un jeune médecin qui plaît beaucoup à son oncle, parce qu'il vient de le tirer d'une grave maladie, il prétend même lui faire épouser sa nièce; mais ignorant si elle est aimée du médecin nommé Derville, il charge Cléon de s'en assurer. Derville qui se méfie de Cléon, cache ses vrais sentimens; Verbois, qui a entendu la conversation, change aussitôt d'avis, et promet à Cléon la main de Pauline. Dans l'excès de sa joie, il fait part de son mariage prochain à Mlle. de Verbois. Celle-ci prend pour elle cette déclaration; elle promet à Cléon de lui léguer sa succession, comptant que c'est elle qu'il veut épouser. On fait avertir un notaire. Mlle. de Verbois se pare extraordinairement pour assister au contrat de mariage, mais l'erreur est bientôt reconnue; elle s'assure que Cléon doit épouser Pauline, et qu'il n'attend d'elle qu'un tes-

ament. Le jeune médecin effrayé, vient avouer son amour pour Pauline, Cléon est éconduit, et pour comble de malheur il apprend qu'une vieille tante, sur la succession de laquelle il comptait, vient de se marier.

Le sujet de cette pièce est aussi faible que celui de l'*Avide Héritier*, mais le style est fort distingué, pur et élégant; les vers sont bien tournés et naturels, ce qui fait le principal mérite de l'ouvrage.

L'Inconnue, ou une Femme, comédie en un acte, en prose, de M. ***

(16 *mai.*)

Mad. de Vernance, jeune veuve, sous le nom de Senneterre, habite un hôtel garni. Un jeune colonel nommé Saint-Félix, en arrivant à Paris, descend dans le même hôtel; il y rencontre la belle veuve, et les voilà qui s'enflamment l'un pour l'autre; mais madame de Senneterre voulant être plus heureuse dans les nouveaux liens qu'elle peut former, conçoit le projet d'éprouver son amant. Elle déclare à Saint-Félix qu'elle prétend être obéie en tout et jamais contrariée; elle entretient un commerce de lettres avec un officier dont elle a le portrait. Le jeune colonel est furieux de voir tout ce manége; mais il n'en aime que mieux son inconnue; il est prêt à l'épouser, lorsqu'elle lui avoue qu'elle n'est pas Mad. de Senneterre, et dépouillant la robe qui

la couvre, elle lui fait voir une paysanne qui s'appelle Marianne. Le colonel tient bon : qu'elle soit Marianne ou Mad. de Senneterre, il prétend l'épouser. Assurée alors de l'efficacité de ses épreuves, elle avoue son véritable nom, et découvre que sa prétendue correspondance amoureuse n'est adressée qu'à son frère nommé de Versac ; St-Félix est au comble de la joie, il obtient la main de la belle veuve.

Cette petite comédie est le premier essai d'un jeune homme ; on y trouve le germe d'un talent estimable ; mais en général l'ouvrage est froid et prête peu à la gaîté.

Le Curieux, comédie en 1 acte, en vers, de M. *Eugêne*. (4 *juin.*)

Le curieux, nommé Forlanges, est un jeune amoureux, épiant sans cesse ce qui se passe autour de lui, voulant tout savoir, formant à chaque instant des conjectures hazardées, et finissant par compromettre la liberté et la vie d'un homme qui a une affaire d'honneur. Heureusement que ce curieux a plus de crédit que de prudence, car il sait tout réparer.

Cette petite pièce en vers, d'un style pur, facile et élégant, a été fort bien accueillie ; il y a de l'invention, des intentions comiques ; le caractère principal est bien tracé.

Un Dîner par Victoire, à l'occasion de la paix, par M. *Désaugiers*.
(31 *juillet*.)

Un bon Français, nommé Dumont, donne un dîner magnifique à ses amis, à chaque victoire de l'Empereur. C'était le moyen de se ruiner, pour peu que la guerre se prolongeât; aussi, Sophie, sa fille, lui représente-t-elle que les fonds baissent prodigieusement : sur six mille francs qu'il consacrait à ces repas patriotiques, il ne restait que cent écus, et encore, ces cent écus viennent d'être dépensés à autre chose ; ainsi, on ne voit sur la scène que le couvert mis. Cependant les convives arrivent, et Dumont est fort embarrassé ; mais la providence y pourvoit. Sophie a pour amant Edouard, jeune officier, qui se signale à la grande armée : mais en même-tems, elle est recherchée par un officier anglais, qui épuise son imagination en mauvaise nouvelles, pour engager Sophie à lui donner la main. Cet Anglais ne connaît pas son rival, et lors même que l'amant de Sophie est arrivé, il imagine de le faire passer pour mort. Dumont, par le conseil du jeune guerrier, feint de croire à cette nouvelle, et d'accepter l'Anglais pour gendre ; mais il s'agit de donner le repas de nôces ; l'Anglais y consent volontiers. Alors la table se couvre de mets excellens, et lorsqu'on est en train de boire et de manger, la nouvelle de la paix arrive. Edouard se fait connaître ; l'Anglais,

confus, se retire ; Sophie épouse son amant, et la fête se termine par des danses.

Cette pièce pétille d'esprit ; elle est remplie de mots heureux et de charmans couplets. On a fait répéter les suivans ;

UN GUERRIER FRANÇAIS.

Napoléon, de la gloire,
Déjà le sublime essor,
De la muse de l'histoire
A brisé la plume d'or.
De ce prodige frappée,
Clio s'est forgé soudain,
Du fer de ton épée,
Un immortel burin.

UN ANGLAIS.

Mon pays avec la France,
Il s'est jamais entendu ;
Quand l'un pleure, l'autre danse ;
Quand l'un bat, l'autre est battu.
Et, parce que l'Angleterre
Il fait la guerre sur l'eau,
La France il vient de faire
La paix sur un radeau.

L'AUBERGE DE MUNICH, OU LE MARIAGE DE DEUX GRENADIERS, comédie en un acte, suivi d'un divertissement pour la paix, par M. *Picard*. (10 *août*).

Dans une auberge est une femme vive

encore fraîche, qui, autrefois, a aimé un grenadier de l'armée française, lequel, depuis l'expédition de l'Egypte, ne lui a pas donné de nouvelles. Sa nièce, Lisbeth, de son côté, aime un jeune grenadier de la grande armée; elle attend avec impatience que la paix lui rende son cher *Joli-Cœur* : mais la tante, qui craint pour Lisbeth le même sort qu'elle a éprouvé, veut lui faire épouser une espèce d'aventurier, nommé *Coupenville*. Heureusement, les vœux de Lisbeth se réalisent; la paix amène à l'auberge une foule d'étrangers, des Russes qui vont à Paris, des Français qui se rendent à St.-Pétersbourg, des soldats qui ont obtenu des congés de semestre. Ce concours présente sur la scène un tableau mouvant d'une grande gaîté. L'auteur en a su profiter habilement, pour louer avec délicatesse le héros cher à nos cœurs. Dans ce concours, se trouvent les deux grenadiers, amans des deux aimables aubergistes. On se reconnaît, on s'embrasse, on s'épouse, et tout finit par un divertissement.

Ce divertissement est fort gaî; on y chante de jolis couplets, qui se font remarquer par la manière heureuse dont l'auteur s'est servi de ce mot : *c'est lui*. En voici deux qui ont été applaudis à l'unanimité.

Pour rétablir de la France
Et l'empire et la splendeur,
Il nous fallait la puissance
D'un héros législateur;

Il fallait de l'Allemagne
Et le vainqueur et l'appui,
Enfin plus que Charlemagne,
Nous l'avons trouvé, *c'est lui.*

Quelle est l'âme bienfaisante
Qui sert si bien ses projets,
Qui, par sa grâce touchante,
Double le prix des bienfaits;
D'orphelins, mère chérie,
De pauvres vieillards l'appui?
Toute la France s'écrie:
Celle qui règne avec lui.

Le Mariage de M. Beaufils, comédie en un acte, en prose, de M. *de Jouy.* (27 *août.*)

Beaufils est sur le point d'épouser Anna-Régina-Cécilia Desroches, espèce d'aventurière qui a compté sur la fortune et les sottises de son futur. Cette Anna a des prétentions à la gloire littéraire. Folleville a composé pour elle un roman, comme il avait composé une pièce de théâtre pour Beaufils. Folleville a un oncle qui aime beaucoup les romans et les comédies. Cet oncle est riche, il veut donner son bien à celui qui se distinguera dans les lettres. Folleville, qui n'a produit que les deux ouvrages vendus à Beaufils et à Anna-Régina-Cécilia Desroches, et qui ne veut pas perdre la succession de son oncle, médite les moyens de retirer ses deux manuscrits. Son valet se charge de

son soin. Il se présente d'abord chez Cécila, sous le costume d'un huissier, et à force de se dépouiller d'un titre usurpé, en rendant à son véritable auteur la propriété d'un roman publié sous son nom ; il se présente ensuite à M. Beaufils sous les habits d'un capitaine de vaisseau ; il lui propose de lui couper la gorge, s'il ne consent à lui remettre la pièce. Beaufils, qui a autant de bravoure que d'esprit, ne se fait pas prier, Folleville, fier de sa conquête, se présente devant son oncle, et se fait instituer son héritier. La pièce finit par le mariage de M. Raoul-Sigismond Beaufils avec Mlle. Anna-Cécilia-Régina Desroches.

Cet ouvrage, d'un genre trop burlesque pour ce théâtre, n'a pas obtenu grand succès ; chacun est convenu qu'il valait mieux que M. Beaufils restât garçon.

Le Volage, ou le Mariage difficile, comédie en 3 actes, en prose, de M. *Caignéz*. (*24 septembre.*)

Lindor a perdu son oncle depuis douze ans, le testament l'a déclaré légataire universel, à condition de se marier au moins à trente ans ; ce terme passé, toute la fortune de l'oncle doit passer à un cousin, nommé Desormaux. Ce terme fatal échoit dans six jours : le volage n'a pas de tems à perdre. D'abord, il parut disposé à se marier à Lyon, mais une dame Dolban, qu'il aime, lui a fait man-

quer ce mariage. Elle en avait déjà em-
pêché deux autres, tant à Toulouse, qu'à
Marseille. Après cinq ans d'absence, Lin-
dor revient dans sa ville natale, pour
y trouver une femme ; mais pendant son
absence, les unes sont mortes, les autres
mariées, et d'autres sont encore éloignées
de l'être. Qui épousera-t-il donc? Sera-ce
Mad. Dolban, qui se dit mariée à un ca-
pitaine de ses amis ; cependant le temps
presse, pour ne pas perdre l'héritage ;
mais le mariage d'un homme de son
humeur est fort difficile à faire. Il con-
voque donc toutes les filles nubiles du
pays, et leur donne un grand repas,
pour avoir le plaisir de les examiner. Il
distingue Mlle. de Vertefeuille, qui doit,
dans deux jours, épouser son cousin Dé-
sormaux ; mais elle est d'un caractère
très-exigeant et très-jaloux, ce qui ne
vaut rien pour un volage. Lindor, al-
larmé de son despotisme, prend un parti
désespéré ; il offre sa main à une vieille
cousine. Celle-ci ne voulant être aimée
que pour elle, refuse son offre. Le mo-
ment approche où son irrésolution va
faire passer sa fortune dans les mains du
cousin ; comment se tirera-t-il de ce
mauvais pas ? Il est prêt à conclure avec
Mlle. de Vertefeuille, lorsque paraît
Mad. Dolban, qui a toujours veillé sur
ses actions, et qui a toujours rompu ses
mariages. Lindor se désespère de ne pou-
voir épouser la seule femme qu'il aime vé-
ritablement, lorsque tout-à-coup mad. Dol-
ban se déclare veuve, et lui donne sa main.

Cette pièce a été très-favorablement accueillie ; il y a de l'invention, de la gaîté et du comique. Le dénouement est bien amené. Cet ouvrage fait beaucoup d'honneur aux talens de l'auteur du *Jugement de Salomon.*

LE SOUVENIR DE MES PREMIÈRES AMOURS, comédie en un acte, en prose, de M. *Caignez.* (26 *octobre.*)

Dorval et son valet Germain ont aimé autrefois ; l'un, une personne charmante, nommée Sophie, l'autre, une suivante, appelée Marguerite, à qui même il a fait une promesse de mariage. Après une très-longue absence, ils trouvent dans une campagne quelques objets qui leur rappellent leurs premières amours ; Germain craint que la vieille gouvernante ne fasse valoir les titres qu'elle a ; quand à Dorval, il aime toujours sa chère Sophie, et rencontre dans un château, une jeune personne qui ressemble parfaitement à l'objet de ses premiers feux. Cette jeune personne est la fille de Sophie, qui, pendant l'absence de son amant, avait fait un mariage de raison. Ne pouvant alors se donner à Dorval, elle veut au moins lui donner sa fille, sa vivante image. Un obstacle s'oppose à ses desseins généreux ; sa fille est promise à un homme mûr, nommé Lisimon. Mais ce Lisimon est ami de Dorval, et en raison de son amitié, il lui cède ses droits. Quand à Ger-

main, il laisse son antique Marguerite pour épouser Thérèse, jeune jardinière et la bonne suivante, après s'être souvent amusée des frayeurs qu'elle a causées à Germain, par les droits que lui donnait sa promesse de mariage, consent de bon cœur à son union.

Cette pièce ne pourra laisser d'aussi longs souvenirs que celle du *Volage*, (du même auteur) ; il y a beaucoup de détails agréables dans le dialogue, mais il y a peu de caractères et de vérité ; le comique a quelques lazzis un peu trop libres ; du reste, l'ouvrage a eu du succès, et a été fort bien joué.

L'Amour au Régime, de MM. *Chazet et Dubois*. (24 *novembre*.)

Un jeune avocat, nommé Auguste, est amoureux de Jenny, fille d'un médecin qui tient une maison de santé ; pour s'approcher de sa belle, le jeune Auguste ne trouve pas de meilleur moyen de se présenter comme un malade devant le père de celle qu'il aime ; Jenny préfère à ce jeune fou un militaire aimable, elle employe cette circonstance pour le mystifier ; on met l'avocat à une diète rigoureuse ; il a la bonhomie de l'observer très-scrupuleusement, il en vient à un tel point de défaillance qu'il n'est pas dans le cas de faire une déclaration d'amour. Enfin, après plusieurs mystifications, il n'obtient la liberté de manger qu'au re-

as des nôces de Jenny et du militaire on rival.

Des bons mots, de l'esprit et une gaîté olle ont fait réussir cette pièce, dans laquelle Clozel joue avec beaucoup de talent le rôle du jeune avocat.

La Cigale et la Fourmi, comédie en un acte, en vers, par M. Ch. *Maurice*. (7 *décembre*.)

Le père Thomas, bon paysan, a deux filles, dont l'une représente la Cigale et l'autre la Fourmi. Elles ont toutes deux les inclinations très-différentes de ces insectes : l'une n'aime qu'à rire, chanter, danser, s'occuper de sa toilette ; l'autre se plaît à remplir assidûment la tâche qu'on lui donne, et à soulager sa mère dans les soins du ménage.

On doit proclamer ce jour-là, parmi les filles du village, celle qui doit être, par son travail, nommée *Reine des Moissons* ; les juges (parmi lesquels on remarque le bon Lafontaine) procèdent au choix. Annette, qui représentait la Fourmi, est élue d'une voix unanime ; sa sœur, la Cigale, pleure amèrement, et Lafontaine leur fait, à ce sujet, une fable qui convertit tout-à-fait la petite paresseuse.

Annette épouse aussi son cher Collin, garçon du même village ; et comme malheureusement le père Thomas n'a point de dot à donner à sa fille, Mad. la du-

chesse de Bouillon s'en charge, ainsi q
des frais du mariage.

Cet ouvrage, qui a eu beaucoup de su
cès, présente un petit tableau villageo
plein de fraîcheur, d'une composition sim
ple, mais ingénieuse, et d'une moral
excellente. On a su gré à l'auteur d'avoi
mis en action cet apologue de Lafontaine,
sans lui rien faire perdre de sa grace et d
sa délicatesse.

OPÉRA-BUFFA.

Noms des Acteurs et des Actrices.

Messieurs	*Mesdames*
Barilli.	Barilli.
Bianchi.	Canavassi-Garnier.
Tarulli.	Crespi-Bianchi.
Carmanini.	Lorenzetti.
Zardi.	Capra.
Lupi.	Sevesti.

OPÉRA-BUFFA.

Les directeurs de l'Opéra-Buffa, empressés de satisfaire les amateurs de ce spectacle, ont doublé de zèle et d'activité : leurs nouveaux efforts ont été couronnés par le plus heureux succès. Sur les quatre ouvrages qu'on a montés depuis le mois de janvier, trois ont parfaitement réussi, chose assez rare. C'est en meublant le répertoire des ouvrages des meilleurs compositeurs connus, *Cimarosa*, *Guglielmi*, *Sarti*, *Paësiello*, *Per*, *Fioravanti*, *Mayer*, *Mozart*, qu'on attirera tous les amateurs de la bonne musique. On les a peut-être indisposés quelquefois, en donnant un trop facile accès aux ouvrages des compositeurs non avoués par l'opinion publique. Il faut que la direction se pénètre de cette grande vérité : la musique médiocre ne peut pas plaire dans un pays où l'on écoute tout. En Italie, c'est différent ; dans chaque opéra, on n'écoute ordinairement que trois ou quatre morceaux, et il est difficile qu'en deux actes, on ne trouve pas quelque chose de bon. Ici, on ne perd pas une note ; pendant qu'on joue, les *chevaliers servans* ne content

pas des fleurettes à leurs belles. On ne rode pas dans toutes les loges, on ne joue pas, on ne soupe pas; on écoute dans le plus grand silence. Le choix des opéras est la chose la plus difficile et la plus essentielle; et l'on en voit une preuve évidente dans le succès de ceux dont nous allons rendre compte.

I Due Gemelli, opéra en 2 actes, musique de *Guglielmi*. (4 *Janvier*.)

Ce superbe ouvrage a été donné pour le début de Madame Barilli. Cette aimable cantatrice qu'on avait déjà admirée dans les concerts, a bien voulu céder aux instances de la direction, et paraître sur la scène. C'est une précieuse acquisition pour l'Opéra-Buffa; elle possède les qualités les plus rares: une figure agréable et très-décente, une voix délicieuse, une justesse incomparable, une facilité étonnante, une méthode admirable. Elle y joint la connaissance profonde de son art; plus on l'entend, et plus elle fait plaisir, ce qui prouve la richesse de ses moyens.

Le sujet des deux Jumeaux est tiré des *Menechmes*. Les deux frères se sont perdus de vue depuis leur enfance: don *Catullo*, l'un d'eux, est très-sot, il a fait fortune; l'autre qui se nomme *Straccipane*, est poëte; il est misérable. Le

premier est attendu pour épouser Clorinde, pupille riche et jolie à laquelle a envoyé son portrait; *Octave*, son rival veut la lui enlever; *Stracciapane* arrive en même-tems à Rome, dans un triste équipage. *Octave* frappé de la ressemblance du pauvre poëte, avec le portrait du prétendu, imagine de le présenter au tuteur de Clorinde sous le nom de *Catullo*: aidé par *Volpetta*, secrétaire de la maison, et amoureux de *Livietta* sœur de *Clorinde*, il lui donne un bel habit et lui promet cinquante écus, s'il fait bien le rôle de *don Catullo*, sous la condition expresse de lui rendre sa *Clorinde*. *Stracciapane* hésite; on lui paie la moitié de la somme à compte; il accepte. Il se présente et devient lui-même amoureux de la pupille. Celle-ci qui raffole de poésie, répond à son amour. *Octave* indigné veut se battre avec lui dans cet intervalle; le véritable *Catullo* arrive : comme on le prend pour *Stracciapane*, on lui parle de l'argent qu'il a reçu, de la femme qu'il doit céder et du duel qu'il doit soutenir. Après plusieurs quiproquos très-plaisans, *Stracciapane* est conduit en prison comme un imposteur. *Don Catullo* le rencontre, le fait délivrer et devient l'époux de *Clorinde*.

On trouve dans cette pièce des situations piquantes, des imbroglios comiques, et des bouffonneries très-agréables. Les deux frères ne paraissant pas ensemble sur la scène, peuvent être joués par le

même acteur. L'illusion en est plus complette ; mais il fallait la grande habitude du théâtre, la finesse rare, la mobilité de figure, et le jeu comique de M. Barilli, pour conserver à ces deux personnages la physionomie qui leur convient.

La musique de cet ouvrage est digne de la réputation du compositeur ; c'est sans doute une des plus belles partitions du répertoire. Les morceaux d'ensemble sont admirables; on y reconnaît la facture de la grande école italienne, et, qu'il nous soit permis de le dire, de l'*unique école*. Quel charme, quel goût, quel art caché sous la plus aimable facilité!

L' arte che fa nulla si vede.
Ariosto.

Ce vers célèbre devrait être inscrit à grandes lettres dans toutes les écoles *germaniques*.

Quelle richesse de coloris! quel dessin pur, élégant! quel mélodie enchanteresse ! Point d'ornemens gothiques! point de galimathias harmonique; point de bruit et beaucoup d'effet. Quoique l'opéra fut déjà riche par lui-même, on y a ajouté plusieurs morceaux charmans, empruntés aux compositeurs les plus habiles. L'ouverture de *Trento*, l'air de *Cimarosa* : *mia cara fusfalletta*, le quatuor d'*Orgitano*, le duo de *Mosca*, le fameux air de *Cimarosa*, chanté par Madame Barilli, etc., ont beaucoup contribué au succès de l'ouvrage, qui sera

long-tems une source féconde de bonnes recettes.

L'Erede di Belprato, opéra en 2 actes, musique de *Guglielmi*. (18 mars.)

Cet opéra, connu sous le nom della *Pastorella nobile*, n'a eu qu'un petit nombre de représentations. Le grand succès des deux *Jumeaux*, et l'absence des deux personnages les plus aimés du public, *M. et Madame Barilli*, lui ont beaucoup nui ; on y trouve cependant de beaux morceaux de musique.

La Griselda, opéra en 3 actes, musique de *Ferdinando Per*. (30 mai.)

Cette pièce qui est regardée comme un des chefs-d'œuvres de M. Pœr, a été jouée par les trois troupes de Bouffons qui ont paru à Paris, depuis 1802 ; elle a toujours obtenu le plus grand succès. Madame Barilli l'a choisie pour son second début ; elle y a été très-applaudie, ainsi que son mari. On n'a pas pu s'empêcher de regretter Madame *Fedi*, qui était charmante dans le rôle de Lisette. Madame *Crespi Bianchi* est la seule qui pourrait nous en dédommager.

Le sujet de la pièce est très-connu. Voici quelques vers qui l'expliquent en peu de mots.

Grisélidis fut un rare modèle
Et de constance et de fidélité.
Son cher époux qui, par plus d'une belle,
Avait été plus d'une fois trahi,
Fit, pour savoir s'il était aimé d'elle,
Ce qu'il fallait pour en être haï.

Je ne conseillerais pas aux époux de notre siècle d'imiter celui de Griselidis. C'était l'âge d'or des maris.

Il Virtuosi ambulanti, opéra en 2 actes, musique de *Fioravanti*.

(26 *Septembre*.)

L'arrivée de M. Fioravanti, à Paris, a été très-propice au théâtre de l'Opéra-Buffa. M. Picard, témoin du grand succès des *Cantatrices* et de la *Capricciosa Pentita*, l'a engagé à composer un opéra pour la troupe italienne. M. Fioravanti, charmé de se rendre utile à ses compatriotes, y a consenti. Tous les acteurs, et principalement M. et Madame Barilli ayant témoigné le désir de jouer un des ouvrages du Molière du siècle, Picard a proposé ses *Comédiens ambulans*, opéra comique, représenté pour la première fois sur le théâtre de la rue Faydeau, le 8 nivôse an 7. Un littérateur distingué l'a arrangé pour la scène italienne, travail ingrat dont il a surmonté heureusement toutes les difficultés. Quoique forcé de suivre les terribles usages

des coulisses, de concilier les intérêts des parties intéressées, et surtout des premieres cantatrices qui jouaient ensemble pour la première fois, il a su conserver presqu'entièrement la pièce de Picard et fournir des situations musicales au compositeur. Le stile nous a paru pur, facile, élégant, et bien au-dessus des opéras-bouffons. Le dialogue est animé, court et brillant, les morceaux d'ensemble bien placés. L'action marche, les détails sont comiques et très-agréables, et l'on peut assurer que cette pièce est la meilleure du répertoire.

La musique ne laisse rien à désirer. Quoique le sujet eût quelque ressemblance avec celui des *Cantatrices*, le compositeur a su lui donner une physionomie nouvelle.

L'ouverture est analogue au sujet de la pièce. On y remarque un motif très-heureux et nouveau qui se reproduit sous plusieurs formes charmantes. Le premier air, chanté par M. Barilli, est remarquable par une douce mélodie et par la vérité des détails. Les couplets militaires, chantés par M. Zardi, ont le mérite de la composition et de l'à-propos; c'est un éloge de la vie militaire; quand on les entend, on n'est point tenté d'avoir recours aux intrigans pour se faire exempter de la conscription; on les fait toujours répéter; on les a cru dignes de figurer dans le superbe opéra de *Trajan*. Le trio dans lequel Rocchin-

doro rend compte à *Bellarosa* des fâcheuses aventures arrivées à la troupe dans la charrette, est parfaitement conforme à la situation. La scène du sommeil, chantée par le paysan, est d'un genre imitatif; et si l'on ne voulait veiller pour l'entendre, ses effets sont si bien calculés, qu'on se laisserait tomber malgré soi dans les bras de Morphée. Le grand sextuor qui le suit, est un des plus beaux morceaux de la pièce. Les cantatrices paraissent sur leur char triomphal, triste charrette traînée par la *feconda magrissima giumenta*. Le *tenor* essaie s'il n'a pas perdu la voix en voyage; et tout en disant qu'il ne saurait chanter, fait néanmoins des roulades très-agréables. On remarque dans ce morceau des phrases délicieuses, entr'autres celle qui exprime ces mots *dolci zefiri a respirar* qu'on ne se lasserait jamais d'entendre. L'air *son amabil son grazioza* chanté d'une manière supérieure, par Madame Barilli, produit le plus grand effet. La finale commence par une scène de voleurs que M. Fioravanti a rendu avec une singulière vérité; elle est suivie par un grand duo de dispute entre les deux premières cantatrices, qui est d'un effet très-comique. Mesdames Barilli et Canavassi l'exécutent avec le talent qui les distinguent; le reste de la finale est digne des plus grands compositeurs.

On remarque, dans le second acte, encore plus riche en musique que l-

remier, des charmans couplets sur [...]
aix, chantés par le poëte. Les vers no[...]
araissent dignes d'être cités.

Adorata eccelsa Diva,
D'ogni cor speme gioconda,
Sulla patria amata sponda
Spargi ognora il tuo splendor.
Delle madri, e delle spose
Rasserena il mesto ciglio;
Più non stenda il fero artiglio
L'atro mostro vorator.
Dè mortai l'aspra nemica
Bieca invan fremendo vada;
E da ceppi avvinta cada
Nel profondo opaco orror.
Di Minerva all' alme figlie
Rendi il vivido fulgore;
Lieto posi il vincitore
Sulle palme e sugli allor.
All' ombra amabile
Del caro ulivo,
Calma dolcissima
Si goda ognor.
Accanto a Venere
Posi Gradivo,
E i mirti intessansi
Ai verdi allor.

Le trio qui les suit, doit faire époque dans les annales de la bonne musique; c'est un des plus beaux morceaux que l'on puisse entendre; on le fait toujours répéter : il aurait suffi pour assurer le succès de la pièce. Le grand sextuor du *jugement* est au-dessus des éloges. Fio-

vanti y a déployé tout son talent. L'air de Bellarosa est un chef-d'œuvre. C'est certainement un des plus beaux airs bouffes qui existent. Barilli le chante avec un talent supérieur. Les paroles qui peignent les tribulations du directeurs sont très-comiques.

Bellarosa, cos' hai fatto ?
Non v'è dubbio, fui ben matto,
Quando incauto in mano io presi
Il timone teatral.
Non provai da quel momento
Sol un' ora di contento ;
Quanti impicci ! quanti affanni !
Oh che vortice fatal !
I signori Virtuosi
Voglion paghe esorbitanti ;
Intascar sanno i contanti ;
Ma non vonno lavorar.
Oggi, l'uno ha il mal di testa,
Diman, l'altra ha il raffreddore ;
Non si canta, e il direttore
Pur li deve ognor pagar.
Bellarosa, cos' hai fatto !
Non v'ha dubbio, fui ben matto,
Si lo devo confessar.
Le signore Virtuose
Stanno a fare le vezzose ;
Si va a spasso a tutte l'ore ;
Il poeta fa l'amore,
Il maestro mangia e beve,
Nessun fa quello che deve ;
La sartora ed il copista
Ingrossando van la lista ;
In teatro non vien gente ;

Nella cassa poco o niente;
Ogni giorno nuove spese,
Ed esatti, al fin del mese,
Tutti van dal direttor.
Bellarosa, cos' hai fatto?
Non v'è dubbio, fui ben matto,
Lo confesso con dolor.
  Ogni dì nuove questioni,
Nuove strane pretensioni,
Etichette sul vestiario,
Sulla parte, sul scenario;
Ora fremono fra i denti,
Or si fan de' complimenti;
Ora gridano e si sgraffiano,
Ora ridono e s'abbracciano;
Ognun vuole aver ragione;
E, per trista conclusione,
Sempre ha torto il direttor.
  O fortuna briconcella,
Se t' acchiappo il bel ciuffetto,
T' assicuro, ti prometto
Che mestiere io vò cambiar.
  Col mio dolce tesoretto,
Me ne scappo cheto cheto
In un piccol paesetto,
Dove mai di simil gente
Io non oda più parlar,
Dove possa lietamente
I miei giorni terminar.

Ces mots *Bellarosa cos' hai fatto?* deviendront probablement le refrein des directeurs de théâtre.

Le succès de cette charmante pièce augmente tous les jours; plus on l'entend, et plus on l'apprécie. Le caissier,

ge *infaillible*, la trouve charmante. Il
facheux qu'on ait laissé partir M. Fio-
avanti, un des plus grands compositeurs
e nos jours. Il aurait pu rendre des
ervices signalés à l'Opéra-Buffa.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Le répertoire de ce Théâtre ne contient que des pièces mêlées de couplets sur des airs connus, et des parodies.

Noms des Acteurs et Actrices de ce Théâtre.

Messieurs	Breton.
Henry.	Philippe.
Vertpré.	Carle.
Duchaume.	*Mesdames*
Laporte.	Blosseville.
Carpentier.	Duchaume.
Chapelle.	Desmarres.
Hyppolite.	Hervey.
Armant.	Bodin.
Seveste.	Betzi.
Fichet.	Sewrin.
Lenoble.	Arsène.
St.-Légé.	Minette.
Edouard.	Derneville.
Frédéric.	Lenoble.
Auguste.	Chapelle.
Guénée.	Thérèse.

Nota. Nous avons donné, dans le *Mémorial dramatique* de l'année dernière, le *Précis historique sur ce Théâtre.*

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Amour et Mystère, ou Quel est mon Cousin ? vaudeville en 1 acte de M. *Pain*. (10 janvier.)

Madame de Rigny, jeune femme, vive et enjouée, vient de recueillir une succession considérable, mais elle doit la partager avec un cousin qu'elle ne connaît pas; elle doit même l'épouser s'il lui convient, car telles sont les intentions du testateur; on sait que le jeune de Rigny voyage avec un de ses amis; l'un se fait appeler Félix, et l'autre Victor; par les soins d'une amie de Rigny, ils arrivent au château de la belle légataire. L'un et l'autre ne lui sont pas tout à fait inconnus. Mais quel est le cousin ? est-ce celui qui lui plait davantage; voilà ce qu'elle ne peut découvrir, car ils s'obstinent à cacher leur nom. Mad^{e}. de Rigny emploie plusieurs ruses pour connaître celui à qui elle doit donner sa main; mais rien ne pouvant vaincre leur discrétion, elle déclare qu'elle épousera son cousin quel qu'il soit; cette détermination coûte à son cœur, puisque des deux amis, il en est

un à qui elle donne la préférence ; m[ais] dans ces accasions, le sort est toujo[urs] fidèle à l'amour ; le vrai Rigny se nomm[e] et c'est précisément celui que la be[lle] cousine désire.

Le succès qu'a obtenu cette pièce, [est] dû à la beauté des détails, car le fon[d] est plus romanesque que vraisemblabl[e].

Le Chateau et la Chaumière, comédi[e] en 3 actes, mêlée de vaudevilles; pa[r] MM. *Barré*, *Radet* et *Desfontaines*.

(26 *Janvier*.)

Mad. d'Arminville avait un intendan[t] nommé Baudeloup ; il acquiert le châ-teau de sa maîtresse, en vend les plombs, les fers, et tout ce qui peut présenter quelque valeur, le revend ensuite à vil prix, et par de semblables spéculations, se crée une fortune de 30,000 liv. de rente. Cependant, Mad. d'Arminville rentre en France ; elle trouve toutes ses propriétés dévastées, et se voit réduite à se loger dans une chaumière, avec Julie, jeune suivante, qui lui était restée fidèle. Baudeloup voit sa maîtresse dans le malheur et jouit paisiblement de ses déprédations. Mais la petite Julie lui inspire des sentimens plus tendres ; il la demande en mariage à Mad. d'Arminville. Julie est la première à se refuser à cette alliance ; elle préfère à M. Baudeloup, le jeune Gervais, fils d'un honnête cultivateur.

Trois jeunes orphelins, Victor, Auguste et Paul, qui doivent à Mad. d'Arminville le bienfait de leur éducation, dont ils avaient si bien profité, qu'ils se voient maîtres d'une fortune honnête, achètent le château, se déguisent pour ne pas être reconnus, font tout réparer et profitent de la fête du village pour venir remettre Mad. d'Arminville en possession du château qu'ils ont acheté. Tout le village prend part à cette belle action; et Mad. d'Arminville, au milieu de la fête, unit Julie à Gervais.

Cet ouvrage présente un trait touchant de gratitude et de désintéressement; les couplets sont bien faits, mais le sujet pouvait être traité plus brièvement. Mad. Hervey s'est montrée excellente comédienne dans le rôle de Mad. d'Arminville, elle l'a joué avec une perfection dout le public l'a récompensée par des applaudissemens unanimes.

Les Filles de Mémoire ou le Mnémoniste, comédie en 1 acte, mêlée de vaudeville; par MM. *Dieu-la-Foi* et *Gersain*. (24 février.)

M. Fin-Merle, professeur de Mnémonique, a deux filles et une cousine à marier; mais au lieu de s'occuper d'elles, il leur fait étudier tout le jour ses tableaux; les pauvres demoiselles en sont si lasses qu'elles en perdent la tête. La

leçon qu'il leur fait répéter est très-g
les auteurs y ont rassemblé les traits
plus propres à faire rire. M. Fin-M
imagine qu'il ferait bien de marier
fille aînée avec un journaliste, afin
grossir le nombre de ses disciples. M
heureusement le journaliste auquel
s'adresse est anti-Mnémoniste, et qu
qu'il aime beaucoup Mlle. Fin-Merl
rien ne peut le faire consentir à van
cette nouvelle découverte. Pendant q
Fin-Merle oublie ses propres affai
pour donner aux autres de la mémoir
les jeunes filles en ont plus qu'il n'
faut pour se ressouvenir de tout ce q
concerne leurs amans; chacune d'el
rappelle à Fin-Merle que, tel jour d
telle année, à telle heure et à telle plac
il lui a promis de la marier. Les prétendus sont tous prêts; l'un d'eux offre même au professeur cent mille écus pour le dédommager de la perte que sa découverte lui a fait éprouver. Fin-Merle alors marie ses filles, et reconnaît que la mémoire naturelle est la seule qui soit sûre, quand elle est le fruit du travail de l'esprit.

Ce cadre est rempli par des détails très-plaisans et par des couplets tournés avec autant d'esprit que de facilité. La critique est modérée. M. de Feinaigle lui-même n'a pu se fâcher de cette plaisanterie, tant les auteurs y ont mis de mesure et de gaieté.

Vertpré et Mad. Hervey, chargés des rôles les plus saillans, ont fait générale-

ent plaisir par le naturel et l'a-plomb
ec lesquels ils les ont joués.

P'tit-Russ ou les Acides, parodie de *Pyrrhus*, en 1 acte, de MM. *Pain* et *Rougemont*. (16 Mars.)

Ce qu'il y a de plus piquant dans cette pièce, est son titre et le travestissement des noms. Les auteurs ont supposé un directeur de théâtre qui s'empare de la salle et de tout ce que possédait un autre directeur; mais ce nouveau théâtre va mal; on cherche un acteur en renommée qui puisse lui rendre de l'éclat. On s'adresse à P'tit-Russ; la directrice lui révèle qu'il est fils de l'ancien directeur. Ce dernier court les provinces, remplissant l'emploi de père noble, sous le nom de Fané; il revient et reconnaît son fils. L'usurpateur se retire au cabaret, et laisse la place au vrai propriétaire.

L'ouvrage est froid, les couplets n'ont rien de remarquable; le plus malin, dans cette parodie, c'est l'imitation du ton et de la manière des acteurs français par ceux du vaudeville, surtout par *Laporte*, qui contrefait très-adroitement Talma.

L'Hermitage, arlequinade en 1 acte, de M. . . . (1er. avril.)

Un hermite qui rit avec toutes les

jeunes filles du village, qui se mêle de les marier, qui racoommode les amans brouillés, et leur prête sa *cellule* pour achever la réconciliation, est un de ces personnages qu'on ne doit pas trouver sous la haire et qui n'a d'hermite *que* le nom. Il est inutile d'ailleurs de condamner un homme à la sollicitude, pour le rendre à toutes les tracasseries du *monde*. C'est cependant ce qu'a fait assez maladroitement l'auteur de l'Hermitage.

Nul intérêt dans le plan ; des *couplets* faibles et un dialogue ennuyeux ont décidé du sort de cette pièce qui, au total, a fait siffler, rire et bâiller.

Les Amans Valets, vaudeville en 1 acte, de M. *Rougemont*. (8 avril.)

M. de Lormel, homme riche, soupire, malgré ses quarante-quatre ans, pour une jeune veuve, nommée Mad. de Germance, qui n'est pas éloignée d'agréer ses hommages et de lui donner sa main. Mais tandis qu'il s'y dispose, un jeune homme, Germeuil, beau, bien fait, éperduement amoureux d'elle, se déguise sous les habits des valets, parvient à être reçu chez elle, et jouit, à l'aide de cet artifice, du plaisir de la voir, et même de lui adresser quelquefois des douceurs. Il intéresse à sa cause le jardinier et la soubrette ; et l'un et l'autre se coalisent pour éconduire M. de Lormel.

celui-ci veut jouer aussi de finesse,
déguise aussi en valet pour voir
. de Germance ; le jardinier et la
brette s'emparent de lui, et par-
nent à lui faire écrire une lettre où
nnonce sa propre mort. La jeune
e s'afflige d'abord ; mais on lui parle,
r la consoler, d'un jeune amant qui
ore et qui n'ose déclarer son martyre.
rmeuil quitte son déguisement et se
ame ; il triomphe ; et quand M. de
mel arrive, on lui oppose sa mort.
Ce vaudeville a eu beaucoup de suc-
, le ton en est délicat et léger, il y a
l'esprit, de la grâce, et point de
étie triviale. On a distingué, parmi
sieurs couplets charmans, celui-ci
r les femmes.

Dans leur sein, nous puisons la vie ;
Et dans leur bras la volupté ;
Leur amitié douce et chérie
Survit à la prospérité :
Nous les trouvons à notre aurore
ans le sentier qui conduit au bonheur ;
t malheureux nous les trouvons encore
Sur le chemin de la douleur.

La Ligue des Femmes ou le Roman de la Rose, vaudeville en 1 acte de MM. *Chazet* et *Ourry*. (18 Avril.)

Tout le monde connaît l'aventure du
célèbre Clopinel, continuation du ro-

Il mord, égratigne, déchire,
On le voit toujours gai, chantant,
Et même en pleurant il fait rire.
Dès qu'il paraît on l'applaudit;
Souple, adroit, rien ne l'embarrasse,
Sa laideur même l'embellit,
Et chaque geste est une grace.

Le Mai des jeunes Filles, ou un Passage de Militaires, divertissement en un acte de MM. *Barré*, *Radet* et *Desfontaines*. (30 *avril*.)

Un guerrier nommé Marcel, a été blessé à l'armée; il est revenu se faire guérir chez son frère, chirurgien auprès de Nanci. Marcel est aimé des habitans, rapport à ses heureuses qualités; ils saisissent l'occasion du mois de Mai pour lui élever un trophée champêtre. Marcel a une nièce jeune et jolie, aimée du procureur Cagnardet, et adorée d'un jeune militaire nommé Désiré. Cagnardet se dispose à élever un mai à la porte de sa maîtresse; il est indigné de se voir prévenu, et se dispose à abattre celui qu'il croit avoir été planté par son rival. Marcel l'en empêche; mais bientôt Désiré revient de l'armée, escortant un détachement de prisonniers russes. Sa première pensée est pour sa maîtresse. Quel est son étonnement, lorsqu'il apprend de Cagnardet qu'Annette a souffert qu'un autre que lui plantât un mai à sa porte! Il jure de ne plus revoir son

de la maison paternelle pour épouser Arlequin, avec lequel elle est depuis deux ans à Alger. Arlequin querelle souvent Colombine, et Colombine est souvent de mauvaise humeur contre Arlequin ; un voisin, marchand d'esclaves, s'est souvent apperçu de ces petits troubles domestiques, et comme Colombine est fort jolie, il épie l'occasion d'une querelle pour engager Arlequin à lui vendre Colombine. Cette occasion arrive : Arlequin, qui veut faire un cadeau à sa femme, lui achète un joli perroquet, et Colombine en retour lui brode une paire de manchettes. Malheureusement le perroquet mord le doigt à Arlequin, qui par représailles lui tord le col, et Colombine laisse brûler le macaroni qu'Arlequin devait manger à son dîner ; il en résulte un débat très-vif : le marchand d'esclaves survient; il profite de l'occasion pour acheter Colombine moyennant cent sequins, et il reçoit ensuite cent sequins de Colombine pour la débarrasser de son mari ; mais le repentir vient aux deux époux, ils se réconcilient et l'on casse le marché.

Dans cette légère production, on remarque plusieurs scènes fort gaies, et force jolis couplets que l'on a redemandés, parmi lesquels on a fait l'application de celui-ci à Laporte.

Portrait d'Arlequin.

Air : *Dans ce salon où du Poussin.*

Il est bon homme, et cependant

sauve tout le monde. Ce jeune homme est l'amant de la fille du Gouverneur. Il s'embarque pour une île voisine, où il y avait beaucoup d'artisans et très-peu de docteurs ; il ramène des laboureurs, des maçons, des cordonniers, etc., etc. et en échange, on donne à l'île voisine des savans ; par ce moyen, tout recouvre la vie et la prospérité.

L'idée de cette pièce est morale et philosophique, le dialogue est fin et très-spirituel. Cet ouvrage, qui est rempli de goût et de raison, a obtenu un succès bien mérité.

La Tête a Callot, ou la Prison pour rire, vaudeville en un acte, représenté sur le Théâtre Favart, au bénéfice de M. *Chapelle*. (28 *mai*.)

L'auteur a supposé que le célèbre artiste Callot est en prison à Florence, pour avoir ri de la figure grotesque du *Podestat*. Callot, dans sa prison, s'amuse à faire une caricature de ce magistrat, et même à le plaisanter. Sa bonne humeur lui gagne tout le monde ; il sortit de prison. De quelle manière ? C'est ce que l'auteur voulait faire savoir ; mais, le public, ennuyé des calembourgs, des pointes usées, des scènes dépourvues d'esprit dont abonde ce vaudeville, a dit à l'auteur ce que le *Podestat* disait à Callot : *Allons, finissez vos mauvaises plaisanteries.*

Les Pages du Duc de Vendôme, vaudeville en un acte, de MM. *Gersain* et *Dieu-la-Foi.* (24 *juin.*)

Le Duc de Vendôme est en campagne ; il a pris sous sa protection mad. de St.-Ange et sa nièce, la jeune Elise, qui habitent un château voisin du camp. Le Duc propose pour époux à la jeune personne, le Comte de Muret, homme brave, mais froid et ennuyeux. Elise a donné son cœur au jeune Victor de Marimont, l'un des pages du Duc. Victor, spirituel, vif et entreprenant, arrive pendant la nuit, sous le balcon de sa maîtresse ; il chante des airs passionnés auxquels Elise répond par des airs aussi tendres. Le Duc survient, le Page fuit, et va se retirer sous une tente où dorment ses camarades ; le Duc le suit, et pour être sûr de le reconnaître le lendemain, il lui enlève son aiguillette d'uniforme. Victor laisse retirer le Duc ; il profite du sommeil de ses camarades, pour leur enlever également leurs aiguillettes. Au retour du jour, le Duc fait assembler ses pages, pour reconnaître celui qu'il veut punir ; se voyant trompé, il leur enjoint de reparaître dans une heure décorés comme auparavant, ou il les renverra tous. Victor est au désespoir, mais l'amour est ingénieux ; il se présente devant le Duc ; il le conjure de vouloir bien accorder à son frère la place de page qui doit être vacante dans la journée. Le Duc la lui

promet ; alors Victor demande une aiguillette pour la présenter à son frère. Le Duc ne doute plus que Victor ne soit le coupable, mais aussitôt, Victor qui était porteur d'une aiguillette d'un de ses camarades, présente au duc sa décoration, et persuade au général qu'il est innocent. Vendôme lui remet l'aiguillette, Victor court à ses camarades qui reparaissent tous avec leurs décorations. Le Duc ne peut s'empêcher de rire de ces espiégleries et finit par engager Mad. de St.-Ange de marier sa nièce avec Victor.

Cette jolie pièce offre des détails agréables, des mots heureux, des couplets bien tournés ; elle est très-bien jouée. Vertpré, chargé du rôle du Duc de Vendôme, le rend avec beaucoup de talens ; madame Hervey est charmante dans celui du Page.

ARLEQUIN DOUBLE, vaudeville en 1 acte ; de MM. *Désaugiers* et *Servières*.
(1er. *Juillet*.)

Cassandre, sur la fin de ses jours, s'est retiré dans une jolie campagne, où il cultive des fleurs. Parmi ces fleurs, il en est une qui demande toute sa surveillance, c'est Colombine sa fille; il est très-disposé à la marier, mais il veut connaître un sage comme lui, qui aime la vie champêtre. Une vieille tante de Colombine est d'un avis tout opposé, elle veut que sa nièce épouse un jeune homme élevé à Paris et

formé aux manières de la capitale. Arlequin, pour tout concilier, joue le rôle de sage auprès de Cassandre, et celui d'étourdi auprès de la vieille tante; mais l'artifice est bientôt découvert : pour se tirer d'affaire, Arlequin dit qu'il a un frère; c'est Gilles qui s'est chargé de ce rôle, la tante se passionne pour lui, et consent au mariage de sa nièce dans l'espoir d'épouser le second Arlequin; lorsque le contrat de Colombine est signé, Gilles quitte son masque et l'on s'amuse de la veille tante.

Ce vaudeville a eu du succès; malgré que le fond soit très-simple, on y trouve des couplets agréables, parmi beaucoup de jeux mots et beaucoup d'équivoques. La pièce est écrite dans le genre grivois, et par cette raison ne convenait pas à ce théâtre.

La Famille des Lurons, vaudeville en 1 acte de MM. *Chazet* et *Sewrin*. (13 *juillet.*)

La famille des *Lurons* n'a pas eu autant de succès que celle des *Innocens*, la différence en est grande; cependant les auteurs avaient fait trois bons choix, on ne pouvait trouver trois acteurs dont la physionomie fut plus franche et plus gaie que celle de MM. Duchaume, Saint-Léger et Hypolite. Quelques couplets ont soutenu l'ouvrage; parmi ces couplets, le suivant se fait remarquer; c'est la déclaration d'un des Lurons.

Air : *De Monnet.*

Moi, meûnier des plus fidèles,
Je brûle pour vos appas ;
Si mon moulin a des ailes
Mon amour n'en aura pas :
C'dieu malin,
D'un air fin,
Prendra dans les yeux d'Ninette
De quoi fair' tourner ma tête,
Et fair' tourner mon moulin.

L'Hôtel de la Paix, rue de la Victoire, vaudeville, suivi d'un divertissement pour la paix, par MM. *Barré*, *Radet*, *Desfontaines* et *Dieu-Lafoi.*

(31 *juillet.*)

M. Robert tient un hôtel garni, rue la Victoire ; cet hôtel s'appelle celui de la Paix. Sa maison est déserte depuis quelque tems, malgré les agrémens qu'on y trouve ; elle n'est habitée que par la veuve d'un officier Français, mort au champ d'honneur, et par un officier Russe, prisonnier de guerre, nommé le comte de Mircoff. Ce dernier n'a pu voir la jolie veuve sans l'aimer ; mais la dame est trop bonne Française pour agréer l'hommage d'un Russe, la guerre qui divise les deux nations opposant à ses sentimens une barrière insurmontable. Heureusement pour l'amoureux comte, le canon se fait enten-

dre au moment où sa maîtresse lui déclare la guerre ; elle s'attendrit à ce bruit flatteur, et le signal de la paix devient pour lui le signal de la victoire. A cette légère intrigue se joint celle du grenadier Sans-Quartier, qui arrive de la grande armée, et qui, en qualité de neveu de M. Robert, obtient la main de sa jolie cousine.

Ce vaudeville est suivi d'un divertissement très-agréable ; on y a chanté une foule de couplets vifs et ingénieux, qui ont été redemandés à l'unanimité.

Bertin et Colardeau, vaudeville en un acte, de M. *Rougemont*.

(24 *Août*.)

Colardeau, se croyant trahi par madame de Saint-Phar, a pris le parti de se retirer à la campagne. Là, tout entier à son chagrin, il exhale dans ses écrits la haine qu'il porte à un sexe perfide. Bertin arrive dans cette solitude; il y rencontre madame de Saint-Phar, qui est venue dans l'intention de detromper le jaloux Colardeau, et de lui annoncer sa nomination à l'académie. Bertin imagine un moyen de réconciliation auquel elle se prête volontiers : seul avec Colardeau, il feint d'être victime d'une infidélité de son Eucharis ; Colardeau le plaint et trouve beaucoup de ressemblance entre l'aventure de son ami et la sienne. Bientôt on annonce une dame voilée qui demande Bertin ; celui-ci a l'air

de refuser le rendez-vous ; Colardeau l'y détermine, en défendant la beauté qui vient s'excuser ; enfin madame de Saint-Phar, pour obtenir son pardon, présente à Bertin le diplôme de membre de l'académie ; Bertin le remet à Colardeau, qui se trouve agréablement surpris ; un mot d'explication dissipe toute sa mélancolie, et détermine son mariage avec madame de Saint-Phar.

Le sujet de ce vaudeville est froid, mais l'ouvrage est plein d'esprit et de jolis couplets.

LE FAUX LINDOR, OU L'HABIT NE FAIT PAS L'HOMME, vaudeville en 1 acte de MM. *Rigaud* et *Jacquelin*.

(*7 Septembre.*)

Les auteurs ont pris le sujet de cette pièce dans Gilblas, et ils y ont laissé l'esprit, la grace, l'élégance qui caractérisent les ouvrages de Lesage. Le principal personnage est une femme déguisée sous des habits d'homme, et qui se trouve obligée ensuite d'avouer son sexe, ce qui a fourni l'idée du second titre de l'ouvrage, *l'Habit ne fait pas l'homme* ; beaucoup d'équivoques du même genre, parmi lesquels cependant on distingue quelques jolis couplets. Le succès a été aussi médiocre que l'ouvrage.

Quitte a Quitte, ou les Jeunes vieillards, vaud. en 1 acte de MM. *Ourry* et *Valery*. (21 *Septembre.*)

Valmont et Fierville sont amoureux de la même personne. Zéphirine, objet de leur amour, n'aime que Valmont. Fierville, jeune étourdi, pour se venger de son rival, veut traverser son mariage. Il sait que l'on attend le père de Valmont, il se met en tête de prendre les habits de vieillard, et de jouer le rôle de père auprès de Zéphirine ; mais il combine si mal ses plans que Zéphirine entend tout, et se propose de s'en amuser; elle se déguise de son côté en vieille, et quand Fierville se présente, elle prétend être son épouse, et lui reproche de l'avoir abandonnée. Après s'être amusée de l'embarras de Fierville, elle se fait reconnaître. Le tout se termine par la mystificaion de Fierville et le mariage de Valmont.

L'intrigue de cette pièce n'est pas neuve, toutes ces métamorphoses sont usées ; cependant la pièce a réussi. La plupart des couplets sont remplis de sel et d'esprit.

Le Siége d'un hôpital militaire, fait historique en 1 acte, de M. *Rougemont.* (29 *Septembre.*)

Les Piémontais viennent de s'emparer d'Ast, et dans la capitulation de cette place, ils ont oublié d'y comprendre un

vieux château situé sur une montagne voisine, et servant d'hôpital militaire. Il renferme à-peu-près cinquante Français blessés, qui, en apprenant qu'ils ont été oubliés, courent aux armes, se choisissent un chef, traînent deux pièces de canon sur le rempart, et jurent de se défendre. En ce moment un officier Piémontais vient sommer ces braves de se rendre à discrétion, ils répondent par un refus ; comme le château contient une source dont l'eau est nécessaire à l'armée piémontaise, l'officier demande qu'on permette à ses soldats d'y venir puiser ; nouveau refus. Il menace alors de mettre le feu à l'hôpital ; mais bientôt on annonce l'arrivée du général Piémontais, il admire le courage de ces braves, accepte la capitulation qu'ils proposent, et les rend à leur patrie. Tel est le sujet de ce vaudeville, tiré des mémoires de M. Maillebois ; l'auteur a lié à ce fait historique une légère intrigue amoureuse qui produit peu d'effet.

Les scènes sont fort gaies ; l'ouvrage a fait plaisir par l'esprit avec lequel il est écrit ; le jeu des acteurs a aussi beaucoup contribué à son succès.

Le Petit Maitre au Marais, ou Une Leçon de bonnes gens, vaudeville en 1 acte, de MM..... (21 *Octobre.*)

Un jeune sot, nommé Saint-Hilaire, [redacted] invité à dîner au Marais ; on l'a at-

tendu jusqu'à une heure trois quarts, après quoi on s'est mis à table ; mais l'élégant petit maître, peu au fait des habitudes du Marais, n'est arrivé qu'à cinq heures et demie. Il sait qu'il existe dans la maison une jeune personne assez jolie pour être l'objet d'une fantaisie, il se propose donc d'en faire la conquête, ne doutant pas qu'elle ne doive céder à un des plus galans cavaliers de la chaussée d'Antin. Il écrit à la jeune personne, et lui remet sa lettre dans la copie d'une romance qu'il lui propose d'apprendre ; mais la jeune personne va porter la lettre à sa mère : alors on prêche et l'on moralise M. de Saint-Hilaire, qui a le cœur assez bon pour se convertir, et pour épouser celle qu'il voulait séduire.

Cetre pièce, attribuée à deux auteurs connus par de bons ouvrages, a été fort mal reçue ; il est vrai qu'il n'y a pas d'intrigue, que les plaisanteries en sont froides et rebattues, et que pas un seul joli couplet n'a racheté tous ces défauts.

Pauvre Jacques, comédie en 3 actes, mêlée de vaudevilles, de MM. *Chazet* et *Sewrin*. (30 *Octobre.*)

Le comte de Valstein, en visitant les glaciers de la Suisse, n'a échappé au plus grand danger que par les secours et l'intrépidité d'un bon paysan nommé Richard; pour le récompenser de ses services, il l'emmène lui et Emmeline sa fille, dans

une de ses terres en Allemagne. On s'aperçoit bientôt que la jeune Emmeline devient triste, rêveuse et même un peu folle. Le comte, après plusieurs recherches, finit par découvrir qu'elle est amoureuse d'un jeune paysan Suisse, nommé Jacques Fribourg; il le fait chercher, et après plusieurs enquêtes, le pauvre Jacques, qui cherche de son côté sa maîtresse, arrive au château du comte; il se fait reconnaître. On ménage avec discrétion une reconnaissance entre Emmeline et lui. La folle recouvre sa raison, et le comte de Valstein l'unit à Jacques.

Cette pièce est un véritable drame, et quoiqu'écrite avec esprit, elle ne convenait pas au Vaudeville. Une teinte de tristesse est répandue sur tout l'ouvrage, et sans un niais qui fait un distraction au deuil général, on ne pourrait se promettre de rire une seule fois. On remarque parmi les couplets qui ont été applaudis, les suivans :

Air *de l'Avare.*

En tous les tems ma loi première
Fut de soulager la douleur ;
Des malheureux je suis le père,
C'est mon titre le plus flatteur.
Ah ! bien loin que je t'abandonne
Lorsque le sort t'amène ici,
En toi je crois voir aujourd'hui
Un nouvel enfant qu'il me donne.

Air *de Musard.*

Le cœur, sans cesser d'être sage,

Peut cesser d'être indifférent ;
On n'est jamais sourd au langage
Que nous dicte le sentiment.
Indulgent pour notre faiblesse,
Dieu, dans ses calculs bienfaisans,
A fait l'amour pour la jeunesse
Comme les fleurs pour le printems.

LE FOND DU SAC, OU LA PRÉFACE DE LINA, parodie-vaudeville en 1 acte, de MM. *Gersain* et *Dieu-la-Foi*.

(*3 Novembre.*)

Au lever du rideau, Lina est dans un soutérain. Toloza vient d'être prise d'assaut. Le comte de Lescars, suivi de ses soldats, pénètre dans l'asile où est réfugiée Lina, elle implore la clémence du vainqueur, le général renvoie sa troupe, mais il reste seul avec la tremblante Lina; que se passe-t-il dans ce tête-à-tête, surtout le comte étant un peu gris? Lina ne le dit point, mais elle écrit une lettre à son père; un facteur de la petite poste passe par hazard par là, il trouve la lettre, et quoique l'adresse ne soit pas encore écrite en entier, il la jette dans son sac. Bientôt le caveau disparaît, on voit Lina entre ses père et mère; elle n'ose raconter les malheurs qu'elle a éprouvés, mais ses chers parens les devinent; cependant qu'y faire? Arrive le comte de Lescars, que personne ne reconnaît, et qui de son côté ne reconnaît pas Lina, ne l'ayant vue que dans le soutérain; il veut l'épouser *de par le roi*,

faire pendre son père. L'alternative n'est pas gaie; cependant Lina, au désespoir de compromettre d'avance le front de son époux, cède et signe le contrat. Paraît aussitôt la comtesse d'Aguilar; elle réclame des droits sur le comte, mais il n'est plus tems : pour se venger, elle force son infidèle à quitter sa nouvelle conquête, elle est munie d'un ordre du roi, qui enjoint à Lescars de se rendre de suite au camp. Le comte veut emmener sa femme, un nouvel ordre du roi s'y oppose, et enjoint à Theligny, son ami, de rester près de la nouvelle mariée; Lescars est désolé, Theligny le rassure; enfin il part. Dans l'intervalle de quelques scènes, Lina devient mère, son enfant grandit, la décoration change, on apperçoit ce joli enfant qui a trois ans, il est sur les genoux de sa mère; au premier bruit on le cache soigneusement, mais malgré toutes les précautions on n'a pu le dérober à la jalousie de la comtesse d'Aguilar. Elle frappe alors les grands coups, c'est-à-dire qu'elle frappe trois fois du pied sur le parquet : à ce signal paraît Lescars; il ne sait comment prendre la chose, à la vue du joli poupon; il soupçonne d'abord Théligny, mais le facteur de la petite poste reparaît et tire du fond de son sac la lettre de Lina : alors tout se découvre, on s'embrasse mutuellement, et tout s'arrange pour le mieux.

Cette jolie parodie est une des meilleures pièces de ce genre; le succès a été complet. L'ouvrage est plein de saillies, de situations comiques, de bons mots et d'es-

rit ; il est joué avec beaucoup de talens ; mademoiselle Desmares a saisi le ton, le maintien, et jusqu'aux gestes de madame Paul-Michu.

Ils Arrivent ! vaudeville en un acte, de M. *de Rougemont*.

(24 *Novembre.*)

Un bon bourgeois, nommé Durand, a neuf filles, dont il en a déjà marié six : il songe à pourvoir les trois qui restent ; mais elles se sont déjà pourvues elles-mêmes de trois amans, qui sont militaires à la grande armée, et dont elles attendent le retour pour se marier. Pendant ce tems, deux amans, tous deux fort sots et fort niais, l'un mauvais poëte, l'autre lord anglais, leur font la cour. Ces deux amans voient bientôt leurs projets renversés par l'arrivée de la garde impériale, dans laquelle servent les trois amans. Durand consent au mariage de ses filles, et la journée se passe en fêtes.

Ce vaudeville a été fort applaudi ; l'intention et plusieurs couplets heureux, en ont fait le succès. On a écouté avec plaisir le couplet d'annonce.

Paris, demain, va voir sans doute,
L'élite des héros français ;
La victoire a tracé leur route,
Ils n'ont connu que des succès.
Quand le Vaudeville s'empresse
D'honorer ces guerriers chéris,

N'allez pas traiter notre pièce
Comme ils traitaient les ennemis.

Une Journée chez Bancelin, vaudeville en un acte, par MM. *Moreau* et *Francis*. (10 *décembre*.)

St.-Foix, qui s'est imaginé avoir à se plaindre de Poinsinet, lui a envoyé une invitation de se rendre chez Bancelin ; le naïf Poinsinet, qui pense que cette invitation est pour dîner, arrive au rendez-vous, et rencontre St.-Foix qui l'attendait. Il s'établit alors entr'eux une scène de quiproquo fort plaisante. Mais St. - Foix reconnaissant Poinsinet, lui demande raison de l'outrage qu'il prétend en avoir reçu. Bancelin et ses nièces accourent ; les amans de ces deux belles, *Lafrance*, garde-française, et *Lavirou*, batelier, séparent les deux champions ; et l'abbé de Lattaignant, après les avoir appaisés, les réconcilie.

Les auteurs ont joint à cette intrigue celle des amours des deux nièces de Bancelin, dont l'abbé de Lattaignant arrange aussi le mariage.

Ce joli vaudeville a eu beaucoup de succès. Plusieurs couplets ont été redemandés et couverts d'applaudissemens mérités.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Un décret impérial du mois de Juin 1806, ayant enjoint aux Administrateurs de ce Théâtre de quitter le local qu'ils occupaient au Palais-Royal, le 1er. Janvier 1807, ils firent construire la nouvelle du Boulevard Montmartre. L'ouverture s'en fit le 24 Juin de la même année; et pendant cet intervalle, la même Administration a occupé la salle de la Cité, où sè sont donné quelques pièces nouvelles, que nous comprenons dans le travail dé cette année.

Le répertoire de cè Théâtre est composé de petites pièces dans le genre *grivois*, *poissard* ou *villageois*, quelquefois mêlées de couplets, mais sur des airs connus (1).

Les nouveaux Administrateurs sont MM. Amiel, César, Crétu et Brunet.

---

(1) *Réglement du Ministre de l'Intérieur*, du 25 *Avril* 1807.

Noms des Acteurs et Actrices du Théâtre des Variétés.

Messieurs	*Mesdames*
Brunet.	Mengozzi.
Dubois.	Baroyer.
Bosquier-Gavaudan.	Cuisot.
Aubertin.	Drouville.
Joly.	Pauline.
Cazot.	Granger.
Guibert.	Elomire.
Vauxdoré.	Aldegonde.
Duval.	Flore Corvée.
Blondin.	Mayeur.
Lefebvre.	Désirée.
Hugot.	Métoyer.
Vernet.	Hugot.
Liez.	
Becquet.	
Boulanger.	
Odry.	

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

La Famille des Innocens, vaudeville, en un acte, de MM. *Chazet* et *Sewrin*.

(26 *janvier.*)

Le sujet de cette pièce est simple comme le titre, et a cependant beaucoup amusé par quantité de détails plaisans et de jolis couplets, dont la plupart ont été redemandés.

Innocent Gervais, cultivateur, attend ses trois fils, qui doivent venir chomer sa fête. La veuve Michaut, mère de trois filles, concerte avec le bonhomme, le triple mariage de leurs enfans. Arrivent les trois jeunes innocens, qu'on laisse en tête-à-tête avec les demoiselles Justine, Claudine et Louison. Après beaucoup de niaiseries et d'embarras de part et d'autre, les jeunes gens se livrent à des jeux innocens, et au milieu des gages touchés et des embrassades, l'amour vient, sans qu'ils y pensent ; les parens feignent d'abord un air très-courroucé, mais ils abrègent bientôt le martyr des innocens, en mariant chacun d'eux à l'objet de sa flamme.

Ce vaudeville est fort gai ; il est joué avec beaucoup d'ensemble.

Innocentin dit à Louison, après l'avoir tutoyée.

AIR *de Calpigi.*

De grâce, excusez-moi, ma chère,
C'ton familier doit vous déplaire ?

LOUISON.

Non, non, vous vous trompez vraîment,
Le mot *toi* me paraît charmant.

INNOCENTIN.

Quoi! vous l'aimez ; tant mieux, mam'selle,
C'est bien doux pour un cœur fidèle ;
Car je ne trouve auprès de vous
Que *toi* de plus joli que vous.

DIANE DE POITIERS, vaudeville historique en 2 actes, par ***.

(*Février.*)

L'auteur, de son autorité privée, établit le connétable de Bourbon à la tête des Suisses. François Ier. va le combattre ; au milieu de ses exploits, il est distrait par ses amours pour Diane de Poitiers. Il abandonne son camp et son armée pour une partie de chasse, et se laisse surprendre par l'ennemi. Le poëte Marot se dévoue pour lui, s'affuble d'un manteau royal et se laisse emmener par les Suisses, qui croient avoir fait le roi prisonnier. François Ier. se déguise en troubadour, arrive dans une

ferme où on amène Marot, chante aux Suisses un petit couplet de sa façon, tout cela pour donner à Diane de Poitiers le tems de le rejoindre; elle est aussi déguisée en troubadour, elle arrive avec un sac plein d'argent, le renverse à dessein, et tandis que les Suisses sont occupés à le ramasser, le roi s'esquive, rencontre ses gendarmes et revient avec eux à la ferme. Là, il trouve Jean de Poitiers, général ennemi, que les paroles de Diane ont amené au repentir, et il lui pardonne.

Le brouhaha, le bruit des sifflets mêlé à celui des trombonnes, ont empêché qu'on n'entendit les dernières scènes, et la pièce est tombée au bruit des improbations et des fanfares.

Jean de Nivelle, vaudeville en 1 acte, de M.... (17 *février*.)

Un clerc de procureur fait sa cour à une jeune actrice nommée Alexandrine; mais cette Alexandrine a elle-même un amant nommé St. Charles, qui joue aussi la comédie. Jean de Nivelle reçoit pour son procureur une couple de perdrix; St. Charles les lui demande pour en faire le plat d'honneur d'un souper de théâtre. Le vieux procureur se fâche et veut couper les oreil-à son clerc. Celui-ci fuit. Un des amis du procureur, invité à manger les perdrix, arrive et parle de les découper; Jean de Nivelle, qui ne le voit pas, croit qu'il est question de ses oreilles; ce quiproquo fait

ies terres en Aller
ientôt que la jeun
iste, rêveuse et
comte, après p
it par découvrir q
in jeune paysan
Fribourg; il le fa
sieurs enquêtes,
ii cherche de so
rive au château d
maître. On ména
reconnaissance e
a folle recouvre sa
Valstein l'unit à J
ièce est un vérital
rite avec esprit, e
u Vaudeville. Une
répandue sur tout
ais qui fait un disti
on ne pourrait se
ule fois. On rem.
ui ont été appl.

Air de l'Avar

us les tems ma lo
soulager la dou
alheureux je sui
non titre le plus
ien loin que je t
le le sort t'amèr
je crois voir au
ivel enfant qu'

usa,
sser

t préparé : il fait prévenir
rivée ; mais sa lettre tombe
de Valério, dont le cos-
ne n'inspire aucune crainte
ério profite de l'occasion ;
t là, un duel s'engage ; les
au accourent au bruit des
rrête les jeunes gens, et on
nt Malfredi. Celui-ci veut
droits sur Elisa ; mais il finit
rter au choix d'Elisa, qui
ence à Valério.
ncidens amenés avec adres-
plets en général bien tour-
dé du succès de ce vaude-

C'est le Diable, vaudev.
de MM. *Jacquelin* et *Phili-*
(18 *avril.*)

t en prison, Pelisson était
Fouquet. On a saisi les pa-
ntendant ; mais ceux qui pour-
npromettre ont été brûlés par
Pélisson. Fouquet craint, au
rison, qu'on ne lui oppose ces
son, afin d'écarter les soup-
nstitue l'accusateur du surin-
finances ; on le confronte avec
arge, mais il a l'adresse de lui
re que les papiers qui pouvaient
sollicitude ont disparu. Cette
ve le surintendant et fait hon-
lisson, qui d'abord avait été

en grande partie l'intérêt de la pièce ; cependant on finit par s'entendre. St. Charles épouse Alexandrine, et Jean de Nivelle en est quitte pour la peur.

La Journée aux enlèvemens, vaudeville en 1 acte de MM. *Chazet* et *Sewrin*. (6 *avril*.)

Le jeune Valério a rencontré dans un bal à Venise, une jolie dame dont il est devenu éperduement amoureux. Tout son espoir est de la revoir, de lui parler et de l'épouser. Il a appris que la jolie dame est veuve, qu'elle se nomme Elisa, et qu'elle doit épouser le seigneur Malfredi, à qui son mari a laissé en mourant tous ses droits sur ses biens et sur sa personne. Ce Malfredi est un vieillard dont Valério se promet d'avoir bon marché ; il sait que Malfredi vient d'emmener Elisa à sa campagne, il se met en route pour les rejoindre ; mais à quelque distance il est arrêté, à cause de sa ressemblance avec la dame Emilie Serbellonna, vieille fille romanesque, qui vient de s'éclipser de chez son frère. Dans cette persuasion, on lui fait prendre des habits de femme, et, dans cet accoutrement, on le conduit au château voisin, qui est précisément celui du seigneur Malfredi. Pendant ce tems, Corsini, neveu de ce dernier, connaissant l'amour de son oncle pour la belle veuve, et voulant la lui enlever, vient de nuit avec un domes-

tique. Tout est préparé : il fait prévenir Elisa de son arrivée ; mais sa lettre tombe entre les mains de Valério, dont le costume de femme n'inspire aucune crainte au valet. Valério profite de l'occasion ; mais Corsini est là, un duel s'engage ; les gens du château accourent au bruit des pistolets, on arrête les jeunes gens, et on les amène devant Malfredi. Celui-ci veut faire valoir ses droits sur Elisa ; mais il finit par s'en rapporter au choix d'Elisa, qui donne la préférence à Valério.

Beaucoup d'incidens amenés avec adresse, et des couplets en général bien tournés, ont décidé du succès de ce vaudeville.

PÉLISSON, OU C'EST LE DIABLE, vaudev. en 1 acte, de MM. *Jacquelin* et *Philidor*. (18 *avril*.)

Fouquet est en prison, Pelisson était secrétaire de Fouquet. On a saisi les papiers du surintendant ; mais ceux qui pourraient le compromettre ont été brûlés par les soins de Pélisson. Fouquet craint, au fond de sa prison, qu'on ne lui oppose ces pièces. Pélisson, afin d'écarter les soupçons, se constitue l'accusateur du surintendant des finances ; on le confronte avec lui, il le charge, mais il a l'adresse de lui faire entendre que les papiers qui pouvaient exciter sa sollicitude ont disparu. Cette adresse sauve le surintendant et fait honneur à Pélisson, qui d'abord avait été

l'objet de la haine générale. Tel est le sujet de ce vaudeville, que le public a accueilli avec plaisir, et qui fait honneur à l'esprit des auteurs et aux talens des acteurs, qui l'ont joué parfaitement.

Le Mari d'emprunt, ou les Deux Angola, vaudeville en 1 acte, de M. *Léger*.
(7 *mai*.)

Un M. Dupré, personnage âgé et riche, a promis à sa filleule douze mille francs de dot, à condition qu'elle épousera un jeune homme dont la figure et les manières lui conviendraient, à lui Dupré. La mère de la jeune personne a déjà arrangé un mariage ; mais l'époux futur, nommé Angola, est si ridicule, qu'elle prend le parti d'engager un de ses parens nommé Firmin à se présenter devant M. Dupré sous le nom d'Angola. Firmin fait ce qu'on desire. Dupré donne d'abord dans le piége ; mais le véritable Angola survient, le quiproquo égaie alors la scène. Dupré, ne sachant plus quel est le vrai futur, engage sa filleule à choisir elle-même : elle donne la préférence à Firmin.

Cette pièce forme le tableau parallèle de *la Mort de l'Ours blanc*. Beaucoup de quolibets, de mots plaisans et plusieurs couplets agréablement tournés.

Le Panorama de Momus, prologue d'inauguration, mêlé de couplets, de MM. *Désaugiers*, *Francis* et *Moreau*.

(24 *juin.*)

Le Panorama de Momus est une pièce composée pour l'ouverture de la salle qu'occupe maintenant le théâtre des Variétés. Momus, auquel on vient de bâtir un nouveau temple, charge Variété sa favorite d'introduire dans ce temple les sujets les plus propres à son culte. Alors tous les acteurs du ci-devant théâtre Montansier se présentent successivement, chacun sous le costume des personnages qu'il a joués avec le plus de succès.

Cet ouvrage a le mérite de l'à-propos et remplit bien son objet. Tous les couplets sont étincelans d'esprit, toutes les scènes sont exécutées de la manière la plus agréable par les différens sujets; elles font bien valoir leurs talens, d'où il en résulte un spectacle très-gai. Parmi les couplets qui font le plus grand plaisir, on remarque le suivant :

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Quel serait notre bonheur,
Si nous avions une salle
Où l'on jugeât sans cabale,
Où l'on punit sans rigueur,
Où de l'acteur qui commence,
Et de l'auteur qui se lance,
Le public plein d'indulgence

Daignât se montrer l'appui ;
Enfin, où le baromètre,
Pût tous les jours nous promettre
Le même tems qu'aujourd'hui.

Le Loup-Garou, divertissement en 1 acte, de MM. *Francis* et *Ourry*.
(25 *juillet*.)

Gaspard, garde-chasse du lieu, parcourt tous les jours les environs pour voir Mlle. Babet, fille de Bastien, qui a pour amant Lycas, jeune berger que, dès l'enfance, on lui a promis pour époux. Lycas, espiègle plein de malice, se déguise toutes les nuits en loup-garou, pour effrayer le garde-chasse, qui craint jusqu'à l'ombre du loup-garou. L'amant de Babet a pour lui Bastien, et contre lui la mère de sa maîtresse, qui préfère Gaspard, sous le rapport des écus. Lycas, sous son déguisement, effraye de cent manières différentes le pauvre Gaspard ; il feint même de le vouloir dévorer. Bastien qui desire avoir pour gendre le gentil loup-garou, éconduit le garde-chasse, et marie sa fille à Lycas.

Ce divertissement est fort gai. Les couplets suivans out été très-applaudis.

Lycas ayant trouvé Babet seule, prend un léger repas sur ses genoux, et lui chante :

Air *du vaud. du Mameluk*.

Sur tes genoux, l'amour même
A mis mon petit couvert ;

Et dans mon ardeur extrême,
Je voudrais être au dessert.
Ma Babet sois plus traitable.

BABET.

Vous, soyez moins exigeant

LYCAS.

Ah! c'est qu'à pareille table,
L'appétit vient en mangeant.

Le couplet suivant, chanté par Gaspard, a aussi été redemandé :

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

On dit que l'on voit des maris
Revenir tourmenter leurs femmes,
Et qu'l'on voit des amans chéris
Revenir quelquefois les nuits
Pour réchauffer de vieilles flammes;
Qu'l'un revient chercher un trésor,
L'autr' rappeler des promesses faites;
Mais j'n'avons vu personne encor
Revenir (*bis*) pour payer ses dettes.

LES BATELIERS DU NIÉMEN, divertissement en un acte, par MM. *Francis*, *Moreau* et *Désaugiers*.

(14 *août*.)

Le père Gaillard, charpentier, a eu l'honneur de construire le radeau qui doit porter l'Empereur sur le Niémen. Il a six fils, bateliers, fiers de l'avantage de ramer dans ce radeau. D'un autre côté, la mère

Lajoie, vivandière, a six filles, toutes de pères et de pays différens. Les six filles de la vivandière ont pour amans les six bateliers. Toute cette joyeuse famille s'abandonne à l'ivresse que lui inspirent nos victoires et la paix, qui en est le résultat, en célébrant à-la-fois les six mariages.

Le rôle le plus plaisant est celui de Brunet, marchand de tisanne dans le camp. Sa tisanne ne fait pas fortune auprès de nos braves, on le renvoie aux Anglais. Le marchand de tisanne chante une ronde fort gaie, dont le refrein est :

Il ne faut pas dire : fontaine
Je ne boirai plus de ton eau.

Tous les couplets ont été vivement applaudis, et la plupart redemandés ; entr'autres celui-ci :

Air : *Voilà bien ces lâches mortels !*

Simple ouvrier, fier conquérant,
Modèle du prince et du sage,
Amis, pourquoi Pierre-le-Grand
Ne peut-il juger notre ouvrage ?
Si ce roi, qui fut charpentier,
Portait encor le diadême,
Pour le bonheur du monde entier,
Il eut fait le radeau lui-même.

On ne peut s'empêcher d'admirer la décoration du fond. C'est le tableau fidèle des bords du Niémen.

Le Tocsin, comédie villageoise en un acte, de M. *de Rougemont.*

(8 *septembre.*)

Deux jeunes étourdis échappés de la capitale, s'amusent à faire l'amour à deux villageoises fort simples, qu'ils parviennent à enjoler par leurs grands airs. Elles acceptent un rendez-vous pour le soir, sous l'espoir du mariage. Pour ménager à leurs plaisirs la solitude nécessaire, les deux hommes à bonne fortune font retentir une cloche qu'on a coutume de sonner en cas d'alarme ; mais l'oncle, prévenu de ce rendez-vous par ses nièces elles-mêmes, vient troubler la bonne-fortune de ces messieurs ; tout le village s'assemble à la porte de la grange où est le rendez-vous, et on ne veut les en laisser sortir qu'à la charge d'épouser. Ils y consentent ; mais les villageoise ne veulent pas d'eux, et reviennent à leurs amans, qui sont deux bons rustres. On laisse aux jeunes étourdis la liberte de se retirer à la condition d'abandonner chacun cent écus, pour servir de dot aux deux fiancées.

Brunet est fort plaisant dans cette pièce ; il remplit le rôle d'un petit maître nommé Poulet ; ce nom donne matière à plusieurs calembourgs.

On distingue dans cette petite pièce de l'esprit et plusieurs jolis couplets, qui ont été redemandés.

L'Intrigue en l'air, vaudeville en un acte, de M.... (5 *Octobre.*)

L'intrigue est fort peu intriguée, et se réduit à un père qui veut marier sa fille à un imbécille et qui finit par la donner à celui qu'elle préfère. Le père Bouteux, maître maçon, a distingué Jean parmi ses ouvriers : il lui propose de lui accorder la main de sa fille Fanchette, Jean sourit à cette proposition, mais Fanchette aime Justin, jeune charpentier du village. Les amans se voient malgré la défense de leur père, car Justin, sous prétexte de scier une longue pièce de bois, est monté jusqu'auprès de la croisée de sa belle, tandis que Jean est au-dessous et ne s'apperçoit de rien. Cependant Fanchette est sur le point d'épouser Jean ; tout est prêt, le notaire est là. Le père Bontems entonne une ronde ; Jean va s'assoir sur une pierre que les maçons enlèvent par le moyen d'une grue et par le conseil de Justin. On le laisse suspendu en l'air jusqu'à ce qu'il ait renoncé à ses prétentions sur Fanchette.

Cette pièce, qui avait d'abord éprouvé une chûte sur un plus grand théâtre, a été médiocrement goûtée par leshabitués de la salle des Variétés.

Une Heure de folie, comédie en un acte, mêlée de couplets, de M. *Désaugiers.* (15 *Octobre.*)

Dercour, jeune évaporé, a contracté des

dettes, il ne sait comment s'acquitter. Son père veut le marier à une demoiselle Dolban, à laquelle il préfère la jeune et jolie Henriette. Pour réussir à payer ses dettes et épouser celle qu'il aime, notre jeune étourdi ne trouve rien de mieux que de se faire passer pour fou, et il s'y prend si bien que son père, son médecin et son maître de danse sont dupes du stratagême; cette scène fournit plusieurs quiproquo fort divertissans. Cependant Henriette fait tenir à son amant une lettre de change avec laquelle il paie ses dettes. Mademoiselle Dolban, informée de la folie de Dercour, refuse de se marier à un extravagant; enfin le prétendu fou parvient à faire signer à son père une promesse de mariage qu'il fait à Henriette, et délivré de ses créanciers, il désarme la sévérité de son père, qui consent à l'union tant souhaitée.

Cette petite pièce, écrite en vers, est semée de couplets très-agréables. On se doute bien que le fonds n'a pas le mérite d'être neuf; mais ce qui est certain, c'est que *Une Heure de Folie* est une heure de gaîté pour les spectateurs. Voici un des couplets redemandés :

Le médecin en quittant Dercour,

Ce malade là m'inqniète,
Hier je désespérais de lui,
Mais de ma dernière recette
J'espère beaucoup aujourd'hui.
Oh ! je mettrai le mal en fuite,
Ou, morbleu ! je saurai pourquoi.

S'il meurt, je reviens tout de suite,
Et vous pouvez compter sur moi.

On a sur-tout remarqué celui que chante Dercour, en apprenant que Mlle. Dolban le traite de fou :

Jusqu'à perdre l'esprit pour vous,
Prétendant que je vous adore,
Vous me mettez au rang des fous ;
Mais ce n'est pas l'instant encore.
Pour en parler si lestement,
Attendez qu'un contrat nous lie,
Et c'est alors qu'en me nommant,
Vous pourrez dire hardiment
Je tiens son brevet de folie.

Nicaise, vaudeville en 1 acte, de M. *Ernest.* (8 *novembre.*)

Cet ouvrage fut représenté sur le théâtre des Jeunes-Artistes, où il avait été reçu avec beaucoup de bienveillance. Il n'en a pas été de même sur celui des Variétés : il a été jugé comme il le méritait, et le parterre, las des sermons d'un Nicaise qui voulait lui débiter de la morale, en a fait fait justice, en le faisant disparaître au bruit des sifflets.

L'Heure du berger, vaudeville en un acte, de M. (10 *novembre.*)

Ce vaudeville peut aller de pair avec

Nicaise; aussi a-t-il eu le même sort. Il est impossible de rassembler plus de niaiseries et plus de prétentions. Ce sont des bergers qui parlent en paysans et qui chantent en petits-maîtres. On a cru reconnaître beaucoup de couplets extraits du *Vélocifère grammatical*. Dans toute la pièce il n'y a pas une idée, une situation, ni même un couplet raisonnable.

M. Désortolans, vaudeville en 1 acte, de MM. *Chazet* et *Sewrin*.

(15 *novembre*.)

La scène représente l'intérieur d'un théâtre : on y voit le couloir des loges et plusieurs personnes qui causent dans le foyer, en attendant l'heure du spectacle. On attend M. Désortolans qui arrive de Périgueux, et ne veut pas passer sa soirée sans voir le théâtre. Son rival, et la jeune personne que Désortolans doit épouser, dressent leurs batteries pour le mystifier. On s'arrange pour lui tendre des piéges jusques dans sa loge. Un valet déguisé en femme lui fait des agaceries, Désortolans y répond; son rival, placé dans une loge, lui fait une querelle; le beau-père s'en mêle. Désortolans se trouve fort embarrassé; mais un incendie vient à propos à son secours : il fuit à toutes jambes; son rival le supplante et il repart pour Périgueux.

Désortolans ne fut pas un morceau assez délicat pour le théâtre des Variétés; plu-

sieurs Périgourdins qui s'y étaient invités ont prétendu que le mets ne valait pas les truffes que produit leur pays ; ils ont fait justice de la pièce, en congédiant un compatriote aussi bête et aussi indigne d'eux.

Quelques couplets ont cependant été redemandés, entr'autres le suivant, dont la vérité a été reconnue par tous ceux qui sont obligés de voyager par les voitures publiques.

Air *des Visitandines.*

Par-tout il faut donner pour boire,
Pour boire au garçon du logis ;
Il faut encor donner pour boire
Aux cochers qui sont déjà gris.
Enfin de pour boire en pour boire,
En voyageant on peut juger
Qu'on n'aurait plus rien pour manger,
A force de donner pour boire.

ROMAINVILLE, OU LA PROMENADE DU DIMANCHE, vaudeville en 1 acte, de MM. *Sewrin* et *Chazet.*

(30 *novembre.*)

M. Pepin, marchand de lunettes, quai des Morfondus, est une espèce d'imbécille qui suit sa femme à la promenade, le parapluie sous le bras, les poches pleines de bouteilles ; tenant d'une main les provisions dans une serviette, et de l'autre, Coco-Pepin son fils, âgé de cinq ou six

ms. Dans cet état, et sous le costume le plus bizarre, arrive M. Pepin à Romainville avec sa chère moitié, femme très-acariâtre et aussi ridicule que son époux. Ils ont une nièce à marier. La promenade fournit quelques scènes relatives à ce mariage : une réconciliatron entre les époux qui s'étaient brouillés, et une situation d'un pathétique burlesque.

Cette pièce a obtenu du succès par le jeu de Brunet et celui de Mad. Baroyer. Il serait difficile d'offrir une charge plus grotesque que la personne de M. Pepin représenté par Brunet.

THÉATRE DE LA PORTE S.-MARTIN

Ce Théâtre, supprimé par le décret impérial du 8 Août 1807, avait fait son ouverture le 27 Septembre 1802. On y jouait le Mélodrame, la Comédie et la Pantomime mêlée de danse.

Parmi les acteurs et actrices distingués qu'offrait ce Théâtre au moment de sa clôture, le 15 Août 1807, on remarquait sur-tout,

Dans la Comédie.

Messieurs.	*Mesdames.*
Bourdais.	Descuiller.
Fusil.	Rose.
Talon.	Bellement.
Adnet.	Potier.
Dugrand.	Adèle.
Philippe.	Regnier.
D'Herbouville.	Bourdais.
Dugy.	Fusil.
Lefebvre.	
Melchior.	
Charlys.	

Dans la Danse.

MM. Eugène Hus, maître de ballets.

Premiers.

Messieurs	*Mesdames*
Morand.	Quériaux.
Spitalier.	Caroline Soissons.
Mérante.	Aline.
Robillon.	Doutreville.
Soissons.	Degville.
Degville.	Agathe.

Nota. Nous avons donné, dans le *Mémorial dramatique* de l'année dernière, le *Précis historique sur ce Théâtre.*

THÉATRE DE LA PORTE S.-MARTIN.

Les Illustres Fugitifs, pantomime en 3 actes, de MM. *Eugène Hus* et *Bignon*, musique de M. *Alexandre Piccini.* (8 *janvier.*)

Le comte de Ludowigtz faussement accusé de conspiration par un duc, son ennemi, fuit avec son épouse et son fils. Il trouve un asyle sous la chaumière de bons et sensibles paysans ; mais sa femme et son fils sont arrêtés : le spectateur partage tous les dangers de ces illustres proscrits, on s'attendrit aux alarmes de la tendresse maternelle. Au second acte, on voit la mère et le fils prisonniers dans un château. Les bons paysans y arrivent et déposent une caisse d'oranger dans laquelle Ludowigtz est enfermé ; il en sort pour embrasser sa femme et son fils, mais il est reconnu et arrêté. Au troisième acte, Ludowigtz est parvenu à monter au sommet de la tour qui le renfermait : les bons paysans viennent encore à son aide : ils abattent un arbre voisin, qui va tomber sur les crénaux du château. Ludowigtz profite de ce bienfait et se sauve. Au même instant des pirates attaquent le fort et détruisent la tour. Le duc avait eu or-

re de l'empereur de rendre la liberté à Radowigtz ; persuadé que son ennemi est enseveli sous les ruines de la tour il proclame sa grace ; mais le comte reparaît, et le duc reçoit le prix de sa perfidie.

Cette pantomime a obtenu un succès complet et mérité. Les incidens ont offert beaucoup d'intérêt; les talens des premiers sujets s'y sont développés avec avantage, sur-tout celui de Mad. Quériau, dont le jeu naturel et plein d'expression a fait universellement plaisir.

Caroline de Rosenthal, drame en 5 actes, de Mad. *de Beaunoir*.

(13 *janvier.*)

Caroline de Rosenthal est forcée par son père d'épouser un homme qu'elle déteste : traînée à l'autel elle tombe évanouie, et est enlevée par Frédéric son amant, qui la conduit dans une auberge voisine de Strasbourg. Le père poursuit les deux fugitifs, retrouve sa fille, qu'il maudit, et atteint le ravisseur, qu'il est sur le point d'immoler à sa fureur ; mais grace au babil de l'hôtesse, à l'adresse de Fritz, son gendre, et à l'intervention d'un pasteur vertueux, le père est désarmé, il révoque sa malédiction et finit par se rendre aux vœux des deux jeunes amans.

Ce drame est du genre le plus pathétique ; le plan est bien dessiné, le dialogue facile et le style pur et soigné ; mais le

caractère du père est d'une férocité quelquefois exagérée, et sa conduite est plus propre à révolter qu'à toucher. La pièce d'ailleurs a été fort bien jouée et a obtenu un succès complet.

JEAN DE PARIS, mélodrame en 3 actes, de M. *Marsollier*. (26 *février*.)

La main de l'infante Eléonore avait été promise à Jean Ier., roi de France. Le monarque, sous le nom de Jean, bourgeois de Paris, se rend en Espagne pour réclamer l'exécution de cette promesse; il est croisé en route par Edouard, roi d'Angleterre, qui a les mêmes prétentions. Jean, rival généreux, régale Edouard somptueusement. Grande surprise, en voyant un simple bourgeois faire autant de dépenses; force plaisanteries, force quolibets, enfin une mystification complète. En dernier résultat on arrive, on se présente de part et d'autre, on est deviné malgré l'*incognito*. Le roi Jean, preux chevalier, jeune et galant, obtient la préférence sur le vieil Edouard, qui, rival débonnaire, s'exécute et abandonne tous ses droits.

Cette pièce, qui, au total, a offert de l'originalité, et un beau spectacle en costumes, en décors et en ballets, peut être considérée comme une débauche d'esprit d'un auteur ingénieux, qui a fait des ouvrages plus importans et plus estimés.

ROMULUS, mélodrame en trois actes, de M. *Lamey*. (29 *mars*.)

Romulus, occupé à tracer sa ville, à faire élever sur le mont Palatin les premiers monumens de cette ancienne capitale du monde, s'attache à réunir sous sa domination différentes bandes éparses qu'il joint à son peuple de pasteurs. Investi de toute l'autorité, par le consentement de Rémus son frère, il travaille à repousser les hordes de brigands qui infestent les rives du Tibre, et à célébrer ses victoires par des fêtes dédiées à Palès. Il lui reste encore quelques momens, qu'il consacre à l'amour que lui inspire la belle Hersilie, fille du roi de Tarente.

Menacé d'une attaque de la part des Volsques, il rassemble ses guerriers, auxquels se réunit Vulpario, qui n'est autre que le père de Romulus et l'époux de Rhéa Silvia, dont la fin tragique est attribuée à Amulius, roi d'Albe. A son départ, il confie à Rémus le gouvernement de la ville et la défense d'Hersilie. Bientôt, vainqueur de ses ennemis, il s'apprête à rentrer dans Rome, quand il apprend l'enlèvement d'Hersilie et de Rémus, qu'un parti d'Albins a surpris. Son frère va périr par les ordres d'Amulius; mais Romulus pénètre dans Albe à la tête de ses troupes, s'empare du tyran, délivre Rémus et Hersilie, et nomme roi du pays Numitor, son aïeul.

Ce mélodrame a mérité, sous tous les rapports, d'être distingué; l'auteur s'est

frayé une route nouvelle et a parfaitem[ent] réussi. Ce sujet héroïque a été traité a[vec] élégance, tous les rôles sont bien trac[és], le style est coulant, rapide et riche [de] belles pensées ; la musique, d'une com-position très-soignée, est de M. *Piccin[i]*; les ballets, de M. *Eugène-Hus*, so[nt] traités avec infiniment de goût, et les dé-corations font le plus grand honneur à M. *Mathis.* Cet ouvrage a été joué avec beaucoup d'ensemble par les premiers ac-teurs de ce théatre. Le rôle de Romulus a été rendu avec beaucoup de force et de noblesse par M. Philippe.

MONBARS L'EXTERMINATEUR, mélodrame en trois actes, de MM. *Aubertin* et *Bosquier-Gavaudan.* (1er. *mai.*)

Le lord Belloway, réduit au désespoir par l'injustice et la cruauté du lord Mor-ton, s'est fait flibustier sous le nom de Monbars, et s'est acquis par son courage indomptable le nom d'*Exterminateur.* Dans le cours de ses expéditions il descend dans l'île de St.-Domingue, il y voit Adèle, fille d'un riche cultivateur, et, sous le nom de Frédéric, il parvient à s'en faire aimer. Obligé de retourner vers la troupe dont il est le chef, il délivre une flotte nombreuse attaquée par les anglais, et fait prisonniers sa maîtresse avec son père et une partie de la famille, fort surprise de trouver un chef de flibustiers dans ce Frédéric à qui

lle avait donné l'hospitalité. Monbars les fait traiter avec tous les égards possibles. L'amiral anglais est seul l'objet de ron ressentiment. Que n'éprouve-t-il pas quand il sait que c'est lord Morton, l'auteur des désastres de sa famille? Son premier mouvement est de penser à la vengeance; l'honneur le retient; il ne pense plus qu'au désir d'obtenir la main d'Adèle; mais le titre de chef de flibustiers est, aux yeux du père, un obstacle insurmontable. Monbars qui rougissait lui-même de sa profession, ne craint pas d'y retourner, il abandonne à son équipage un immense butin; il redevient lord Édouard Belloway, et sous ce titre ne trouve plus d'obstacle à son bonheur.

Ce mélodrame a obtenu quelque succès, il a été bien monté, et le rôle de Monbars fort bien joué par Philippe. Deux autres rôles ont été rendus d'une manière très-comique par Bourdais et Talon.

FRÉDÉGONDE, mélodrame en trois actes, de M.*** (25 *juin.*)

Le jeune Merovée, fils de Chilpéric, que Frédégonde son épouse a fait périr, est épris d'un violent amour pour Brunehaut, reine d'Austrasie. Frédégonde, instruite de ces amours, n'oublie rien pour les troubler; elle fait renfermer dans une tour obscure Brunehaut avec son fils Sigebert. Un jeune page essaie de sauver l'enfant, et la

descend dans une corbeille ; mais l'enfant tombe entre les mains des gardes, et est porté à Frédégonde. Merovée est plus heureux, il pénètre par un souterrain dans la prison de Brunehaut et l'enlève. Ils entrent dans un temple, où ils reçoivent la bénédiction nuptiale : mais de nouveaux malheurs les attendent, Frédégonde veut faire assassiner le fils de Brunehaut, qui ne doit son salut qu'à la pitié d'un brigand chargé de l'exécution. Bientôt Merovée et Brunehaut tombent eux-mêmes dans les mains de leur cruelle ennemie : ils paraissent prêts à périr, lorsque le grand-référendaire reçoit une lettre de Gontran, roi de Bourgogne, qui lui ordonne de déposer contre Frédégonde, de s'emparer de sa personne et d'approuver le mariage de Merovée avec Brunehaut.

Cet ouvrage est intéressant, il offre plusieurs situations touchantes ; mais le dénouement est trop froid et très-peu conforme à l'histoire.

LES SAUVAGES DE LA FLORIDE, ballet-pantomime en 3 actes, de M. *Henry*, musique de M. *Darondeau*.

(6 *juin*.)

La plupart des situations de ce ballet est empruntée du célèbre roman d'Atala. Un jeune prisonnier de guerre est condamné par les Caraïbes à être brûlé vif. Omaï, son amante, jeune Floridienne,

vient à son secours et le délivre. Après avoir éprouvé dans leur fuite à travers les forêts les fatigues et les plus grands dangers, ils sont enfin réunis par les nœuds du plus tendre hymen.

Ce ballet a obtenu un grand succès, quoi qu'il ne soit pas sans défauts. La marche en est trop méthodique, et n'a pas tout l'intérêt qu'on eut desiré. La musique a fait généralement plaisir, elle est toujours en harmonie avec les situations. Rien n'a été négligé pour les costumes et les décors, qui, par leur fraîcheur et leur beauté, ont beaucoup contribué à l'agrément de ce spectacle. Madame Quériau, mademoiselle Caroline et Mérante se sont fait distinguer avec avantage dans ce ballet.

La Cause célèbre, ou la Femme enterrée vivante, drame en 4 actes de mademoiselle *Hordé*. (15 *juillet*.)

Mademoiselle de Rianval a été aimée de Saint-Fulgence, jeune homme distingué par mille qualités estimables, mais peu favorisé de la fortune. L'inclination des deux amans a été approuvée par le père et la mère de la demoiselle, et le mariage devait se conclure sous les plus heureux auspices. Un ami de Saint-Fulgence, nommé Rostaing, arrive à Ausbourg; il est reçu chez M. de Rianval, il captive son amitié: bientôt l'absence de Saint-Fulgence lui permet d'aspirer à la main de mademoiselle

de Rianval. Il est riche, tout parle en sa faveur, on le prend pour gendre, et mademoiselle de Rianval, obligée de sacrifier son amour pour Saint-Fulgence, devient madame de Rostaing. Son amant, désespéré en apprenant cette nouvelle, prend le parti de s'éloigner; mais entraîné par un penchant irrésistible, il revient à Ausbourg, et la première nouvelle qu'il reçoit en arrivant est celle de la mort de madame de Rostaing. Toute la ville a suivi ses obsèques: il demande le lieu de la sépulture, il y court, enlève la terre qui la couvre, et par un bonheur inoui, il s'apperçoit qu'elle respire encore; bref il la rend à la vie. Madame de Rostaing va chez son père; son époux la redemande, elle refuse de le revoir; il la cite devant les tribunaux. Après avoir entendu dans leurs plaidoyers M. Candor, avocat de madame Rostaing, et M. Loquace, celui de son époux, le tribunal ajourne le jugement à huitaine. L'accusation d'inhumation anticipée, faite par l'avocat de madame Rostaing, a frappé son époux et M. de Rianval. Rostaing, excédé de tant de dégoûts, prend un poison subtil; il arrive mourant près de sa femme, qui vient d'abjurer en faveur de son père tout sentiment d'animosité. Madame de Rostaing consent à se réunir à son époux, mais il n'est plus tems; il expire en mettant la main de son épouse dans celle de Saint-Fulgence.

Le fonds de ce drame comporte beaucoup d'intérêt; l'auteur pouvait en tirer un plus grand parti en multipliant davan-

tage les incidens : il a été fort bien joué, et a obtenu du succès.

Les Deux Petits Savoyards, ballet-pantomime de M. *Henry*.
(26 *juillet*.)

Le sujet de ce ballet est assez connu pour que nous n'en donnions pas l'analyse; il est pris de l'opéra-comique des *Petits Savoyards*. M. Henry en transformant cet opéra en ballet-pantomime, a imaginé une foule de détails et d'incidens comiques qui ont beaucoup fait rire les spectateurs. Une grande partie du mérite de ce ballet est dans l'exécution. Les rôles des deux Savoyards ont été confiés à deux actrices en possession de plaire au public, mesdames Quériau et Caroline-Soissons. On a remarqué avec plaisir la beauté des décors; ils sont de la composition de MM. Mathis et Desroches.

Le Batelier de Saint-Cloud, vaudeville en un acte, par MM. *Decour* et *Aude* neveu. (11 *août*.)

Cette petite pièce, qui a pu être regardée comme le chant du cygne, a précédé de quelques jours la clôture de ce théâtre. Le plan et l'intrigue sont fort peu de chose; mais on y trouve de l'esprit et de la gaîté. Les auteurs ont encadré avec goût plusieurs

couplets heureux. On a redemandé le suivant, chanté par le batelier de Saint-Cloud :

Air de la Fanfare de St.-Cloud.

Enfin l'calme et l'abondance
Vont renaître parmi nous,
Et du bonheur de la France
Je n'aurons plus de jaloux.
J'n'aurions plus d'ennemis sur terre,
Si z'un beau jour tout-à-coup,
J'pouvions prendre l'Angleterre
Dans les filets de St.-Cloud.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

Ce Théâtre, celui des Boulevards qui a le plus constamment mérité l'attention et la faveur du public, fut créé par Audinot, qui débuta à la Comédie Italienne le 3 janvier 1764, et s'y acquit une grande réputation dans les rôles à tablier ; *mais ayant eu à se plaindre d'un passe-droit qu'on lui fit, il quitta ce théâtre à la clôture de 1767.*

En 1769, *Audinot loua une loge à la Foire Saint-Germain, et y plaça* les Bamboches, *ou* Comédiens de bois, *qui représentaient les figures, assez bien imitées, des divers acteurs de la Comédie Italienne. La nouveauté de ce spectacle et la ressemblance des personnages, piquèrent la curiosité du public ; on venait en foule voir à ce spectacle des comédies et des opéras. Le succès fut complet, et Audinot retira de grands bénéfices de cette entreprise, qu'il reprit, après la clôture de la Foire, dans la salle qu'il avait fait construire sur le boulevard du Temple. Il avait acheté, dès le commencement de cette même année* 1769, *la portion de terrain qu'elle occupe, et en fit l'ouverture au mois de juillet. Il ajouta alors à ces comédiens*

de bois de petits ballets d'action. Mais Audinot ayant senti que ce genre de spectacle ne pourrait pas continuer long-tems, lui en substitua un autre à Pâques 1770. Ce fut à cette époque qu'il donna à son théâtre la dénomination d'Ambigu-Comique, qu'il porte encore aujourd'hui.

Audinot remplaça ses marionettes de bois par des enfans de l'âge le plus tendre, auxquels il faisait représenter des scènes épisodiques ; et c'est alors qu'il mit sur sa toile cette inscription ingénieuse : SICUT INFANTES AUDI NOS, qui, depuis, a du paraître déplacée.

Audinot fut secondé dans son entreprise par Arnoult, qu'il s'associa ensuite. Leur société dura jusqu'au 1er. janvier 1785, époque à laquelle l'Opéra leur ôta ce spectacle, et accorda ce privilège avec un bail, à MM. Gaillard et Dorfeuille. Mais dès le 14 octobre de la même année, Arnoult et Audinot traitèrent avec les privilégiés, qui leur firent une rétrocession de leur bail.

L'exploitation de ce spectacle eut lieu d'abord dans la salle des Variétés du Boulevard, mais le mois suivant les cessionnaires revinrent occuper leur ancienne salle, qu'ils firent reconstruire en 1786, et à laquelle ils donnèrent la forme sous laquelle nous la voyons aujourd'hui. L'ouverture s'en fit le 30 septembre de la même année. Ils passèrent le tems de cette reconstruction,

tant à la Foire Saint-Germain qu'à la salle des Élèves de l'Opéra.

La société administrative d'Audinot et d'Arnoult subsista jusqu'au 20 avril 1795 ; à cette époque, ils cédèrent le restant de leur jouissance, qui était de quatre ans et neuf mois, à différens artistes de leur théâtre, dont Picardeaux était le chef.

Au 1er. janvier 1800, époque de la cessation du bail, finit aussi la société de Picardeaux. Audinot resta seul propriétaire de la salle.

Depuis qu'Audinot et Arnoult avaient abandonné la direction de l'Ambigu-Comique, ce théâtre était tombé dans un tel degré de détérioration, qu'il paraissait difficile de le relever ; mais M. Corsse a donné une nouvelle preuve de ce que peuvent l'activité et le bon ordre réunis aux talens et aux connaissances administratives. Ce théâtre est aujourd'hui aussi florissant que dans les beaux jours de l'administration d'Audinot.

Noms des Acteurs et Actrices de ce Théâtre.

Messieurs.	
Corsse.	Millot.
Raffile.	Révol.
Vignaux.	Barthélemy.
Tautin.	
Dumont.	*Mesdames.*
Joigny.	Lévesque.
Grévin.	Lagrenois.
Defresne.	Delaporte.
Melcour.	Philibert.
Martin.	Hugens.
Delaporte.	Leroi.
Stocklei.	Alerme.
Saint-Clair.	Millot, *pour les rôles d'enfans.*

Danse.

Messieurs.	*Mesdames.*
Vincent.	Gérard.
Thyri.	Desgrois.
Millot.	

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

ABDALLA, mélodrame en trois actes, de M. *Germain*, musique de MM. *Quaisain* et *Morange*. (13 *janvier.*)

Abdalla est un usurpateur sur lequel Ismaël, roi de Cesarée, veut reprendre la ville d'Abylène. Abdala, redoutant la force de son ennemi, projette de le faire assassiner lâchement. Sélim, jeune croyant, lui paraît propre à commettre ce grand crime. Sélim, fils adoptif d'un simple pâtre, est l'époux de Zobéïde; Abdala fait enlever Zobéïde, et persuade à Félim qu'Ismaël est l'auteur de cette violence; il exalte son imagination, et pour achever de le séduire, il lui fait voir, dans un songe provoqué avec art, le paradis de Mahomet, et son épouse au milieu de mille houris célestes. Il se persuade qu'il ne peut la rejoindre qu'en mourant : la douleur, le fanatisme, tout égare sa raison, il brûle de se venger d'Ismaël. Il part pour le camp ennemi; Abdalla lui donne une lettre qu'il le charge de remettre au roi de Cesarée, en lui recommandant de le poignarder au moment où il la lira. Arrivé au camp d'Ismaël, il éprouve un sentiment qu'il ne peut définir : enfin le désir de se venger l'emporte, il veut le frapper,

mais son bras sert mal sa fureur ; il est arrêté, et le riche poignard dont il est armé dévoile qu'il est le propre fils d'Ismaël, et qu'il allait égorger son père. On livre alors une bataille sanglante à l'usurpateur, qui succombe, et Sélim retrouve Zobéïbe, avec un père qui ne veut plus que son bonheur.

Cet ouvrage est bien conduit, l'action ne languit jamais, plusieurs scènes sont d'un genre neuf et extraordinaire ; le spectacle est riche, pompeux et digne de piquer la curiosité. Les ballets sont très-bien exécutés, ils sont de la composition de M. Richard ; les combats, de la composition de M. Martin ; ont fait généralement plaisir : enfin, ce mélodrame a obtenu un succès complet.

Adrienne de Courtenay, mélodrame en 3 actes, de M..... (17 *Février.*)

Ferdinand, comte de Flandres, qui, étant allié des Auglais, a perdu la fameuse bataille de Rovines, contre Philippe-Auguste son suzerain, revient dans ses états, dont il reprend le gouvernement, qui avait été confié à sa sœur Aliénor. A son arrivée, il est informé d'une prétendue conspiration, tramée par le comte Henri, pair de Flandres, et supposée par Aliénor, qui, éprise du comte, veut, en le sauvant, le forcer à l'hymen par la reconnaissance ; mais Henri est engagé par des liens secrets avec Adrienne de Courtenay. La sentence

de mort vient d'être rendue par le tribunal : envain Aliénor emploie tous les moyens pour vaincre la résistance du comte Henri, envain elle fait disparaître Adrienne au milieu d'un incendie ; le comte reste inébranlable et s'apprête à mourir. Cependant Ferdinand, qui s'est fait instruire plus particulièrement des faits, entend diverses dépositions, et principalement le témoignage de sir de Craon, protecteur d'Henri. Dans une entrevue avec Adrienne, il découvre que celle-ci est sa fille, issue de son mariage avec Eléonore de Courtenay, qui, pendant la captivité de son époux, s'était retiré et avait fini ses jours dans l'abbaye des Bois. Un combat à outrance, soutenu par Argobert contre un certain Truzelin, auteur de toute la machination, et où ce dernier succombe, achève de désiller les yeux de Ferdinand. Aliénor se repent et obtient son pardon. Ferdinand ratifie le mariage d'Henri et d'Adrienne de Courtenay.

Cet ouvrage, bien écrit, bien monté et parfaitement joué, a obtenu beaucoup de succès.

BAUDOUIN, COMTE DE PROVENCE, OU LE RETOUR DES CROISADES, mélodrame en 5 actes, de M. *Mardelle*. (19 *mars*.)

Baudouin, comte de Provence, avant son départ pour les croisades, avait confié le gouvernement de ses états au sir Angilbert, son ami. Milon, un des vas-

seaux du comte, est parvenu pendant l'absence de son souverain à usurper l'autorité, dont il a délégué une partie à Béroald son complice. L'épouse de Baudouin, victime des deux traîtres, a perdu la vie. Ses deux enfans ont été sauvés par Angilbert, qui finit par tomber lui-même au pouvoir des conspirateurs, et qui est resserré dans une étroite prison. Argant, écuyer d'Angilbert, l'a supplée dans la conservation des deux héritiers de Baudouin, Alexide et Roger, qui a été déguisé sous le nom de Réginald. Plusieurs années se sont écoulées, lorsque Baudouin, devenu aveugle et long-tems retenu en captivité chez les Sarrazins, est rendu à la liberté. Suivi de Marcel, simple paysan, et travesti lui-même sous un vêtement grossier, il arrive dans sa capitale; mais il est bientôt reconnu par Béroald, confident de Milon, qui le fait arrêter, et qui se dispose à le faire périr avec Angilbert. Sur ces entrefaites, Roger, à qui on a révélé le secret de sa naissance, arme un puissant parti, défait les rebelles et sauve la vie à son père et à son ami.

Ce mélodrame est chargé de nombreux incidens qui se nuisent par leur multiplicité; mais on y remarque des scènes bien faites et des détails intéressans; d'ailleurs ce sujet est traité avec la dignité et la pompe qu'il comporte, et joué avec beaucoup de talent par les meilleurs acteurs de la troupe. Il faut ajouter qu'on doit des éloges pour la musique à MM. Morange et Quaisain, et à M. Richard pour les ballets.

Les Suites d'un Duel, comédie en trois actes, de M. *René-Perrin*. (11 *avril.*)

Deux officiers prussiens amis, et servant dans le même corps, l'un Adolphe, fils d'un duc très-puissant, l'autre nommé Léon, ont eu une querelle pour le commandement d'un poste. Léon insulté, provoqué, est obligé de repousser l'injure: il se bat contre son ami et le renverse mourant. Il fuit et trouve un asyle en Saxe, chez le duc père d'Adolphe, qui ignore le malheur arrivé à son fils, et qui destine la main de sa fille à ce même Léon, dont Adolphe lui a fait un portrait avantageux. Le fugitif, caché sous le nom de Renold, se disant fils d'un négociant de Berlin, est en proie aux inquiétudes et aux remords; il est sur le point de se trahir lorsqu'Adolphe revient chez son père, pardonne à son ami qu'il avait provoqué, et scelle la réconciliation en obtenant du duc l'union de Léon avec sa sœur.

Cette pièce est plutôt un vrai drame qu'une comédie. L'ouvrage comporte de l'intérêt, et le style a de la chaleur : il a obtenu du succès. Il est bien joué par MM. Vigneaux, Joigny, Dumont, etc.

Le Faux Alexis, mélodrame en 3 actes, paroles de M. *Caignez*. (8 *mai.*)

Alexis, fils de Pierre-le-grand, a été

condamné à mort par son père. Après la mort de l'Empereur, un nommé Pougalcheff, profitant de la ressemblance qu'il avait avec Alexis, et soutenu par un parti puissant, se fit proclamer Czar, et eut soin d'attacher à sa cause les Cosaques.

Pougatcheff ayant pris le nom d'Alexis, s'empare de la ville de Smolensko, défendue par Zamoschi, qui tombe lui-même au pouvoir du vainqueur, ainsi que sa fille Adelna. Le faux Alexis est épris des charmes de la princesse, et lui propose d'accepter le titre de son épouse; elle lui répond qu'elle lui préférerait le dernier de ses cosaques. Humilié d'un pareil refus, il lui présente un de ses soldats nommé Ourskoff : Adelna est révoltée d'un pareil outrage; mais si elle n'obéit pas, l'ordre est donné de mettre Zamoski à mort; le troisième coup de canon doit décider de son sort. Adelna cède enfin au désir de sauver son père, et Ourskoff la reçoit des mains de son général. Mais cet homme, d'un extérieur si dur, conçoit le dessein de sauver la princesse et de démasquer le faux Alexis. Zamoski s'est échappé, et parvient à rejoindre le camp des Russes; bientôt Pougalcheff est fait prisonnier, et renvoyé devant l'impératrice pour qu'elle prononce sur son sort. Ourskoff ramène Adelna vers son père, et par ce trait gagne l'amitié du comte, dont il a sauvé la fille.

Ce mélodrame est un de ceux qui ont fait le plus de plaisir; il est rempli d'intérêt, et a été fort bien joué.

Les Francs-Juges, mélodrame en quatre actes, de M. *Lamarteillière*.

(17 *juin*.)

Conrad de Thuringe, membre de la ligue des Francs-Juges, est le principal personnage de la pièce ; il est à-la-fois assassin et victime. Son beau-frère Hermann, qui a servi dans la Palestine, revient en Allemagne. On l'accuse auprès des Francs-Juges d'avoir attenté aux jours du comte de Wisbaden. Le tribunal désigne alors Conrad pour poignarder Hermann. Déjà les deux beaux-frères se sont vus. Conrad a serré Hermann sur son cœur ; mais à peine a-t-il appris la décision des Francs-Juges, que, sans égard pour les droits du sang et de l'amitié, il lui porte plusieurs coups d'épée et le laisse pour mort sur la place. Bientôt, déchiré par le remords, et poursuivi par la famille d'Herman, il avoue son crime et jure d'expier ses forfaits en immolant à sa vengeance les Francs-Juges. L'infortuné Hermann, dont les blessures ne sont pas mortelles, lui apparaît à cet instant, il pardonne à Conrad et jure avec lui de s'unir au duc de Saxe pour punir la ligue de ces assassins. Les Francs-Juges, prévenus de ce qui s'est passé, font comparaître devant eux Conrad. Son arrêt de mort est prononcé ; on proscrit également Albert, duc de Saxe. Mais ce souverain se découvre, et l'on reconnaît qu'il est parmi les Francs-Juges eux-mêmes, et que, sous des habits empruntés, il était parvenu à se

mêler à leurs délibérations. On se dispose à fondre sur lui ; mais une troupe armée commandée par Hermann, pénètre dans la caverne, se saisit des Francs-Juges, et met fin aux proscriptions de ce tribunal féroce.

Ce mélodrame a eu du succès. Il ne manque pas d'intérêt, plusieurs scènes offrent des situations fortes qui arrachent des larmes aux spectateurs. La musique en est très-agréable ; elle est de M. Quaisin, et les ballets sont de M. Richard.

LA GAÎTÉ FRANÇAISE, vaudeville, de MM. *René-Perrin* et *Michel*.

(4 *août*.)

La scène se passe à la Rapée. On y attend la publication de la paix, les bateliers se préparent à la célébrer. Bientôt la nouvelle tant desirée arrive : la joie est générale ; cependant, pour la rendre plus complète encore, on voudrait bien revoir deux jeunes gens qui ont servi dans la guerre précédente, et qui servent encore dans la garde de l'Empereur. Ils arrivent : c'est une fête pour toute la Rapée. Ils ont mérité par leur conduite des distinctions honorables. Le père de l'un est un vieillard très-peu disposé à croire aux brillantes destinées de la France. Ce n'est qu'après en être bien assuré, ce n'est qu'en retrouvant son fils maréchal-des-logis, qu'il abjure sa manie de douter de tout, et qu'il partage l'allégresse de tout le village.

Cette petite pièce a le mérite de l'à-propos ; elle est remplie de couplets qui ont été fort applaudis.

HELMINA, mélodrame de M. *Hapdé*. (12 *août*)

Gustave, comte d'Heidelberg, a porté la guerre dans les états du comte d'Eppenheim, son voisin, et s'est emparé de sa capitale, dont il a donné le commandement à Waltdorf, son premier capitaine. Le jeune Alfred, fils du comte d'Eppenheim est en fuite ; suivi d'un seul écuyer, il arrive chez un paysan nommé Hermann, à qui il ne se fait pas connaître, et qui lui apprend que la sœur du comte, la belle Helmina, vient tous les jours visiter sa chaumière. Alfred aime Helmina, il prend le parti de l'attendre. Waltdorf, qui a des vues sur cette princesse, forme le projet de l'enlever. Alfred, instruit de ce dessein, se dispose à défendre Helmina. Gustave découvre Alfred. Waltdorf accumule les intrigues et les trahisons ; il en résulte une foule d'incidens ; mais les perfidies de Waltdorf sont découvertes, Gustave et Alfred se réconcilient, et Helmina donne la main à son jeune amant.

Ce mélodrame est bien monté ; il offre plusieurs situations théâtrales et prouve l'imagination féconde de l'auteur. Les ballets sont bien exécutés : ils sont de la composition de M. Richard ; et l'auteur de la musique est M. Quaisain.

BEDÉNO, OU LE SANCHO DE BISNAGAR, mélodrame tragi-comique, de M....
(6 *octobre.*)

Bedéno règne à Bisnagar, capitale du Carnate, dans les Indes. Il a fait publier une loi par laquelle il est défendu à aucune femme de sortir de ses états. Zulim, jeune négociant d'Astracan, était alors à Bisnagar avec sa caravanne. Il y a vu Zuléma et en est devenu amoureux ; il la presse de le suivre et parvient à l'y décider. Bedéno, qui fait chercher les plus jolies femmes pour renouveller son sérail, apprenant que Zulim a emmené la belle Zuléma, envoie ses gardes à sa poursuite. Le prétendu ravisseur se défend contre les satellites du sultan ; mais durant la mêlée il perd son amante. Il se rend au palais de son rival, s'y introduit sous le costume du sultan Bedéno, retrouve Zuléma et se livre au bonheur de la revoir. Mais Bedéno survient, fait arrêter Zulim et ordonne qu'on lui tranche la tête ; cet arrêt est à peine rendu, que l'amour descend sur un nuage, et commande à Bedéno de consentir à l'union des deux amans.

Malgré la beauté du spectacle, des décorations, des ballets et des combats, Bedéno n'a pas réussi. Le pauvre sultan a été honni et baffoué en dépit des efforts des acteurs chargés des principanx rôles, qui s'en sont acquittés d'une manière digne d'éloges.

HÉLÉNOR DE PORTUGAL, mélodrame en 3 actes, de M. *René-Perrin.*

(3 *novembre.*)

Le roi Ferdinand a eu deux femmes : de son premier mariage avec Isabelle, il lui est resté un fils nommé Charles, et de sa seconde femme, nommée Hélénor, il a deux autres fils. Hélénor prend soin de Charles comme s'il était son propre enfant. Le jeune prince ayant atteint l'âge de douse ans, son père songe alors à le désigner pour son successeur. On prépare une fête, un ambassadeur du roi de Portugal se rend à la cour ; tout respire le plaisir et la confiance ; mais un méchant ministre trouble tout : Don Carlos est un intrigant qui ne songe à rien moins qu'à monter sur le trône ; il emploie tous les moyens qu'il croit les plus propres pour y réussir ; il donne l'ordre de faire périr le jeune Charles ; le bruit de ce crime porte la désolation à la cour ; Don Carlos en accuse la reine et enveloppe dans son accusation l'ambassadeur de Portugal. Le bon roi Ferdinand croit tout ce que son ministre lui dit. Il assemble son conseil ; les misérables qui le composent, soudoyés par Don Carlos, demandent la tête de la princesse. Quelques sujets fidèles tentent de la secourir ; mais le trop crédule et cruel roi condamne sa femme à la mort ; alors un seigneur, réuni à quelques amis, entreprend la défense de la reine devant le peuple. Une lettre écrite par Don Carlos à

l'assassin de Charles, est surprise et apportée au roi. L'innocence d'Hélénor est proclamée, Don Carlos est arrêté et traîné au supplice.

Cet ouvrage a obtenu beaucoup de succès ; il est bien écrit, le mouvement en est rapide et l'intérêt va toujours croissant Les ballets, d'un effet très-agréable, sont de la composition de M. Richard ; la musique est de M. Quaisain.

Saakem, ou le Corsaire, mélodrame en 3 actes; paroles de M. *Alex. Bernos*, musique de M. *Quaisain* ; ballets de M. *Richard*. (11 *décembre*.)

Un corsaire nommé Saakem, fils d'Omar, riche armateur, a déjà fait plusieurs prises importantes ; il doit au retour de sa croisière épouser la belle Zulmène, sa cousine, élevée dans la maison d'Omar; mais la jeune personne, qui desire en secret de revoir la France, la patrie de sa mère, ne répond guère à son amour. Osmar vient d'acheter un jeune esclave Français, nommé Charles Darcourt, qui n'a pu voir Zulmène sans éprouver le plus vif sentiment; Zulmène, de son côté, soupire pour le Français. Charles rencontre parmi ses camarades d'esclavage un gascon nommé Verdac, qu'il a connu autrefois, et que le sort a depuis attaché à Omar. Ce Verdac, quoique gascon, est brave et entreprenant; c'est un gascon d'une gaîté inaltérable. Ils se concertent tous deux sur les

moyens de briser leurs chaînes et d'enlever Zulmène. Charles profite d'une fête qu'Omar donne à Saakem, pour célébrer son retour, et donne un rendez-vous à Zulmène pour la nuit suivante; mais on découvre leur intelligence : Saakem se rend au lieu de l'entrevue, et n'y trouve qu'une vieille esclave. Furieux de s'être mépris, il ordonne d'amener Charles, et commande de l'enfermer dans une tour. Omar veut l'interroger lui-même, et satisfait de ses réponses, il fait mettre en prison à sa place le vieil eunuque qui l'a accusé; celui-ci trouve dans la tour une lettre de Zulmène à Charles, et fait de nouveau arrêter le Français. Le corsaire voulant l'interroger lui-même, Charles lui répond par la fenêtre de la prison de manière à exciter sa jalousie : Saakem s'élance dans la tour pour le tuer; mais Charles s'échappe par la fenêtre, et Saakem reste à son tour prisonnier. Charles et Zulmène se réfugient, par les soins de Verdac, dans la maison d'Isouf, riche musulman. Omar et son fils les y poursuivent, et un Cadi les accompagne; mais Verdac, profitant de l'instant où Saakem est seul, le désarme, et le force d'entrer dans le cabinet secret d'Isouf, où Charles et Zulmène se sont retirés. Omar revient quelque tems après accompagné de gardes; il veut enfoncer la porte. Charles et Verdac se présentent avec des armes; les soldats les couchent en joue, mais Omar, qui voit son fils au milieu de ses ennemis, et exposé à périr avec eux, défend de faire feu;

le faire renoncer à son projet ; mai[s il] sut braver les obstacles, et après les a[voir] surmontés, il acheta, en 1767, le terr[ain] sur lequel il avait bâti.

Ce Théâtre portait alors son no[m.] En 1772, il obtint la permission [de] prendre le titre de Grands Danseurs [du] Roi, *et le garda jusqu'au 22 septemb[re] 1792, époque à laquelle celui de* Théâtre de la Gaîté *y fut substitué.*

En l'an 3, ou 1795, Nicolet loua so[n] théâtre à l'acteur Ribié, qui, dans le cours de sa direction, en changea le titre en celui de Théâtre d'Emulation. *Ribié ayant quitté l'entreprise à la fin de l'an 6, madame veuve Nicolet lui rendit sa dénomination de* Théâtre de la Gaîté ; *et le 6 floréal, elle passa bail à madame veuve Jacquet. Cette dernière le céda à MM. Martin et Comp., actuellement en jouissance.*

Noms des Acteurs et Actrices du Théâtre de la Gaîté.

Messieurs	*Mesdames*
Ribié.	Cousin-Picard.
Dumesnil.	Julie-Pariset.
Marty.	Planté.
Lafargue.	Joigny.
Pascal.	D'Herbouville.
Perroud.	Pauline Ribié.
Ferdinand.	Leblanc.
Genest.	Eliza.
Camel.	Lemaire.
Beuzeville.	
Boulanger.	
Després-Valmont.	

Danse.

M. Hullin, *maître des ballets.*

Messieurs	*Mesdames*
Albert.	Cœlina.
Renauzi.	D'Outreville.
	Fressinet.

THÉATRE DE LA GAITÉ.

Rodomont, ou le Petit Don Quichotte, mélodrame, de MM. *Brazier* et....
(7 *mars*.)

Ce Rodomont est une espèce de faux brave, qui vient offrir ses services et son cœur à une jeune beauté qui porte le nom d'Armide et en a toute la fierté ; mais déjà Bérenger s'est rendu maître du cœur de cette belle, et l'on prépare tout pour chasser le Rodomont. Armide l'envoie dans les forêts se signaler par quelques nobles exploits ; il y vole, suivi de *Médor*, son écuyer. A peine y est-il arrivé, que la solitude du bois l'effraie : il parle, une voix lui répond ; il parle de nouveau, la voix se fait encore entendre. Il se flatte d'abord de n'avoir que l'écho à combattre ; mais deux guerriers se présentent et font tomber à leurs pieds, Rodomont et son écuyer. Ces deux guerriers ne sont autres qu'Armide et sa suivante. Rodomont n'en va pas moins raconter ses terribles aventures et ses glorieux exploits. Il parle de géans qui l'ont attaqué et qu'il a combattus. Malheureusement Armide arrive pour s'amuser de sa jactance et de sa frayeur. Béranger se joint à Armide, et propose à Rodomont un combat en champ clos. Ro-

lomment fuit à toutes jambes, et Bérenger reste maître de la place.

Plusieurs jolis couplets dont les auteurs ont enrichi cette pièce, ne l'empêchent pas d'être souvent froide et chargée de détails inutiles.

L'Aveugle du Tyrol, mélodrame en trois actes, de M. *Frédéric.*

(1er. *avril.*)

Le comte Ernest, trompé par les machinations du comte Astolphe, et se croyant trahi par sa femme Albertine, l'avait sacrifiée à sa vengeance. Bientôt le comte, proscrit, se retire en France avec son jeune fils Armand; réduit à la plus grande détresse, après une longue maladie où il a perdu la vue, il s'achemine avec son jeune enfant sous le costume de mendiant, vers le hameau d'Olsheim : c'est le jour de la fête du lieu. Albertine ayant survécu à ses blessures, s'était retirée, sous le nom de Clotilde, dans la ferme du bon Bittman, précisément celle où arrive le comte. Il est reconnu par l'infortunée Albertine, qui lui prodigue les soins les plus généreux. Elle profite de la cécité de son mari pour garder l'incognito jusqu'à ce que son innocence soit mise à jour. Ernest et son épouse sont reconnus par Astolphe et ses émissaires, déguisés en marchands. Albertine remet une lettre au fidèle Bittman pour son père, logé au châ-

teau, l'y suit elle-même et se cache dans un cabinet voisin de l'appartement; le baron fait paraître l'aveugle, il est prêt à immoler le meurtrier de sa fille; mais Albertine s'élance dans les bras de son père et obtient le pardon de son époux. Aussitôt le baron produit aux yeux d'Astolphe une dépêche de l'empereur qui le destitue du gouvernement du Tyrol et le mande à la cour pour rendre conduite. Astolphe se retire la rage dans le cœur, fait mettre le feu à une mine pratiquée sous une partie du château, y périt lui-même, mais ses victimes sont sauvées, malgré les dangers imminens qui les entourent.

Ce mélodrame a eu un succès complet : il est du genre le plus pathétique et offre beaucoup d'intérêt. La musique est de M. Lanusse et les ballets sont de M. Adam.

La Queue du Diable, mélodrame-féerie, en 3 actes, par M. *Martainville*.

(23 *avril*.)

Le fond de ce mélodrame est absolument le même que celui du *Pied de Mouton*. C'est encore un tuteur qui veut marier sa nièce Rosine, à Droguinès son neveu. Le tuteur est chimiste : Fernando, amant de Rosine, se trouvant seul dans le laboratoire du tuteur, entend la voix du diable enfermé dans une bouteille; il casse cette bouteille, et le diable, pour prix de la liberté qu'il vient de lui donner, lui

promet sa protection. Droguinèz survient, le diable se précipite dans un alambic; Droguinèz pour l'en tirer le tire par la queue, qui lui reste dans la main : il se hâte de la jetter par terre; et Fernando, par le conseil du Diable, ramasse cette queue, comme un talisman qui doit le délivrer de tous les dangers et le conduire au bonheur. Le reste de la pièce est rempli de prodiges opérés par cette admirable queue, prodiges bien supérieurs à ceux du *Pied de Mouton*, par la pompe et l'exécution.

Les décorations, les machines et les costumes sont d'une richesse et d'une élégance magnifiques. Ce mélodrame est orné de danses fort agréables dessinées par M. Hullin. La musique, de la composition de M. Lanusse, est remplie de mélodie; et l'on peut dire qu'elle est une des plus belles en ce genre. Cet ouvrage a eu un succès complet.

Amélie, ou le Protecteur mystérieux, mélodrame en 3 actes. (11 *juin.*)

Amélie est fille d'un colon de l'Isle-de-France, propriétairee d'une grande fortune. Ce colon, appelé Courcelles, a pour intendant un scélérat qui, non-seulement l'assassine, mais ose encore accuser de ce crime le jeune Edouard, pupille de M. de Courcelles. Ce jeune homme parvient à se soustraire aux tribunaux, mais il n'en est

pas moins condamné par contumace. Amélie était alors en France. Elle revient peu de tems après cet évènement, sous la protection d'un capitaine de vaisseau, homme brusque, mais brave et honnête. L'intendant forme alors le projet d'épouser Amélie, et de s'approprier ainsi toute la fortune de son maître. Amélie qui, avant son départ, s'était attachée à Edouard, rejette sa proposition ; alors le malheureux ne respecte plus rien : il fait arrêter le capitaine, pénètre dans la nuit dans l'appartement d'Amélie, il veut lui faire signer de force un contrat de mariage ; mais Edouard, que l'on croit bien loin, veille sur son amante ; il s'était introduit chez l'intendant sous le déguisement d'un malheureux muet, et privé d'un œil : il a suivi tous les pas du scélérat et découvert toutes ses machinations ; il parvient a les déjouer. il se fait reconnaître et obtient la main d'Amélie.

Ce mélodrame, que l'on attribue à une femme, est plein d'intérêt ; il annonce beaucoup d'imagination et de talent, il est conduit avec assez d'art et a obtenu un succès mérité. Il y a au second acte un ballet d'un effet piquant et singulier. Le compositeur a imaginé d'attacher sur plusieurs parties du corps de ses danseurs des ballons sonores, sur lesquels ils frappent en mesure. Il en résulte un effet singulier, qui s'allie très-bien au caractère bizarre de la danse des nègres. Les ballets sont de M. Hullin, et la musique de M. Taix.

Les Pêcheurs Catalans, mélodrame en 3 actes, mis en scène par M. *Marty*.
(15 *juillet*.)

Raimond, comte de Catalogne, parti pour aller combattre les Maures, a laissé les rênes de l'état entre les mains de Don Alvar son ministre, homme plein d'ambition, qui n'aspire qu'à se rendre maître du trône, en faisant périr son souverain et en s'emparant de sa fille Eléonore, son unique héritière. Eléonore aime le général Alphonse, le héros de la Catalogne ; mais Alphonse, victime de la calomnie d'Alvar, a été condamné à mort, et il ne doit sa vie qu'à la bonté du prince, qui a commué sa peine en celle du bannissement. Alvar, débarrassé du jeune Alphonse et d'un autre général non moins célèbre, nommé Gonzalve, croit pouvoir attenter impunément à la vie du prince. Mais les deux illustres proscrits se réunissent pour sauver Raimond ; ils arment une troupe de pêcheurs Catalans, et avec leurs secours ils viennent à bout d'exterminer les assassins envoyés par Alvar. Raimond reconnaît dans ses libérateurs ceux qu'il a injustement persécutés, et dans son ministre le plus traître des hommes.

Ce mélodrame est coupé par des combats et des danses très-bien dessinées. Les ballets font beaucoup d'honneur à M. Hullin, par ses tableaux, qui sont toujours en harmonie avec la situation.

La Paix, ou l'Heureux Retour, vaudeville, de M.

(8 août).

Julien, parti depuis quelques années pour l'armée, revient avec la décoration destinée à récompenser la valeur; il retrouve au village Juliette qu'il aimait et qui lui est restée fidelle. Cependant il était tems qu'il arrivât : un vieux maître d'école pressait avec ardeur son mariage avec Juliette, et ses prétentions étaient appuyées d'un dédit de six mille francs. Julien paraît ; en brave grenadier il met en fuite son rival, et finit psr épouser sa maîtresse, qui, de son côté, l'a fort bien secondé en se faisant passer pour morte, et en ressucitant pour retirer le dédit des mains du maître d'école.

Des danses pleines de gaîté terminent ce vaudeville, qui a eu un succes mérité, par un dialogue vif et spirituel, et par des couplets bien tournés. Un feu d'artifice termine la fête. Au milieu de ce feu paraît, dans un transparent, l'image chérie de notre auguste monarque.

Eginhard et Imma, anecdote du huitième siècle, mélodrame de M. *Plancher-Valcour*, musique de M. *Taix*.

(12 *Août*.)

On sait l'amour qu'Eginhard, secrétaire de Charlemagne, conçut pour Imma,

lé de son souverain ; l'on sait comment Imma y répondit ; l'on connaît leur rendez-vous nocturne, et la précaution que prirent les amans pour dérober leurs démarches à la connaissance de l'empereur : c'est ce sujet que l'auteur a mis en scène. Voici à-peu-près la marche de ce mélodrame : Charlemagne, vainqueur de Vitikind, roi des Saxons, veut en faire son ami, et lui donner sa fille en mariage. Le jour destiné à cet hymen, il se lève de grand matin, et apperçoit de la lumière dans l'appartement de sa fille, bientôt il voit un homme qui en sort. Furieux d'une pareille découverte, il fait venir sa fille, l'interroge, acquiert la conviction de son déshonneur, et convoque un conseil secret où Vitikind et Eginhard prennent place. Dans ce conseil, on délibère sur la punition que mérite un téméraire qui déshonore la fille de son souverain ; tous opinent à la mort, excepté Vitikind ; Eginhard, consulté à son tour, bégaie et ne parle. Le roi lui présente à signer l'arrêt du coupable, le secrétaire le signe en tremblant. Imma vient se jetter aux pieds de son père pour implorer la grace de son ami ; enfin Eginhard lit l'arrêt, et il se trouve qu'au lieu de la mort qu'il attendait, on lui accorde le titre de prince et la main d'Imma.

Cet ouvrage a eu un succès complet. Rien n'a été négligé pour lui donner une pompe imposante ; les décorations sont magnifiques, les costumes riches et l'exécution très-agréable. Ce qui fait le mérite

Le fonds de cet ouvrage est moral ; il y a plusieurs scènes intéressantes. Le second et le troisième acte offrent beaucoup de mouvement théâtral, et le ballet qui représente un carnaval a fait généralement plaisir ; il est de la composition de M. Hullin.

La Queue de Lapin, mélodrame-férie en 3 actes, de M. *Frédéric*, musique de M. *Lanuse*, ballets de M. *Hullin*.

(21 *Novembre*.)

Cassandre, Arlequin, Isabelle, Léandre et Gilles, voilà les principaux personnages de la pièce. Arlequin aime Isabelle, qui partage ses sentimens ; Cassandre ne veut point d'Arlequin pour gendre, il lui préfère le beau Léandre. Arlequin doit donc avoir recours à quelque puissant génie ; une fée se charge de ses intérêts : cette fée avait été métamorphosée en cygne, un chasseur qui l'avait apperçue l'avait démontée du premier coup, et s'apprêtait à l'achever du second, lorsque le sensible Arlequin obtint sa grace. La fée, reconnaissante de cet acte de générosité, reprend sa première forme, et se dévoue pour jamais au service d'Arlequin ; elle lui donne un talisman, qui consiste en une queue de lapin, qu'elle attache elle-même au bonnet d'Arlequin : comment nombrer les prodiges opérés par cette queue ? Les décors, les métamorphoses, les changemens à vue ont de quoi satisfaire la cu-

riosité la plus avide : une montagne changée en éléphant, un cygne en fée, Gilles tantôt dans un four, où il fait la guerre aux petits pâtés, tantôt dans une marmite, puis après dans un mortier à bombes, d'où il est chassé par la poudre et lancé dans les airs; enfin une foule de merveilles dont le détail serait infini. Ajoutez à tous ces enchantemens les ballets de M. Hullin, pleins d'invention et dignes du talens du compositeur; il est vrai que le poëme n'est pas digne de toutes ces féeries, mais comme tout dans cette pièce est réservé au charme des yeux, il serait injuste de chicanner l'auteur, qui n'a pas prétendu faire un chef-d'œuvre, mais seulement une vraie parade.

TAPIN, OU LE TAMBOURINEUR DE PANTIN, vaudeville en un acte, de M. *Martinville.* (17 *Décembre.*)

Cette pièce, qu'on avait annoncé comme devant faire grand bruit, ne consiste qu'en un petit vaudeville fort gai, dont les principaux personnages sont : mad. Galantine, charcuitière; Ignorantin, magistrat de Pantin, et Tapin, tambour-crieur du village : comme de raison Ignorantin est le personnage baffoué, et Tapin le héros de la pièce.

Il y a beaucoup d'esprit dans cette bluette; presque tous les couplets sont bien tournés : on en a redemandé plu-

sieurs ; nous nous bornerons à citer les suivans. Le premier est chanté par Tapin.

Depuis deux ans je tambourine
Tous les effets qu'on a perdus,
Ce métier devrait, j'imagine,
M'avoir valu bien des écus ;
Mais, non : dans toutes les familles
On travaille à me ruiner,
Que de bijoux perdent les filles
Sans les faire tambouriner.

Victor, à Tapin, en le plaisantant sur l'objet de ses amours.

Ta prétendue, à ce qu'on dit,
De quatre époux est déjà veuve ;
Elle veut sur toi, mon petit,
Tenter une cinquième épreuve.
Ami, ton audace me confond,
Il faut être bien téméraire,
Pour oser attaquer de front
Une place si meurtrière.

THÉATRE DES JEUNES ARTISTES.

Ce Théâtre ayant été supprimé par le décret impérial du 8 Août dernier, nous ne citerons que les deux ouvrages suivans, qui ont mérité plus particulièrement la faveur du public.

Les Sirènes, ou les Sauvages de la Montagne d'or, pièce féerie en 4 actes, de M. *Hapdé*. (24 *janvier*.)

Le fonds de cette pièce consiste dans les aventures d'une certaine Isabelle, dont on met à l'épreuve la constance et la discrétion. Son amant Arlequin a fait naufrage par la méchanceté des Sirènes; il habite une petite île voisine de la montagne d'Or. Isabelle part avec son père pour l'aller chercher; elle est aussi victime des Sirènes. Son vaisseau périt; mais elle est sauvée miraculeusement et transportée dans l'île d'Arlequin, Là, tous les enchantemens sont mis en usage pour la séduire et la rendre infidelle. Mercure lui-même prend la forme d'un beau berger pour tenter sa vertu; car il a parié contre l'Amour qu'il n'y avait point de femme constante et dis-

crète. Du côté de la constance, Mercure a perdu; mais il reste à éprouver la discrétion. Isabelle ne soutient pas si bien ce second combat. Son père et son amant se réunissent pour lui arracher son secret; son honneur même, exposé aux soupçons, ne lui permet pas d être discrète : elle révèle donc que c'est l'Amour lui-même, en personne, qui lui a découvert le lieu qu'habitait Arlequin, et lui a donné un talisman pour la dérober à tous les dangers; mais dans le moment qu'elle fait cette fatale confidence, la vertu de son talisman est détruite; elle tombe avec son père au pouvoir des Sauvages de la montagne d'Or, qui sont des antropophages. Le généreux Mercure a pitié d'elle : il donne à Arlequin le pouvoir de prendre toutes sortes de formes. Arlequin s'en sert pour délivrer sa maîtresse et son père; mais bientôt ils sont repris, leur mort est résolue : les Sauvages lèvent leurs massues pour les écraser; tout-à-coup, en tombant sur la tête des prisonniers, elles se changent en guirlandes de fleurs; une pluie de feu dévore les Sauvages, et les heureux amans montent à travers les flammes au temple de l'Amour, où ce dieu les attend avec toute sa cour.

Ce mélodrame, qui a eu beaucoup de succès, est rempli d'intérêt; le fonds est neuf pour la marche, les détails, l'action, les ballets, les costumes, les décors et les machines, dont les procédés sont très-ingénieux.

LE PIED DE BŒUF ET LA QUEUE DU CHAT, mélodrame en trois actes, paroles de MM. *Charrin* et *Maxime-de-Redon*; musique de M. *Bianchi*, ballets de M. *Robillon*. (11 *juin.*)

Le seigneur Brusco a pour fille une très-jolie personne appelée Virginia, qu'il se met dans la tête de faire épouser à un vieil original nommé Tartarino; mais Virginia a donné son cœur à Valério, jeune homme aimable et bien fait. Le vieux Tartarino épie les deux amans, et les surprend dans un tête-à-tête; comme il est très-bien avec le diable, il voue Valério et son valet-de-chambre Simplicio, au seigneur Satan. Arrivé aux enfers, le jeune amant est interrogé par Pluton, qui se trouve si satisfait de ses réponses qu'il lui donne un pied de bœuf, à l'aide duquel il peut se transporter où il veut. En un clin-d'œil il est aux pieds de sa maîtresse, surprend à son tour son rival, et lui fait signer une renonciation à la main de Virginia. Mais Valério, heureux, néglige son talisman; Tartarino parvient à le lui enlever, et Valério, condamné à l'exil. est transporté dans un ballon à cinq mille lieues de sa patrie. Il aborde dans une isle habitée par des Pygmées : au moment de son arrivée avec son valet Simplicio, le roi de l'isle faisait naufrage; Valério charge sur ses épaules le vaisseau de sa majesté, et rend la joie à tous ses sujets. Pour prix de ce service, le petit roi, effrayé de sa force, l'at-

tire dans un temple avec Simplicio, et les enferme l'un et l'autre; mais la reine, qui s'intéresse à Valério, l'en fait sortir. Il s'embarque, essuie une tempête, fait naufrage, se réfugie dans le temple de Neptune, et reçoit de ce Dieu une queue de chat pour remplacer le pied de bœuf. Valério revient dans sa patrie au moment où Virginia est prête à signer le contrat de mariage avec Tartarino. Il se cache derrière l'autel, renverse tous les preparatifs; enlève à son rival le pied de bœuf, et parvient à fléchir le père de son amante. L'amour l'unit à Virginia, et des fêtes terminent la pièce.

Cette féerie a eu le plus brillant succès. Les ballets ont particulièrement mérité beaucoup d'éloges; celui des nains est une des conceptions les plus originales dans ce genre. Les décors, les changemens à vue, les métamorphoses, la richesse et la fraîcheur des costumes ont contribué, d'ailleurs, à assurer la réussite de cet ouvrage, pour lequel l'administration de ce théâtre n'avait épargné aucun sacrifice.

SUPPLÉMENT.

ACADÉMIE IMPERIALE DE MUSIQUE.

LA VESTALE, opéra en 3 actes, paroles de M. *Joui*, musique de M. *Spontini*.
(15 *Décembre*.)

Au premier acte, la scène représente le *Forum* : sur la gauche la partie du temple de Vesta ; vis-à-vis le temple, le palais de Numa ; le fonds représente le mont Palatin et les rives du Tibre : tout est disposé pour les préparatifs d'une fête triomphale, c'est Licinius qui doit recevoir ces honneurs : il paraît, accompagné de Cinna, son ami et son confident. L'éclat de son triomphe ne peut le consoler des disgraces de l'amour ; après cinq ans d'absence, pendant lesquels il s'est couvert de gloire, il revient plein d'ardeur et d'amour pour la jeune Julia. Il espérait que la famille des Jules ne s'opposerait plus à l'alliance qu'il ambitionnait ; mais tout espoir est perdu pour lui, Julia est entrée dans l'ordre des Vestales. Cependant tout se prépare pour le triomphe, Julia est la prêtresse en exercice qui doit couronner le héros triomphateur ; la grande-prêtresse, qui se défie beaucoup de la vertu

de Julia, l'exhorte bien à garder le feu sacré, et lui fait des représentations, mêlées d'imprécations, contre l'amour.

L'amour est un monstre barbare,
Perfide ennemi de Vesta;
C'est dans les gouffres du Ténare
Que Tisiphone l'enfanta,
Par lui de malheurs et de crimes
Ce monde impie est inondé,
Sur des tombeaux, sur des abîmes,
Son trône sanglant est fondé.

Le vainqueur paraît: à la vue de Julia, il ne songe plus qu'à son amour; Julia traverse la scène, monte sur l'estrade d'un pas chancelant, et dépose sur la tête du vainqueur la couronne qui lui est décernée; Licinius profite de l'occasion pour donner un rendez-vous à la Vestale.

Au second acte, le théâtre représente l'intérieur du temple; les Vestales, après avoir remis à Julia la verge d'or pour attiser le feu, se retirent. Licinius ne tarde pas à venir: les deux amans réunis se livrent aux transports de leurs feux; leur délire va jusqu'à vouloir se marier clandestinement sur l'autel de Vesta. La déesse est irritée de cet outrage; le feu sacré s'éteint; Licinius prend la fuite; le pontife et les Vestales arrivent; Julia est dégradée, on lui jette sur la tête un voile noir, et la sentence de mort est prononcée.

Le troisième acte représente le champ d'*exécration*. On y voit plusieurs tombes; Julia arrive accompagnée des autres

Vestales : après une prière au ciel, elle marche vers sa tombe et y descend. Le grand-prêtre demande qu'on suspende le voile de la coupable, pour s'assurer si Vesta ne lui pardonne pas; aussitôt le ciel se couvre de nuage, le tonnerre gronde, Licinius paraît avec ses soldats, il s'avoue coupable, les prêtres demandent sa mort, le tonnerre gronde de nouveau, la foudre s'élance des nues et vient embrâser le voile; le feu sacré se rallume, l'espoir renaît, on retire la Vestale du souterrain : rendue à la lumière et à la vie, elle épouse son amant du consentement même de Vèsta.

Cet opéra vient d'obtenir un succès brillant et complet. Le sujet est bien traité par le poëte; les situations et les effets de théâtre sont parfaitement calculés. La musique doit ajouter beaucoup à la réputation de M. Spontini; elle est riche en expressions, le ton en est passionné, brûlant et bien assorti au délire de deux amans qui sacrifient tout à leur amour; les chœurs sont d'un brillant effet; elle est digne en un mot des plus grands maîtres. La danse, digne du poëme et de la musique, donne le plus grand mérite à ces ouvrage. Gardel, dont l'imagination est inépuisable, a trouvé le secret de répandre encore des agrémens nouveaux dans les ballets. Vestris, dans celui du troisième acte, enlève tous les suffrages; il prouve tous les jours que le tems semble ne pouvoir rien lui ôter. Mesdames Gardel, Bigotini et Chevigny se font dis-

tinguer dans la réunion de talens précieux qui font l'ornement de ce théâtre.

Madame Branchu, chargée du principal rôle, le rend avec le talent d'une excellente actrice et d'une grande cantatrice; elle y déploie toutes les richesses de sa voix. Lainez, dans le rôle de Licinius, ne laisse rien à désirer, et Lays, dans celui de Cinna, se fait remarquer par la beauté de son chant.

THÉATRE FRANÇAIS.

Le Paravent, comédie en un acte et en vers, de M. *Planard*.

(12 *décembre*.)

Don Alonzo, page favori d'un prince, aime une charmante personne nommée Eléonore; il ne peut obtenir sa main sans en parler au prince pour obtenir une place honorable et lucrative; le page ne peut s'y résoudre, parce qu'il craint les railleries du prince, et d'ailleurs qu'il est excessivement jaloux. Eléonore vient elle-même au palais avec sa suivante, pour avertir Alonzo qu'un nouvel amant se présente pour elle, et que son père est disposé à l'accepter pour gendre. Le page tremble que monseigneur ne voie sa future; le prince qui est alerte, sait déjà que Don Alonzo a reçu la visite d'une jolie femme. Il accourt pour

a voir ; mais Don Alonzo, au premier bruit, fait cacher sa maîtresse derrière un paravent. Le prince, désolé d'avoir manqué son coup, envoie son page à la cour savoir si le roi est visible ; à peine est-il parti, que monseigneur découvre la jolie demoiselle : elle avoue tout, elle conjure monseigneur de consentir à son mariage avec Alonzo, et d'ajouter à cette faveur celle d'un brevet d'officier pour le futur. Le prince voulant se venger de la discrétion de son favori, sauf à le rendre heureux après, promet à Eléonore ce qu'elle demande, et l'invite à passer dans son cabinet, accompagnée de sa suivante. Au retour du page, le prince, pour le tourmenter, lui fait confidence qu'il est en bonne fortune avec une jolie personne ; il fait sortir Eléonore. Don Alonzo reste confus, il traite sa maîtresse d'infidelle, de parjure, etc. Le prince s'amuse d'abord de son courroux, le rassure ensuite, lui remet un brevet de capitaine et consent à son mariage.

Le fonds de cette petite comédie est des plus minces ; elle a cependant le mérite d'avoir été reçue avec faveur, parce qu'elle a été présentée au public par des acteurs distingués, qui ont su lui donner de l'intérêt par l'intelligence de leur jeu.

THÉATRE DE L'OPERA-COMIQUE.

Les Créanciers, ou le Remède a la goutte, opéra-bouffon en 3 actes; paroles de M. *Vial*, musique de M. *Nicolo*.

(10 *décembre*.)

Le héros de la pièce est un colonel, neveu d'un vieux général allemand, brutal, riche et goutteux, qui a une fille jeune et jolie nommée Stéphanie ; le colonel, prodigue, écervelé et ruiné, en est amoureux ; mais son oncle l'a promise à un certain baron de Kornikoff, imbécille outré. Heureusement pour la jolie cousine, que le colonel a beaucoup de ressources dans l'esprit, s'il en a peu dans la bourse ; il arrive à Presbourg, y fait des dettes, il est assigné par ses créanciers ; son oncle arrive au même hôtel avec Stéphanie et le baron ; alors il imagine un stratagême pour forcer son oncle à payer ses dettes et à consentir à son mariage avec sa belle cousine, c'est de se présenter à son oncle avec un acte d'une main et un pistolet de l'autre, et de le menacer de se brûler la cervelle si l'acte n'est signé sous cinq minutes. L'oncle fait semblant de signer ; le neveu rend son pistolet qui n'était pas chargé, et reconnaît qu'il est pris pour dupe. Le vieux goutteux déclare à son neveu qu'il retourne à son château et lui défend d'en approcher ; mais

le colonel pour se venger arme ses créanciers, ses domestiques, et les mène au château de son oncle, qu'il prétend assiéger dans les formes ; après de très-longs préparatifs le château est forcé ; le vieux général s'agite beaucoup ; il est saisi d'une indignation si violente de voir son neveu vainqueur, qu'il recouvre l'usage de ses jambes ; et comme il a promis cent mille florins à celui qui le guérirait, le colonel réclame sa récompense. L'oncle consent à tout, le baron de Kornikoff est congédié, et il donne la main de Stéphanie à son neveu.

L'auteur, habile à guérir la goutte, n'a pas trouvé de remède aux sifflets qui ont tué sa pièce. Il faut convenir qu'elle le méritait ; il n'y a dans l'ouvrage ni intrigue, ni moyens, ni caractères ; c'est une méchante farce digne tout au plus de figurer aux boulevards ; le dialogue seul annonce de l'esprit, on y rencontre souvent des mots heureux. La musique offre plusieurs morceaux très-agréables : l'ouverture sur-tout a été fort applaudie.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

L'Ami de tout le monde, comédie en 2 actes et en prose, de M. *Picard*.

(22 *décembre.*)

Mondoux, homme sans profession, sans

talens, dont tout le mérite consiste à vivre de complaisances et de flatteries, vient habituellement chez Doligny. Il est le confident du mari, de la femme, du fils et même de la soubrette. C'est à lui qu'on s'adresse pour réparer tous les torts ; mais il a soin de donner raison à tout le monde; et comme il s'engage également à plaider le pour et le contre, il promet tout et ne tient rien. Il est difficile de réussir longtems dans une pareille profession. On s'apperçoit bientôt que Mondoux n'est qu'un homme faux et rempant, qui sacrifie tout au désir de plaire. On reconnaît aussi qu'il laisse dans l'indigence une jeune sœur dont il est le tuteur ; et l'ami de tout le monde se trouve sur le point d'être expulsé partout ; mais heureusement une chance imprévue lui sauve cet affront, et sa sœur trouve à se marier avantageusement.

Cette nouvelle production de M. Picard a eu beaucoup de succès. Le caractère principal est fort bien peint. Quelques scènes ont paru un peu froides ; mais en général on reconnaît dans cet ouvrage le talent de son ingénieux et fécond auteur.

OPÉRA-BUFFA.

Le Nozze di Figaro, (le mariage de Figaro) opéra en quatre actes, musique de *Mozart*. (23 *Décembre.*)

Cet ouvrage est tiré de la pièce de Beaumarchais ; on en a seulement extrait ce

qui était inutile à la musique, et quelques scènes trop libres : le succès a été complet.

La musique est un mélange heureux de science et de goût, ce qui caractérise le vrai génie.

Tout est si beau dans cette pièce qu'il serait bien difficile d'indiquer les morceaux qui méritent le plus les suffrages des vrais connaisseurs. La romance du deuxième acte, chantée par madame Barilli, a excité le plus vif enthousiasme, et a été redemandée. Un duo du troisième acte, chanté par Mesd. Barilli et Bianchi a aussi été répété ; c'est un chef-d'œuvre de grace et d'harmonie.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

JEAN BART, vaudeville en un acte.
(23 *Décembre.*)

Cet ouvrage, qui n'est guère que la vie [de J]ean Bart mise en chansons, a échoué [au br]uit des sifflets ; c'est peut-être la première défaite qu'ait essuyé ce célèbre marin, dont le nom se lie à toutes les idées de franchise, de courage et d'originalité. Quoique le défaut principal de cette pièce soit d'être froide, on y a remarqué des traits d'esprit, et des couplets qui décèlent le talent des auteurs, accoutumés d'ailleurs à de fréquens succès.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

TACONNET, OU LE RÉVEILLON DE LA